

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (InaLF)

Des tropes ou Des diferens sens dans lesquels on peut prendre un même mot
dans une même langue [Document électronique] / par M. Du Marsais

PARTIE 1 ARTICLE 1

p1

idée générale des figures.
avant que de parler des tropes
en particulier, je dois dire un mot
des figures en général ; puisque les
tropes ne sont qu' une espèce de figures.
On dit comunément que *les figures sont des
manières de parler éloignées de celles qui sont
natureles et ordinaires* : que *ce sont de
certains tours et de certaines façons de
s' exprimer, qui s' éloignent en*

p2

*quelque chose de la manière comune et simple de
parler* : ce qui ne veut dire autre chose, sinon
que les figures sont des manières de parler
éloignées de celles qui ne sont pas figurées, et
qu' en un mot les figures sont des figures, et
ne sont pas ce qui n' est pas figures.
D' ailleurs, bien loin que les figures soient
des manières de parler éloignées de celles qui
sont naturelles et ordinaires, il n' y a rien de
si naturel, de si ordinaire, et de si comun
que les figures dans le langage des homes.
M De Bretteville après avoir dit que les figures
ne sont autre chose que etc.
En éfet, je suis persuadé qu' il se fait plus
de figures un jour de marché à la halle, qu' il
ne s' en fait en plusieurs jours d' assemblées
académiques. Ainsi, bien loin que les figures

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

p3

s' éloignent du langage ordinaire des homes, ce seroient au contraire les façons de parler sans figures qui s' en éloigneroient, s' il étoit possible de faire un discours où il n' y eut que des expressions non figurées. Ce sont encore les façons de parler recherchées, les figures déplacées, et tirées de loin, qui s' écartent *de la manière comune et simple de parler* ; come les parures affectées s' éloignent de la manière de s' habiller, qui est en usage parmi les honêtes gens.

Les apôtres étoient persécutés, et ils souffroient patiemment les persécutions : qu' y a-t' il de plus naturel et de moins éloigné du langage ordinaire, que la peinture que fait S Paul de cette situation et de cette conduite des apôtres ? " on nous maudit, etc. " quoiqu' il y ait dans ces paroles de la simplicité, de la naïveté, et qu' elles ne s' éloignent en rien du langage ordinaire ; cependant elles contiennent une

p4

fort belle figure qu' on apèle *antithèse* , c' est-à-dire, opposition : *maudire* est oposé à *benir* : *persécuter* à *souffrir* : *blasphèmes* à *prières* .

Il n' y a rien de plus comun que d' adresser la parole à ceux à qui l' on parle, et de leur faire des reproches quand on n' est pas content de leur conduite. *ô nation incrédule et méchante !* s' écrit Jesus-Christ, *jusques à quand serai-je avec vous ! Jusques à quand aurai-je à vous souffrir !* c' est une figure très-simple qu' on apèle *apostrophe* .

M Flêchier au comencement de son oraison funébre de M De Turène, voulant doner une idée générale des exploits de son héros, dit " conduites d' armées, etc. "

il me semble qu' il n' y a rien dans ces paroles qui s' éloigne du langage militaire le

p5

plus simple ; c' est là cependant une figure qu' on apèle *congeries* , amas, assemblage. M Flêchier la termine en cet exemple, par une

autre figure qu' on apèle *interrogation* , qui est encore une façon de parler fort triviale dans le langage ordinaire.

Dans l' Andriène de Térence, Simon se croyant trompé par son fils, lui dit, (...) que dis-tu le plus... vous voyez que la proposition n' est point entière, mais le sens fait voir que ce père vouloit dire à son fils, *que dis-tu le plus méchant de tous les homes ?* ces façons de parler dans lesquelles il est évident qu' il faut suplérer des mots, pour achever d' exprimer une pensée que la vivacité de la passion se contente de faire entendre, sont fort ordinaires dans le langage des homes. On apèle cette figure *ellipse* , c' est-à-dire, *omission* .

Il y a, à la vérité, quelques figures qui ne sont usitées que dans le stile sublime : telle est la *prosopopée* , qui consiste à faire parler un mort, une personne absente, ou même les choses inanimées. " ce tombeau s' ouvreroit, etc. "

p6

c' est ainsi que M Flêchier prévient ses auditeurs, et les assure, par cette prosopopée, que la flaterie n' aura point de part dans l' éloge qu' il va faire de M Le Duc De Montausier.

Hors un petit nombre de figures semblables, reservées pour le stile élevé, les autres se trouvent tous les jours dans le stile le plus simple, et dans le langage le plus comun. Qu' est-ce donc que les figures ? Ce mot se prend ici dans un sens métaphorique. *figure* dans le sens propre, c' est la forme extérieure d' un corps. Tous les corps sont étendus, mais outre cette propriété générale d' être étendus, ils ont encore chacun leur figure et leur forme particulière, qui fait que chaque corps paroît à nos yeux diférent d' un autre corps : il en est de même des expressions figurées, elles font d' abord conoitre ce qu' on pense ; elles ont d' abord cette propriété générale qui convient à toutes les phrases et à tous les assemblages de mots, et qui consiste à signifier quelque chose, en vertu de la construction grammaticale ; mais de plus les expressions figurées ont encore une modification particulière

p7

qui leur est propre, et c' est en vertu de cette modification particulière, que l' on fait une espèce à part de chaque sorte de figure. L' antithèse, par exemple, est distinguée des autres manières de parler, en ce que dans cet assemblage de mots qui forment l' antithèse, les mots sont opposés les uns aux autres ; ainsi quand on rencontre des exemples de ces sortes d' oppositions de mots, on les raporte à l' antithèse.

L' apostrophe est différente des autres figures, parce que ce n' est que dans l' apostrophe qu' on adresse tout d' un coup la parole à quelque personne présente, ou absente, etc.

Ce n' est que dans la prosopopée que l' on fait parler les morts, les absents, ou les êtres inanimés : il en est de même des autres figures, elles ont chacune leur caractère particulier, qui les distingue des autres assemblages de mots, qui font un sens dans le langage ordinaire des homes.

Les grammairiens et les rhéteurs ayant fait des observations sur les différentes manières de parler, ils ont fait des classes particulières de ces différentes manières, afin de mettre plus d' ordre et d' arrangement dans leurs réflexions. Les manières de parler dans

p8

lesquelles ils n' ont remarqué d' autre propriété que celle de faire conoitre ce qu' on pense, sont apelées simplement *phrases*, *expressions*, *périodes* ; mais celles qui expriment non seulement des pensées, mais encore des pensées énoncées d' une manière particulière qui leur done un caractère propre, celles-là, dis-je, sont apelées *figures* , parce qu' elles paroissent, pour ainsi dire, sous une forme particulière, et avec ce caractère propre qui les distingue les unes des autres, et de tout ce qui n' est que phrase ou expression.

M De La Bruyère dit " qu' il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, et le discours public. " il n' y a point là de figure ; c' est-à-dire, que toute cette phrase ne fait autre chose qu' exprimer la pensée de M De La Bruyère, sans avoir de plus un de ces tours qui ont un caractère particulier : mais quand il ajoute, " quel suplice que d' entendre déclamer pompeusement

un froid discours, ou prononcer
de médiocres vers avec emphase ! " c' est
la même pensée ; mais de plus elle est exprimée
sous la forme particulière de la surprise
de l' admiration, c' est une figure.
Imaginez-vous pour un moment une multitude

p9

de soldats, dont les uns n' ont que l' habit
ordinaire qu' ils avoient avant leur engagement,
et les autres ont l' habit uniforme
de leur régiment : ceux-ci ont tous un habit
qui les distingue, et qui fait conoitre de
quel régiment ils sont : les uns sont habillés
de rouge, les autres de bleu, de blanc, de
jaune, etc. Il en est de même des assemblages
de mots qui composent le discours ; un lecteur
instruit raporte un tel mot, une telle
phrase à une telle espèce de figure, selon qu' il
y reconoit la forme, le signe, le caractère
de cette figure ; les phrases et les mots, qui
n' ont la marque d' aucune figure particulière,
sont come les soldats qui n' ont l' habit d' aucun
régiment : elles n' ont d' autres modifications
que celles qui sont nécessaires pour faire
conoitre ce qu' on pense.

Il ne faut point s' étoner si les figures, quand
elles sont employées à propos, donent de la
vivacité, de la force, ou de la grace au discours ;
car outre la propriété d' exprimer les
pensées, come tous les autres assemblages de
mots, elles ont encore, si j' ose parler ainsi,
l' avantage de leur habit, je veux dire, de leur
modification particulière, qui sert à réveiller
l' attention, à plaire, ou à toucher.

p10

Mais, quoique les figures bien placées embélissent
le discours, et qu' elles soient, pour
ainsi dire, le langage de l' imagination et des
passions ; il ne faut pas croire que le discours
ne tire ses beautés que des figures. Nous
avons plusieurs exemples en tout genre d' écrire,
où toute la beauté consiste dans la
pensée exprimée sans figure : le père des
trois Horaces ne sachant point encore le
motif de la fuite de son fils, apprend avec douleur

qu' il n' a pas résisté aux trois Curiaces :
que vouliez-vous qu' il fit contre trois ? lui dit Julie, *qu' il mourut*, répond le père.

Dans une autre tragédie de Corneille, Prusias dit qu' en une occasion dont il s' agit, il veut se conduire en *père* , en *mari* . Ne soyez ni l' un ni l' autre, lui dit Nicomède :

Prusias

et que dois-je être ?

Nicomède

roi.

Il n' y a point là de figure, et il y a cependant beaucoup de sublime dans ce seul mot :
voici un exemple plus simple.

p11

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies, etc. Je pourrais rapporter un grand nombre d' exemples pareils, énoncés sans figure, et dont la pensée seule fait le prix. Ainsi, quand on dit que les figures embéllissent le discours, on veut dire seulement, que dans les occasions où les figures ne seroient point déplacées, le même fonds de pensée sera exprimé d' une manière ou plus vive ou plus noble, ou plus agréable par le secours des figures, que si on l' exprimoit sans figure.

De tout ce que je viens de dire, on peut former cette définition des figures : les figures sont des manières de parler distinguées des autres par une modification particulière, qui fait qu' on les réduit chacune à une espèce à part, et qui les rend, ou plus vives, ou plus nobles, ou plus agréables que les manières de parler, qui expriment le même fonds de pensée, sans avoir d' autre modification particulière.

PARTIE 1 ARTICLE 2

p12

division des figures.

on divise les figures en figures de pensées, (...);
et en figures de mots, (...). Il y a cette différence, dit Cicéron, entre les figures de

pensées et les figures de mots, que les figures de pensées dépendent uniquement du tour de l' imagination ; elles ne consistent que dans la manière particulière de penser ou de sentir, ensorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu' on viène à changer les mots qui l' expriment : de quelque manière que M Flêchier eût fait parler M De Montausier dans la prosopopée que j' ai raportée ci-dessus, il auroit fait une prosopopée : au contraire, les figures de mots sont telles que si vous changez les paroles, la figure s' évanouit ; par exemple, lorsque parlant d' une armée navale, je dis qu' elle étoit composée de cent *voiles* ; c' est une figure de mots dont

p13

nous parlerons dans la suite ; *voiles* est là pour *vaisseaux* : que si je substitue le mot de *vaisseaux* à celui de *voiles* , j' exprime également ma pensée ; mais il n' y a plus de figure.

PARTIE 1 ARTICLE 3

division des figures de mots.

il y a quatre différentes sortes de figures qui regardent les mots.

1 celles que les grammairiens apèlent *figures de diction* : elles regardent les changemens qui arivent dans les lettres ou dans les syllabes des mots ; telle est, par exemple, la syncope, c' est le retranchement d' une lettre ou d' une syllabe au milieu d' un mot, (...).

2 celles qui regardent uniquement la construction ; par exemple : lorsqu' Horace parlant de Cléopatre, dit (...)

nous disons en françois *la plupart des homes disent* , et non pas *dit* : on fait alors la construction selon le sens. Cette figure s' apèle *syllépse* . J' ai traité ailleurs de ces sortes de figures, ainsi je n' en parlerai point ici.

3 il y a quelques figures de mots, dans lesquelles les mots conservent leur signification

p14

propre, telle est la répétition, etc. C' est

aux rhéteurs à parler de ces sortes de figures, aussi bien que des figures de pensées. Dans les unes et dans les autres, la figure ne consiste point dans le changement de signification des mots, ainsi elles ne sont point de mon sujet.

4 enfin il y a des figures de mots qu' on apèle *tropes* , les mots prènent par ces figures des significations diférentes de leur signification propre. Ce sont là les figures dont j' entrepris de parler dans cette partie de la grammaire.

PARTIE 1 ARTICLE 4

définition des tropes.

les tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification, qui n' est pas précisément la signification propre de ce mot : ainsi pour entendre ce que c' est qu' un trope, il faut comencer par bien comprendre ce que c' est que la signification propre d' un mot ; nous l' expliquerons bien-tôt.

Ces figures sont apelées *tropes* du grec (...), etc.

p15

Elles sont ainsi apelées, parce que quand on prend un mot dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu' il ne signifie point dans le sens propre : *voiles* dans le sens propre ne signifie point *vaisseaux* , les voiles ne sont qu' une partie du vaisseau : cependant *voiles* se dit quelquefois pour *vaisseaux* , come nous l' avons déjà remarqué.

Les tropes sont des figures, puisque ce sont des manières de parler, qui, outre la propriété de faire conoitre ce qu' on pense, sont encore distinguées par quelque diférence particulière, qui fait qu' on les raporte chacune à une espèce à part.

Il y a dans les tropes une modification ou diférence générale qui les rend tropes, et qui les distingue des autres figures : elle consiste en ce qu' un mot est pris dans une signification qui n' est pas précisément sa signification propre : mais de plus chaque trope difére

d' un autre trope, et cette différence particulière consiste dans la manière dont un mot s' écarte de sa signification propre ; par exemple :
il n' y a plus de Pyrénées, dit Louis XIV d' immortèle mémoire, lorsque son petit-fils le Duc D' Anjou, aujourd' hui Philippe V fut

p16

appelé à la couronne d' Espagne. Louis XIV vouloit-il dire que les Pyrénées avoient été abimées ou anéanties ? Nulement : personne n' entendit cette expression à la lettre, et dans le sens propre : elle avoit un sens figuré. Boileau faisant allusion, à ce qu' en 1664 le roi envoya au secours de l' empereur des troupes qui défirent les turcs, et encore à ce que sa majesté établit la compagnie des Indes, dit : quand je vois ta sagesse... etc.

Ni l' Aigle ni Neptune ne se prènent point là dans le sens propre. Telle est la modification ou différence générale, qui fait que ces façons de parler sont des tropes.

Mais quelle espèce particulière de trope ? Cela dépend de la manière dont un mot s' écarte de sa signification propre pour en prendre une autre. Les Pyrénées dans le sens propre sont de hautes montagnes qui séparent la France et l' Espagne : *il n' y a plus de Pyrénées*, c' est-à-dire, plus de séparation, plus de division, plus de guerre : il n' y aura à l' avenir

p17

qu' une bone intelligence entre la France et l' Espagne : c' est une métonymie du signe, ou une métalepse : les Pyrénées ne seront plus un signe de séparation.

L' aigle est le symbole de l' empire ; l' empereur porte un aigle à deux têtes dans ses armoiries : ainsi, dans l' exemple que je viens de raporter, l' *aigle* signifie l' Allemagne. C' est le signe pour la chose signifiée : c' est une métonymie.

Neptune étoit le dieu de la mer, il est pris dans le même exemple pour l' ocean, pour la mer des Indes Orientales et Occidentales : c' est encore une métonymie. Nous remarquerons dans la suite ces différences particulières

qui font les différentes espèces de tropes.
Il y a autant de tropes qu' il y a de manières différentes, par lesquelles on donne à un mot une signification qui n' est pas précisément la signification propre de ce mot : *aveugle* dans le sens propre, signifie une personne qui est privée de l' usage de la vue : si je me sers de ce mot pour marquer ceux qui ont été guéris de leur aveuglement, come quand Jesus-Christ a dit, *les aveugles voient*, alors *aveugles* n' est plus dans le sens propre, il est dans un sens que les philosophes apèlent *sens divisé* :

p18

ce sens divisé est un trope, puisqu' alors *aveugles* signifie ceux qui ont été aveugles, et non pas ceux qui le sont. Ainsi outre les tropes dont on parle ordinairement, j' ai cru qu' il ne seroit pas inutile ni étranger à mon sujet, d' expliquer encore ici les autres sens dans lesquels un même mot peut être pris dans le discours.

PARTIE 1 ARTICLE 5

le traité des tropes est du ressort de la grammaire. on doit conoitre les tropes pour bien entendre les auteurs, et pour avoir des conoissances exactes dans l' art de parler et d' écrire.

au reste ce traité me paroît être une partie essentielle de la grammaire, puisqu' il est du ressort de la grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, et en quel sens ils sont employés dans le discours.

Il n' est pas possible de bien expliquer l' auteur même le plus facile, sans avoir recours aux conoissances dont je parle ici. Les livres que l' on met d' abord entre les mains des començans, aussi-bien que les autres livres, sont pleins de mots pris dans des sens détournés

p19

et éloignés de la première signification de ces mots ; par exemple :

(...).

vous méditez une muse, c' est-à-dire, *une chanson*, *vous vous exercez à chanter* . Les muses étoient regardées dans le paganisme come les déesses qui inspiroient les poètes et les musiciens, ainsi *muse* se prend ici pour la chanson même, c' est la cause pour l' éfet, c' est une métonymie particulière, qui étoit en usage en latin ; nous l' expliquerons dans la suite.

avéna dans le sens propre, veut dire de l' *aveine* , mais parce que les bergers se servirent de petits tuyaux de blé ou d' aveine pour en faire une sorte de flute, come font encore les enfans à la campagne ; delà par extension on a apelé *avéna* un chalumeau, une flute de berger.

On trouve un grand nombre de ces sortes de figures dans le nouveau testament, dans l' imitation de J. C. Dans les fables de Phédre, en un mot, dans les livres mêmes qui sont écrits le plus simplement, et par lesquels on comence : ainsi je demeure toujours convaincu

p20

que cette partie n' est point étrangère à la grammaire, et qu' un grammairien doit avoir une conoissance détaillée des tropes. Je conviens, si l' on veut, qu' on peut bien parler sans jamais avoir appris les noms particuliers de ces figures. Combien de personnes se servent d' expressions métaphoriques, sans savoir précisément ce que c' est que métaphore ? C' est ainsi qu' il y avoit plus de quarante ans que le bourgeois-gentilhomme *disoit de la prose*, *sans qu' il en sut rien* . Ces conoissances ne sont d' aucun usage pour faire un compte, ni pour *bien conduire une maison* , come dit Me Jourdain, mais elles sont utiles et nécessaires à ceux qui ont besoin de savoir l' art de parler et d' écrire ; elles mettent de l' ordre dans les idées qu' on se forme des mots ; elles servent à démêler le vrai sens des paroles, à rendre raison du discours, et donent de la précision et de la justesse.

Les sciences et les arts ne sont que des observations sur la pratique : l' usage et la pratique ont précédé toutes les sciences et tous les arts ; mais les sciences et les arts ont ensuite perfectioné la pratique. Si Molière n' avoit pas étudié lui-même les observations détaillées de l' art de parler et d' écrire, ses pièces n' auroient

été que des pièces informes, où le génie, à la vérité, auroit paru quelquefois : mais qu' on auroit renvoyées à l' enfance de la comédie : ses talents ont été perfectionés par les observations, et c' est l' art même qui lui a appris à saisir le ridicule d' un art déplacé.

On voit tous les jours des personnes qui chantent agréablement, sans conoitre les notes, les clés, ni les règles de la musique, elles ont chanté pendant bien des années des *sol* et des *fa* , sans le savoir ; faut-il pour cela qu' elles rejettent les secours qu' elles peuvent tirer de la musique, pour perfectioner leur talent ? Nos pères ont vécu sans conoitre la circulation du sang ; faut-il négliger la conoissance de l' anatomie ? Et ne faut-il plus étudier la physique, parce qu' on a respiré pendant plusieurs siècles sans savoir que l' air eut de la pesanteur et de l' élasticité ? Tout a son tems et ses usages, et Molière nous déclare dans ses préfaces, qu' il ne se moque que des abus et du ridicule.

PARTIE 1 ARTICLE 6

sens propre, sens figuré.

avant que d' entrer dans le détail de chaque trope, il est nécessaire de bien comprendre la différence qu' il y a entre le sens propre et le sens figuré.

Un mot est employé dans le discours, ou dans le sens propre, ou en général dans un sens figuré, quel que puisse être le nom que les rhéteurs donent ensuite à ce sens figuré. Le sens propre d' un mot, c' est la première signification du mot : un mot est pris dans le sens propre, lorsqu' il signifie ce pourquoi il a été premièrement établi ; par exemple : *le feu brûle, la lumière nous éclaire*, tous ces mots-là sont dans le sens propre.

Mais, quand un mot est pris dans un autre sens, il paroît alors, pour ainsi dire, sous une forme empruntée, sous une figure qui n' est

pas sa figure naturelle, c' est-à-dire, celle qu' il a eue d' abord ; alors on dit que ce mot est au figuré ; par exemple : *le feu de vos yeux, le feu de l' imagination, la lumière de l' esprit, la clarté d' un discours* .

masque dans le sens propre, signifie une sorte de couverture de toile cirée ou de quelque

p23

autre matière, qu' on se met sur le visage pour se déguiser ou pour se garantir des injures de l' air. Ce n' est point dans ce sens propre que Malherbe prenoit le mot de *masque* , lorsqu' il disoit qu' à la cour il y avoit plus de masques que de visages : *masques* est là dans un sens figuré, et se prend pour *personnes dissimulées* , pour ceux qui cachent leurs véritables sentimens, qui se démontent, pour ainsi dire, le visage, et prènent des mines propres à marquer une situation d' esprit et de coeur toute autre que celle où ils sont éfectivement.

Ce mot *voix*, (*vox*) a été d' abord établi pour signifier le son qui sort de la bouche des animaux, et surtout de la bouche des homes : on dit d' un home, qu' il a la voix mâle ou féminine, douce ou rude, claire ou enrouée, foible ou forte, enfin aiguë, flexible, grêle, cassée, etc. En toutes ces ocasions *voix* est pris dans le sens propre, c' est-à-dire, dans le sens pour lequel ce mot a été d' abord établi : mais quand on dit que *le mensonge ne sauroit étoufer la voix de la vérité dans le fond de nos coeurs* , alors *voix* est au figuré, il se prend pour *inspiration intérieure, remords* , etc. On dit aussi que *tant que le peuple juif écouta la voix de Dieu* , c' est-à-dire, tant qu' il obéit à ses comandemens,

p24

il en fut assisté. Les brebis entendent la voix du pasteur, on ne veut pas dire seulement qu' elles reconnoissent sa voix et la distinguent de la voix d' un autre home, ce qui seroit le sens propre ; on veut marquer principalement qu' elles lui obéissent, ce qui est le sens figuré. *la voix du sang, la voix de la nature*, c' est-à-dire, les mouvemens intérieurs que nous ressentons à l' ocasion de quelque accident arivé à un parent, etc. *la voix du peuple est la voix de Dieu*,

c' est-à-dire, que le sentiment du peuple, dans les matières qui sont de son ressort, est le véritable sentiment.

C' est par la voix qu' on dit son avis dans les délibérations, dans les élections, dans les assemblées où il s' agit de juger ; ensuite, par extension, on a apelé *voix* , le sentiment d' un particulier, d' un juge ; ainsi en ce sens, *voix* signifie *avis, opinion, suffrage : il a eu toutes les voix* , c' est-à-dire, tous les suffrages ; *briguer les voix, la pluralité des voix ; il vaudroit mieux*, s' il étoit possible, *peser les voix que de les compter*, c' est-à-dire, qu' il vaudroit mieux suivre l' avis de ceux qui sont les plus savans et les plus sensés, que de se laisser entrainer au sentiment aveugle du plus grand nombre. *voix* signifie aussi dans un sens étendu, *gémissement*,

p25

prière. Dieu a écouté la voix de son peuple, etc.

Tous ces diférens sens du mot *voix* , qui ne sont pas précisément le premier sens, qui seul est le sens propre, sont autant de sens figurés.

PARTIE 1 ARTICLE 7

réflexions générales sur le sens figuré.

I

origine du sens figuré.

la liaison qu' il y a entre les idées accessoires, je veux dire, entre les idées qui ont raport les unes aux autres, est la source et le principe des divers sens figurés que l' on done aux mots. Les objets qui font sur nous des impressions, sont toujours acompagnés de diférentes circonstances qui nous frappent, et par lesquelles nous désignons souvent, ou les objets mêmes qu' elles n' ont fait qu' acompagner, ou ceux dont elles nous réveillent le souvenir. Le nom propre de l' idée accessoire est souvent plus présent à l' imagination que le nom de l' idée principale, et souvent aussi ces idées accessoires, désignant les objets avec plus de circonstances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d' énergie, ou avec plus d' agrément. Delà

p26

le signe pour la chose signifiée, la cause pour l' effet, la partie pour le tout, l' antécédent pour le conséquent, et les autres sortes de tropes dont je parlerai dans la suite. Comme l' une de ces idées ne sauroit être réveillée sans exciter l' autre, il arrive que l' expression figurée est aussi facilement entendue que si l' on se servoit du mot propre ; elle est même ordinairement plus vive et plus agréable quand elle est employée à propos, parce qu' elle réveille plus d' une image ; elle attache ou amuse l' imagination et donne aisément à deviner à l' esprit.

li

usages ou effets des tropes.

1 un des plus fréquens usages des tropes c' est de réveiller une idée principale, par le moyen de quelque idée accessoire : c' est ainsi qu' on dit cent voiles pour cent vaisseaux ; cent feux pour cent maisons ; il aime la bouteille, c' est-à-dire, il aime le vin ; le fer pour l' épée ; la plume ou le stilet pour la manière d' écrire, etc.
2 les tropes donnent plus d' énergie à nos expressions. Quand nous sommes vivement frappés de quelque pensée, nous nous exprimons rarement avec simplicité ; l' objet qui nous occupe

p27

se présente à nous, avec les idées accessoires qui l' accompagnent, nous prononçons les noms de ces images qui nous frappent, ainsi nous avons naturellement recours aux tropes, d' où il arrive que nous faisons mieux sentir aux autres ce que nous sentons nous-mêmes : delà viennent ces façons de parler, *il est enflammé de colère, il est tombé dans une erreur grossière, flétrir la réputation, s' enivrer de plaisir, etc.*

3 les tropes ornent le discours. Mr Fléchier voulant parler de l' instruction qui disposa Mr Le Duc De Montausier à faire abjuration de l' hérésie, au lieu de dire simplement qu' il se fit instruire, que les ministres de J. C. Lui apprirent les dogmes de la religion catholique, et lui découvrirent les erreurs de l' hérésie, s' exprime en ces termes : " tombez, tombez, voiles importuns etc. ? " outre l' apostrophe, figure de pensée, qui se trouve dans ces paroles, les tropes en font

le principal ornement : *tombez, voiles, couvrez,*

p28

prenez le glaive, coupez jusqu' aux racines, croître, liens, retenu : toutes ces expressions sont autant de tropes qui forment des images, dont l' imagination est agréablement occupée.

4 les tropes rendent le discours plus noble : les idées communes auxquelles nous sommes accoutumés, n' excitent point en nous ce sentiment d' admiration et de surprise, qui élève l' ame : en ces occasions on a recours aux idées accessoires, qui prêtent, pour ainsi dire, des habits plus nobles à ces idées communes : *tous les homes meurent également* ; voilà une pensée commune : ... etc.

On sait la périphrase simple et naturelle que Malherbe a faite de ces vers.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles, etc.

p29

Au lieu de dire que c' est un phénicien, qui a inventé les caractères de l' écriture, ce qui seroit une expression trop simple pour la poésie, Brébeuf a dit :

c' est de lui que nous vient etc.

5 les tropes sont d' un grand usage pour déguiser des idées dures, desagréables, tristes, ou contraires à la modestie ; on en trouvera des exemples dans l' article de l' euphémisme et dans celui de la périphrase.

6 enfin les tropes enrichissent une langue en multipliant l' usage d' un même mot, ils donent à un mot une signification nouvelle, soit parce qu' on l' unit avec d' autres mots, auxquels souvent il ne se peut joindre dans le sens propre, soit parce qu' on s' en sert par extension et par ressemblance, pour suppléer aux termes qui manquent dans la langue.

Mais il ne faut pas croire avec quelques savans, que les tropes n' aient *d' abord été inventés*

p30

que par nécessité, à cause du défaut et de la disette des mots propres , et qu' ils aient

contribué depuis à la beauté et à l'ornement du discours, de même à peu près que les vêtements ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps et le défendre contre le froid, et ensuite ont servi à l'embellir et à l'orne . Je ne crois pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui suppléent à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel ait été le premier et le principal usage des tropes. D'ailleurs ce n'est point là, ce me semble, la marche, pour ainsi dire, de la nature, l'imagination a trop de part dans le langage et dans la conduite des hommes, pour avoir été précédée en ce point par la nécessité. Si nous disons d'un homme qui marche avec trop de lenteur, *qu'il va plus lentement qu'une tortue*, d'un autre, *qu'il va plus vite que le vent*, d'un passionné, *qu'il se laisse emporter au torrent de ses passions*, etc. C'est que la vivacité avec laquelle nous ressentons ce que nous voulons exprimer, excite en nous ces images, nous en sommes occupés les premiers, et nous nous en servons ensuite pour mettre en quelque sorte devant les yeux des autres ce que nous voulons leur faire entendre. Les hommes n'ont point consulté, s'ils avoient ou s'ils n'avoient pas

p31

des termes propres pour exprimer ces idées, ni si l'expression figurée seroit plus agréable que l'expression propre, ils ont suivi les mouvemens de leur imagination, et ce que leur inspiroit le desir de faire sentir vivement aux autres ce qu'ils sentoient eux mêmes vivement. Les rhéteurs ont ensuite remarqué que telle expression étoit plus noble, telle autre plus énergique, celle-là plus agréable, celle-ci moins dure ; en un mot, ils ont fait leurs observations sur le langage des hommes. Je prendrai la liberté à ce sujet, de m'arrêter un moment sur une remarque de peu d'importance : c'est que pour faire voir que l'on *substitue quelquefois des termes figurés à la place des mots propres qui manquent*, ce qui est très véritable, Cicéron, Quintilien et Mr Rollin, qui pense et qui parle comme ces grands hommes, disent que c'est *par emprunt et par métaphore qu'on a appelé gemma le bourgeon de la vigne* : parce, disent-ils, *qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer*. Mais si nous en croyons les etymologistes, *gemma* est le mot propre pour

signifier le bourgeon de la vigne, et ç' a été ensuite par figure que les latins ont donné ce nom aux perles et aux pierres précieuses. En éfet, c' est toujours le plus comun et le plus conu

p32

qui est le propre, et qui se prête ensuite au sens figuré. Les laboureurs du pays latin conoissoient les bourgeons des vignes et des arbres, et leur avoient donné un nom avant que d' avoir vu des perles et des pierres précieuses : mais come on dona ensuite par figure et par imitation ce même nom aux perles et aux pierres précieuses, et qu' aparemment Cicéron, Quintilien et Mr Rollin ont vu plus de perles que de bourgeons de vignes, ils ont cru que le nom de ce qui leur étoit plus conu étoit le nom propre, et que le figuré étoit celui de ce qu' ils conoissoient moins.

p33

lii

ce qu' on doit observer, et ce qu' on doit éviter dans l' usage des tropes, et pourquoi ils plaisent.

les tropes qui ne produisent pas les éfets que je viens de remarquer, sont défectueux. Ils doivent surtout être clairs, faciles, se présenter naturellement et n' être mis en oeuvre qu' en tems et lieu. Il n' y a rien de plus ridicule en tout genre que l' afectation et le défaut de convenance. Molière dans ses précieuses, nous fournit un grand nombre d' exemples de ces expressions recherchées et déplacées. La convenance demande qu' on dise simplement à un laquais, *donez des sièges*, sans aler chercher le détour de lui dire ; *voiturez-nous ici les comodités de la conversation* . De plus, les idées accessoires ne jouent point, si j' ose parler ainsi, dans le langage des précieuses de Molière, ou ne jouent point come elles jouent dans l' imagination d' un home sensé : *le conseiller des graces*, pour dire le miroir : *contentez l' envie qu' a ce fauteuil de vous embrasser*, pour dire asséyez-vous. Toutes ces expressions tirées de loin et hors

de leur place, marquent une trop grande contention d' esprit, et font sentir toute la peine qu' on a eue à les rechercher : elles ne sont pas, s' il est permis de parler ainsi, à l' unisson du bon sens, je veux dire qu' elles sont trop éloignées de la manière de penser, de ceux qui ont l' esprit droit et juste, et qui sentent les convenances. Ceux qui cherchent trop l' ornement dans le discours tombent souvent dans ce défaut, sans s' en apercevoir ; ils se savent bon gré d' une expression qui leur paroît brillante et qui leur a coûté, et se persuadent que les autres en doivent être aussi satisfaits qu' ils le sont eux mêmes.

On ne doit donc se servir de tropes que lorsqu' ils se présentent naturellement à l' esprit ; qu' ils sont tirés du sujet ; que les idées accessoires les font naître ; ou que les bienséances les inspirent : ils plaisent alors, mais il ne faut point les aller chercher dans la vue de plaire.

Je ne crois donc pas que ces sortes de figures *plaisent extrêmement, par l' ingénieuse hardiesse qu' il y a d' aller au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturelles, qui sont sous la main* , si l' on peut parler ainsi. Quoique ce soit là une pensée de Cicéron, adoptée par

Mr Rollin, je crois plutôt que les expressions figurées donent de la grace au discours, parce-que, come ces deux grands homes le remarquent, *elles donent du corps, pour ainsi dire, aux choses les plus spirituelles, et les font presque toucher au doigt et à l' oeil par les images qu' elles en tracent à l' imagination* ; en un mot, par les idées sensibles et accessoires.

lv

suite des réflexions générales sur le sens figuré.

Il n' y a peut-être point de mot qui ne se prène en quelque sens figuré, c' est-à-dire, éloigné de sa signification propre et primitive.

Les mots les plus comuns et qui reviennent souvent dans le discours, sont ceux qui sont pris le plus fréquemment dans un sens figuré, et qui ont un plus grand nombre de ces sortes de sens : tels sont *corps, ame, tête, couleur, avoir, faire* , etc.

li un mot ne conserve pas dans la traduction tous les sens figurés qu' il a dans la langue originale : chaque langue a des expressions figurées qui lui sont particulières, soit parce que ces expressions sont tirées de certains usages établis dans un pays et inconnus dans un autre : soit par quelque autre raison purement

p36

arbitraire. Les différents sens figurés du mot *voix* , que nous avons remarqués, ne sont pas tous en usage en latin, on ne dit point *vox* pour suffrage. Nous disons *porter envie* , ce qui ne seroit pas entendu en latin par (...) : au contraire, (...) est une façon de parler latine, qui ne seroit pas entendue en français, si on se contentoit de la rendre mot à mot, et que l' on traduisit, *porter la coutume à quelqu' un*, au lieu de dire, faire voir à quelqu' un qu' on se conforme à son goût, à sa manière de vivre, être complaisant, lui obéir. Il en est de même de (...), et d' un grand nombre d' autres façons de parler que j' ai remarquées ailleurs, et que la pratique de la version interlineaire apprendra. Ainsi, quand il s' agit de traduire en une autre langue quelque expression figurée, le traducteur trouve souvent que sa langue n' adopte point la figure de la langue originale, alors il doit avoir recours à quelque autre expression figurée de sa propre langue, qui réponde, s' il est possible, à celle de son auteur. Le but de ces sortes de traductions n' est que de faire entendre la pensée d' un auteur ; ainsi on doit alors s' attacher à la pensée et non à la

p37

lettre, et parler comme l' auteur lui même auroit parlé, si la langue dans laquelle on le traduit avoit été sa langue naturelle. Mais quand il s' agit de faire entendre une langue étrangère, on doit alors traduire littéralement, afin de faire comprendre le tour original de cette langue.

V

observation sur les dictionnaires latins-françois.

nos dictionnaires n' ont point assés remarqué ces diférences ; je veux dire, les divers sens que l' on done par figure à un même mot dans une même langue ; et les diférentes significations que celui qui traduit est obligé de doner à un même mot ou à une même expression, pour faire entendre la pensée de son auteur. Ce sont deux idées fort diférentes que nos dictionnaires confondent ; ce qui les rend moins utiles et souvent nuisibles aux començans. Je vais faire entendre ma pensée par cet exemple.

porter, se rend en latin dans le sens propre par *ferre* : mais quand nous disons *porter envie*, *porter la parole*, *se porter bien ou mal*, etc., on ne se sert plus de *ferre* pour rendre ces façons de

p38

parler en latin : la langue latine a ses expressions particulières pour les exprimer ; *porter* ou *ferre* ne sont plus alors dans l' imagination de celui qui parle latin : ainsi, quand on considère *porter* tout seul et séparé des autres mots qui lui donent un sens figuré, on manqueroit d' exactitude dans les dictionnaires françois-latins, si l' on disoit d' abord simplement que *porter* se rend en latin par (...). Pourquoi donc tombe-t-on dans la même faute dans les dictionnaires latins-françois, quand il s' agit de traduire un mot latin ? Pourquoi joint-on à la signification propre d' un mot, quelqu' autre signification figurée qu' il n' a jamais tout seul en latin ? La figure n' est que dans notre tour françois, parce que nous nous servons d' une autre image, et par conséquent de mots tout diférens ; par exemple : (...) signifie, dit-on, envoyer, retenir, arêter, écrire, n' est-ce pas come si l' on disoit dans le dictionnaire françois-latin, que *porter* se rend en latin par (...) ? Jamais (...) n' a eu la signification de *retenir*, *d' arêter*, *d' écrire* dans l' imagination d' un home qui parloit latin. Quand Térence a dit : (...)

p39

avoit toujours dans son esprit la signification d' *envoyer* : envoyez loin de vous vos larmes, votre colère, come on renvoye tout ce dont on veut se défaire. Que si en ces occasions nous disons plutot, *retenez vos larmes, retenez votre colere*, c' est que pour exprimer ce sens, nous avons recours à une métaphore prise de l' action que l' on fait quand on retient un cheval avec le frein, ou quand on empêche qu' une chose ne tombe ou ne s' échape. Ainsi il faut toujours distinguer les deux sortes de traductions dont j' ai parlé ailleurs. Quand on ne traduit que pour faire entendre la pensée d' un auteur, on doit rendre, s' il est possible, figure par figure, sans s' atacher à traduire littéralement ; mais quand il s' agit de doner l' intelligence d' une langue, ce qui est le but des dictionnaires, on doit traduire littéralement, afin de faire entendre le sens figuré qui est en usage en cette langue à l' égard d' un certain mot ; autrement c' est tout confondre ; les dictionnaires nous diront que *aqua* signifie *le feu* , de la même manière qu' ils nous disent que (...) ; car enfin les latins crioient (...), quand le feu avoit pris à la maison, et nous crions alors *au feu* , c' est-à-dire,

p40

acourez au feu pour aider à l' éteindre. Ainsi quand il s' agit d' aprendre la langue d' un auteur, il faut d' abord doner à un mot sa signification propre, c' est-à-dire, celle qu' il avoit dans l' imagination de l' auteur qui s' en est servi, et ensuite on le traduit, si l' on veut, selon la traduction des pensées, c' est-à-dire, à la manière dont on rend le même fonds de pensée, selon l' usage d' une autre langue.

(...) etc.

Chassez les larmes de Créüse, c' est-à-dire, les larmes que vous répandez pour l' amour de Créüse, cessez de pleurer votre chère Créüse, retenez les larmes que vous répandez pour l' amour d' elle, consolez-vous.

(...) etc. Je ne finirois

point si je voulois raporter ici un plus grand nombre d' exemples du peu d' exactitude de nos meilleurs dictionnaires ; (...).

p41

Je voudrais donc que nos dictionnaires donassent d'abord à un mot latin la signification propre que ce mot avoit dans l'imagination des auteurs latins : qu'ensuite ils ajoutassent les divers sens figurés que les latins donnoient à ce mot. Mais quand il arrive qu'un mot joint à un autre, forme une expression figurée, un sens, une pensée que nous rendons en notre langue, par une image différente de celle qui étoit en usage en latin : alors je voudrais distinguer :

1 si l'explication littérale qu'on a déjà donnée du mot latin, suffit pour faire entendre à la lettre l'expression figurée, ou la pensée littérale du latin ; en ce cas, je me contenterois de rendre la pensée à notre manière ; (...) etc. On dit dans le sens propre, (...), prendre le gouvernement d'une province, en être fait gouverneur ; et on dit par

p42

métaphore, (...), être dans un emploi, dans une fonction, faire quelque entreprise. (...), tu t'es chargé d'une mauvaise commission, d'un emploi difficile.

2 mais lorsque la façon de parler latine est trop éloignée de la française, et que la lettre n'en peut pas aisément être entendue, les dictionnaires devroient l'expliquer d'abord littéralement, et ensuite ajouter la phrase française qui répond à la latine ; par exemple :

(...), laver une brique crue, c'est-à-dire, perdre son temps et sa peine, perdre son latin. Qui laverait une brique avant qu'elle fût cuite, ne ferait que de la boue et perdrait la brique. On ne doit pas conclure de cet exemple, que jamais (...) ait signifié en latin perdre, ni *later* temps ou peine.

Au reste, il est évident que ces diverses significations qu'une langue donne à un même mot d'une autre langue, sont étrangères à ce mot dans la langue originale ; ainsi elles ne sont point de mon sujet : je traite seulement ici des différents sens que l'on donne à un même mot dans une même langue, et non pas des différentes images dont on peut se servir en traduisant, pour exprimer le même fonds de pensée.

PARTIE 2 LA CATACHRESE

abus, extension, ou imitation.

les langues les plus riches n' ont point un assez grand nombre de mots pour exprimer chaque idée particulière, par un terme qui ne soit que le signe propre de cette idée ; ainsi l' on est souvent obligé d' emprunter le mot propre de quelqu' autre idée, qui a le plus de rapport à celle qu' on veut exprimer ; par exemple : l' usage ordinaire est de clouer des fers sous les piés des chevaux, ce qui s' apèle *ferrer un cheval* : que s' il arive qu' au lieu de fer on se serve d' argent, on dit alors que les chevaux *sont ferrés d' argent* , plutot que d' inventer un nouveau mot qui ne seroit pas entendu : on ferre aussi d' argent une cassette, etc. Alors *ferrer* signifie par extension, garnir d' argent au lieu de fer. On dit de même *aler à cheval sur un bâton* , c' est-à-dire, se mettre sur un bâton

de la même manière qu' on se place à cheval.
(...).

Dans les ports de mer on dit *bâtir un vaisseau* , quoique le mot de *bâtir* ne se dise proprement que des maisons ou autres édifices : Virgile s' est servi (...), *bâtir*, en parlant du cheval de Troie ; et Cicéron a dit, (...), *bâtir* une flote. Dieu dit à Moïse, *je ferai pleuvoir pour vous des pains du ciel*, et ces pains c' étoit la mâne : Moïse en la montrant dit aux juifs, *voila le pain que Dieu vous a doné pour vivre* . Ainsi la mâne fut apelée *pain* par extension.

(...), *paricide*, se dit en latin et en françois, non seulement de celui qui tue son père, ce qui est le premier usage de ce mot ; mais il se dit encore par extension de celui qui fait mourir sa mère, ou quelqu' un de ses parens, ou enfin quelque persone sacrée. Ainsi la catachrèse est, pour ainsi dire, un écart que certains mots font de leur première signification, pour en prendre une autre qui y a quelque rapport, et c' est aussi ce qu' on apèle *extension* : par exemple ; *feuille* se dit par extension ou imitation des choses qui sont plates et minces, come les feuilles des plantes ;

on dit *une feuille de papier, une feuille de fer blanc, une feuille d' or, une feuille d' étain* , qu' on met derrière les miroirs : *une feuille de carton* ; *le talc se lève par feuilles* ; *les feuilles d' un paravent*, etc.

La langue, qui est le principal organe de la parole, a donné son nom par métonymie et par extension au mot générique dont on se sert pour marquer les idiomes, le langage des différentes nations : *langue latine, langue françoise* .

glace, dans le sens propre, c' est de l' eau gelée : ce mot signifie ensuite par imitation, par extension, un verre poli, une glace de miroir, une glace de carosse.

glace signifie encore une sorte de composition de sucre et de blanc d' oeuf, que l' on coule sur les biscuits, ou que l' on met sur les fruits confits.

Enfin, *glace* se dit encore au pluriel, d' une sorte de liqueur congelée.

Il y a même des mots qui ont perdu leur première signification, et n' ont retenu que celle qu' ils ont eue par extension : *florir, florissant*, se disoient autrefois des arbres et des plantes qui sont en fleurs ; aujourd' hui on dit plus ordinairement *fleurir* au propre et *florir* au figuré ; si ce n' est à l' infinitif, c' est

p46

au moins dans les autres modes de ce verbe ; alors il signifie être en crédit, en honneur, en réputation : *Pétrarque florissoit* vers le milieu du 14 siècle : *une armée florissante, un empire florissant* . " la langue grèque, dit Madame Dacier, se maintint encore assez *florissante* jusqu' à la prise de Constantinople, en 1453. " *prince*, (...), signifioit seulement autrefois, premier, principal ; mais aujourd' hui en françois il signifie, un souverain ou une personne de maison souveraine. Le mot (...), empereur, ne fut d' abord qu' un titre d' honneur que les soldats donoient dans le camp à leur général, quand il s' étoit distingué par quelque expédition mémorable : on n' avoit ataché à ce mot aucune idée de souveraineté, du tems même de Jules César, qui avoit bien la réalité de souverain, mais qui gouvernoit sous la forme

de l' ancienne république. Ce mot perdit son ancienne signification vers la fin du regne d' Auguste, ou peut-être même plus tard. Le mot latin (...) que nous traduisons par *secourir* , veut dire proprement *courir sous* ou *sur* . Cicéron s' en est servi plusieurs fois en ce sens ; (...), et Sénèque dit, (...);

p47

" lorsque nous rencontrons quelqu' un, et que son nom ne nous vient pas dans l' esprit, nous l' apelons monsieur. " cependant come il faut souvent se hâter et courir pour venir au secours de quelqu' un, on a doné insensiblement à ce mot par extension le sens d' *aider ou secourir* . (...), selon Perizonius, vient du grec (...), dont le premier signifie *tomber* , et l' autre *voler* ; ensorte que ces verbes marquent une action qui se fait avec éfort et mouvement vers quelque objet : ainsi :

- 1 le premier sens de (...), c' est *aler vers*, *se porter avec ardeur* vers un objet ; ensuite on done à ce mot par extension plusieurs autres sens, qui sont une suite du premier.
- 2 il signifie *souhaiter d' avoir*, *briguer*, *demander* ; (...), *briguer le consulat* ; (...), *rechercher une personne en mariage* .
- 3 *aler prendre* ; (...).
- 4 *aler vers quelqu' un* ; et en conséquence *le fraper*, *l' ataquier* . Virgile etc.
- 5 enfin (...) veut dire par extension *aler en quelque lieu* , ensorte que ce lieu soit l' objet de nos demandes et de nos mouvemens. Les

p48

compagnons d' Enée, après leur naufrage, demandent à Didon qu' il leur soit permis de se mettre en état d' aler en Italie, dans le Latium, ou du moins d' aler trouver le roi Aceste. (...).
Mais parce qu' on tourne son esprit, son ressentiment, vers ceux qui nous ont ofensés,

p49

et qu' on veut punir ; on a doné ensuite par extension le sens de (...) ; ils tournoient leur ressentiment, leur colère, avec des verges contre les citoyens, c' est-à-dire, qu' ils condânoient au fouet les citoyens. Remarquez qu' (...) se prend alors dans le sens de colère.

(...).

Ces sortes d' extensions doivent être autorisées par l' usage d' une langue, et ne sont pas toujours réciproques dans une autre langue ; c' est-à-dire que le mot françois ou allemand, qui répond au mot latin, selon le sens propre, ne se prend pas toujours en françois ou en allemand dans le même sens figuré que l' on done au mot latin : etc.

(...). Les laboureurs en s' entretenant ensemble, dit Festus, se demandoient l' un à l' autre, avez vous fait bone récolte ? (...),

p50

j' en aurois pour nourir toute la ville : etc.

dont vient de (...), donez lui un peu d' argent dont-il puisse vivre en le metant à profit : ce mot ne se prend plus aujourd' hui dans sa signification primitive ; on ne dit pas la ville *dont je viens* , mais *d' où je viens* .

(...), boire à la santé de quelqu' un, est un mot purement grec, qui veut dire à la lettre *boire le premier* . Quand les anciens vouloient exciter quelqu' un à boire, et faire à peu près à son égard ce que nous apelons *boire à la santé* ; ils prenoient une coupe pleine de vin, ils en buvoient un peu les premiers, et ensuite ils présentoient la coupe à celui qu' ils vouloient exciter à boire. Cet usage s' est conservé en Flandre, en Holande, et dans le

p51

Nord : on fait l' essai, c' est-à-dire, qu' avant que de vous présenter le vase, on en boit un peu, pour vous marquer que vous pouvez en boire sans rien craindre. Delà, par extension, par imitation, on s' est servi de (...) pour *livrer quelqu' un, le trahir pour faire plaisir à un autre ; le livrer, le doner* come on done la coupe à boire après avoir fait l' essai. *je vous le*

livre, dit Térence, en etc.

Nous avons vu dans la cinquième partie de cette grammaire, que la préposition suppléoit aux rapports qu' on ne sauroit marquer par les terminaisons des mots ; qu' elle marquoit un rapport général ou une circonstance générale, qui étoit ensuite déterminée par le mot qui suit la préposition :

or, ces rapports ou circonstances générales sont presque infinies, et le nombre des prépositions est extrêmement borné ; mais pour suppléer à celles qui manquent, on donne divers usages à la même préposition.

Chaque préposition a sa première signification ; elle a sa destination principale, son premier sens propre ; et ensuite par extension, par imitation, par abus, en un mot par catachrèse,

p52

on la fait servir à marquer d' autres rapports qui ont quelque analogie avec la destination principale de la préposition, et qui sont suffisamment indiqués par le sens du mot qui est lié à cette préposition ; par exemple :

la préposition *in* est une préposition de lieu, c' est-à-dire, que son premier usage est de marquer la circonstance générale d' être dans un lieu : *César fut tué dans le sénat, entrer dans une maison, serrer dans une cassette* .

Ensuite on considère par métaphore les différentes situations de l' esprit et du corps, les différents états de la fortune, en un mot les différentes manières d' être, come autant de lieux où l' homme peut se trouver ; et alors on dit par extension, *être dans la joie, dans la crainte, dans le dessein, dans la bone ou dans la mauvaise fortune, dans une parfaite santé, dans le desordre, dans l' épée, dans la robe, dans le doute*, etc.

On se sert aussi de cette préposition pour marquer le tems : c' est encore par extension, par imitation ; on considère le tems come un lieu, (...).

ubi et ibi sont des adverbes de lieu ; on les fait servir aussi par imitation pour marquer le

p53

tems, (...), après que ces mots furent dits, après ces paroles. (...)
n' alâtes-vous pas sur le champ gronder votre fils ? Ne lui dites-vous rien alors ?
On peut faire de pareilles observations sur les autres prépositions, et sur un grand nombre d' autres mots.
" la préposition *après* , dit m. L' abé de Dangeau, etc. "

p54

le mot *d' heures* (...), n' a signifié d' abord que le tems ; ensuite par extension il a signifié les quatre saisons de l' année. Lorsqu' Homère dit que *depuis le comencement des tems les heures veillent à la garde du haut olympe* , et que *le soin des portes du ciel leur est confié* , Madame Dacier remarque qu' Homère apèle *les heures* ce que nous apelons *les saisons* . Herodote dit que les grecs ont pris des babiloniens l' usage de diviser le jour en douze parties. Les romains prirent ensuite cet usage des grecs, il ne fut introduit chez les romains qu' après la première guerre punique : ce fut vers ces tems-là que par une autre extension l' on dona le nom *d' heures* aux douze parties du jour, et aux douze parties de la nuit ; celles-ci étoient divisées en quatre veilles, dont chacune comprenoit trois heures.

p55

Dans le langage de l' eglise, les jours de la semaine qui suivent le dimanche sont apelés *féries* par extension.
Il y avoit parmi les anciens des fêtes et des *féries*, les fêtes étoient des jours solennels où l' on faisoit des jeux et des sacrifices avec pompe : les *féries* étoient seulement des jours de repos où l' on s' abstenoit du travail. (...).
L' année chrétiène començoit autrefois au jour de pâques ; ce qui étoit fondé sur ce passage de S Paul : (...).
L' empereur Constantin ordona que l' on s' abstiendrait de toute oeuvre servile pendant la quinzaine de pâques, et que ces quinze jours seroient *féries* : cela fut exécuté du moins pour la première semaine ; ainsi tous les jours

de cette première semaine furent *féries* . Le lendemain du dimanche d' après pâques fut la seconde féerie ; ainsi des autres. L' on donna ensuite par extension, par imitation, le nom de *féerie seconde, troisième, quatrième* , etc., aux autres jours des semaines suivantes, pour éviter de leur donner les noms profanes des dieux des payens.

C' est ainsi que chez les juifs, le nom de

p56

sabat (...) qui signifie *repos* , fut donné au septième jour de la semaine, en mémoire de ce qu' en ce jour Dieu se reposa, pour ainsi dire, en cessant de créer de nouveaux êtres : ensuite par extension on donna le même nom à tous les jours de la semaine, en ajoutant *premier, second, troisième* , etc. (...).

On donna encore ce nom à chaque septième année, qu' on appela *année sabbatique* , et enfin à l' année qui arrivait après sept fois sept ans, et c' étoit le jubilé des juifs ; temps de rémission, de restitution, où chaque particulier rentrait dans ses anciens héritages aliénés, et où les esclaves devenoient libres.

Notre verbe *aler* signifie dans le sens propre *se transporter d' un lieu à un autre* : mais ensuite dans combien de sens figurés n' est-il pas employé par extension ! Tout mouvement qui aboutit à quelque fin ; toute manière de procéder, de se conduire, d' atteindre à quelque but ; enfin tout ce qui peut être comparé à des voyageurs qui vont ensemble, s' exprime par le verbe *aler* ; *je vais, ou je vas* ; *aler à ses fins, aler droit au but : il ira loin*, c' est-à-dire, il fera de grands progrès, *aler étudier, aler lire*, etc.

devoir veut dire dans le sens propre *être*

p57

obligé par les loix à payer ou à faire quelque chose : on le dit ensuite par extension de tout ce qu' on doit faire par bienséance, par politesse, *nous devons apprendre ce que nous devons aux autres et ce que les autres nous doivent.*

devoir se dit encore par extension de ce qui arrivera, come si c' étoit une dette qui dût être

payée : *je dois sortir : instruisez-vous de ce que vous êtes, de ce que vous n'êtes pas, et de ce que vous devez être, c'est-à-dire, de ce que vous serez, de ce à quoi vous êtes destiné.*

Notre verbe auxiliaire *avoir*, que nous avons pris des italiens, vient dans son origine du verbe *habere*, avoir, posséder. César a dit qu'il envoya au devant toute la cavalerie qu'il avoit assemblée de toute la province, (...). Il dit encore dans le même sens *avoir les fermes tenues à bon marché*, c'est-à-dire, *avoir pris les fermes à bon marché, les tenir à bas prix*. Dans la suite on s'est écarté de cette signification propre d'*avoir*, et on a joint ce verbe par métaphore et par abus, à un supin, à un participe ou adjectif ; ce sont des termes abstraits dont on parle come de choses réelles : (...), j'ai aimé, (...); aimé est alors un supin, un nom qui marque le sentiment que le verbe signifie ; je possède le sentiment d'aimer,

p58

come un autre possède sa montre. On est si fort acoutumé à ces façons de parler, qu'on ne fait plus attention à l'ancienne signification propre d'*avoir* ; on lui en donne une autre qui ne signifie *avoir* que par figure, et qui marque en deux mots le même sens que les latins exprimoient en un seul mot. Nos grammairiens qui ont toujours rapporté notre grammaire à la grammaire latine, disent qu'alors *avoir* est un verbe auxiliaire, parce qu'il aide le supin ou le participe du verbe à marquer le même tems que le verbe latin signifie en un seul mot.

être, avoir, faire, sont les idées les plus simples, les plus communes, et les plus intéressantes pour l'homme : or les hommes parlent toujours de tout par comparaison à eux mêmes ; delà vient que ces mots ont été le plus détournés à des usages différents : *être assis, être aimé, etc. avoir de l'argent, avoir peur, avoir honte ; avoir quelque chose faite*, et en moins de mots *avoir fait*.

De plus, les hommes réalisent leurs abstractions ; ils en parlent par imitation, come ils parlent des objets réels : ainsi ils se sont servis du mot *avoir* en parlant de choses inanimées et de choses abstraites. On dit *cette ville*

a deux lieues de tour, cet ouvrage a des défauts ; les passions ont leur usage ; il a de l' esprit, il a de la vertu : et ensuite par imitation et par abus, *il a aimé, il a lu*, etc.

Remarquez en passant que le verbe *a* est alors au présent, et que la signification du prétérit n' est que dans le supin ou participe.

On a fait aussi du mot *il* un terme abstrait qui représente une idée générale, l' être en général : il y a des homes qui disent, (...), dans la bone latinité on prend un autre tour, come nous l' avons remarqué ailleurs.

Notre *il* dans ces façons de parler répond au *res* des latins : (...), la chose avoit été proche de la crainte : c' est-à-dire, il y avoit eu sujet de craindre. (...).

Ce n' est pas seulement la propriété d' *avoir* qu' on a atribuée à des êtres inanimés et à des idées abstraites, on leur a aussi atribué celle de *vouloir* : on dit *cela veut dire* , au lieu de *cela signifie* ; *un tel verbe veut un tel cas* ; *ce bois ne veut pas bruler* ; *cette clé ne veut pas tourner* , etc. Ces

façons de parler figurées sont si ordinaires, qu' on ne s' aperçoit pas même de la figure.

La signification des mots ne leur a pas été donnée dans une assemblée générale de chaque peuple, dont le résultat ait été signifié à chaque particulier qui est venu dans le monde ; cela s' est fait insensiblement et par l' éducation : les enfans ont lié la signification des mots aux idées que l' usage leur a fait conoitre que ces mots signifioient.

1 à mesure qu' on nous a doné du pain, et qu' on nous a prononcé le mot *pain* ; d' un côté le pain a gravé par les yeux son image dans notre cerveau, et en a excité l' idée : d' un autre côté le son du mot *pain* a fait aussi son impression par les oreilles, de sorte que ces deux idées accessoires, c' est-à-dire, excitées en nous en même tems, ne sauroient se réveiller séparément sans que l' une excite l' autre.

2 mais parce que la conoissance des autres mots qui signifient des abstractions ou des opérations de l' esprit, ne nous a pas été donée d' une manière aussi sensible ; que d' ailleurs

la vie des homes est courte, et qu' ils
sont plus ocupés de leurs besoins et de leur
bien être, que de cultiver leur esprit et de
perfectioner leur langage ; come il y a tant
de variété et d' inconstance dans leur situation,

p61

dans leur état, dans leur imagination, dans les différentes relations qu' ils ont les uns avec les autres ; que par la difficulté que les homes trouvent à prendre les idées précises de ceux qui parlent, ils retranchent ou ajoutent presque toujours à ce qu' on leur dit ; que d' ailleurs la mémoire n' est ni assez fidèle ni assez scrupuleuse pour retenir et rendre exactement les mêmes mots et les mêmes sons, et que les organes de la parole n' ont pas dans tous les homes une conformation assez uniforme pour exprimer les sons précisément de la même manière ; enfin come les langues ne sont point assez fécondes pour fournir à chaque idée un mot précis qui y réponde : de tout cela il est arivé que les enfans se sont insensiblement écartés de la manière de parler de leurs péres, come ils se sont écartés de leur manière de vivre et de s' habiller ; ils ont lié au même mot des idées différentes et éloignées, ils ont doné à ce même mot des significations empruntées, et y ont ataché un tour différent d' imagination ; ainsi les mots n' ont pu garder long-tems une simplicité qui les restraignit à un seul usage ; c' est ce qui a causé plusieurs irrégularités aparentes dans la grammaire et dans le régime

p62

des mots ; on n' en peut rendre raison que par la conoissance de leur première origine, et de l' écart, pour ainsi dire, qu' un mot a fait de sa première signification et de son premier usage : ainsi cette figure mérite une atention particulière ; elle regne en quelque sorte sur toutes les autres figures.

Avant que de finir cet article, je crois qu' il n' est pas inutile d' observer que la catachrèse n' est pas toujours de la même espèce.

Il y a la catachrèse qui se fait lorsqu' on done à un mot une signification éloignée, qui n' est qu' une suite de la signification primitive : c' est ainsi etc. : ce qui peut souvent être raporté à la

métalepse, dont nous parlerons dans la suite.

Il la seconde espèce de catachrèse n' est proprement qu' une sorte de métaphore, c' est lorsqu' il y a imitation et comparaison, come quand on dit *ferrer d' argent*, *feuille de papier*, etc.

PARTIE 2 LA METONYMIE

p63

Le mot de *métonymie* signifie transposition ou changement de nom, un nom pour un autre.

En ce sens cette figure comprend tous les autres tropes ; car dans tous les tropes, un mot n' étant pas pris dans le sens qui lui est propre, il réveille une idée qui pourroit être exprimée par un autre mot. Nous remarquerons dans la suite ce qui distingue proprement la métonymie des autres tropes.

Les maîtres de l' art restraignent la métonymie aux usages suivans.

1 la cause pour l' effet ; par exemple :
vivre de son travail, c' est-à-dire, vivre de ce qu' on gagne en travaillant.

Les païens regardoient Cérès come la déesse qui avoit fait sortir le blé de la terre, et qui avoit appris aux homes la manière d' en faire du pain : ils croioient que Bacchus étoit le dieu qui avoit trouvé l' usage du vin ; ainsi ils donoient au blé le nom de Cérès, et au vin le nom de Bacchus ; on en trouve un grand nombre d' exemples dans les poètes : Virgile

p64

a dit, *un vieux Bacchus*, pour dire du vin vieux. (...). Madame Des Houlières a fait une balade dont le refrain est, l' amour languit sans Bacchus et Cérès. C' est la traduction de ce passage de Térence, (...). C' est-à-dire, qu' on ne songe guère à faire l' amour quand on n' a pas de quoi vivre. Virgile a dit : (...). Scarron, dans sa traduction burlesque, se sert d' abord de la même figure ; mais voyant bien que cette façon de parler ne seroit point entendue en notre langue, il en ajoute l' explication : lors fut des vaisseaux etc. Ovide a dit, qu' une lampe prête à s' éteindre se rallume quand on y verse Pallas, c' est-à-dire de l' huile, ce fut Pallas, selon la fable,

p65

qui la première fit sortir l'olivier de la terre,
et enseigna aux homes l'art de faire de l'huile ;
ainsi Pallas se prend pour l'huile, come
Bacchus pour le vin.

On raporte à la même espèce de figure les
façons de parler où le nom des dieux du paganisme
se prend pour la chose à quoi ils
présidoient, quoiqu'ils n'en fussent pas les
inventeurs : Jupiter se prend pour l'air, Vulcain
pour le feu : ainsi pour dire, où vas-tu
avec ta lanterne ? Plaute a dit, (...) ? Où
vas-tu toi qui portes Vulcain enfermé dans
une corne ? Et Virgile, (...) ; et encore
au premier livre des géorgiques, voulant
parler du vin cuit ou du résiné que fait
une ménagère de la campagne, il dit qu'elle
se sert de Vulcain pour dissiper l'humidité du
vin doux.

(...).

Neptune se prend pour la mer ; Mars le
dieu de la guerre se prend souvent pour la
guerre même, ou pour la fortune de la guerre,
pour l'événement des combats, l'ardeur,
l'avantage des combatans : les historiens disent
souvent qu'on a combattu avec un Mars

p66

égal, (...), c'est-à-dire, avec
un avantage égal ; (...), avec un
succès douteux : (...), quand l'avantage
est tantôt d'un côté et tantôt de l'autre.

C'est encore prendre la cause pour l'effet que
de dire d'un général ce qui, à la lettre, ne doit
être entendu que de son armée ; il en est de
même lorsqu'on donne le nom de l'auteur à
ses ouvrages : il a lu Cicéron, Horace, Virgile ;
c'est-à-dire, les ouvrages de Cicéron, etc.
Jésus-Christ lui-même s'est servi de la métonymie
en ce sens, lorsqu'il a dit, parlant
des juifs : ils ont Moïse et les prophètes,
c'est-à-dire, ils ont les livres de Moïse et ceux
des prophètes.

On donne souvent le nom de l'ouvrier à
l'ouvrage ; on dit d'un drap que c'est un
Van-Robais, un Rousseau, un Pagnon, c'est-à-dire,
un drap de la manufacture de Van-Robais,
ou de celle de Rousseau, etc. C'est ainsi
qu'on donne le nom du peintre au tableau :

on dit j' ai vu un beau Rembrant, pour dire un beau tableau fait par le Rembrant. On dit d' un curieux en estampes, qu' il a un grand nombre de Callots, c' est-à-dire, un grand nombre d' estampes gravées par Callot.

p67

On trouve souvent dans l' ecriture sainte Jacob, Israel, Juda, qui sont des noms de patriarches, pris dans un sens étendu pour marquer tout le peuple juif. M Fléchier, parlant du sage et vaillant Machabée, auquel il compare M De Turène, a dit " cet home qui réjouissoit Jacob par ses vertus et par ses exploits. " Jacob, c' est-à-dire le peuple juif. Au lieu du nom de l' éfet, on se sert souvent du nom de la cause instrumentale qui sert à le produire : ainsi pour dire, que quelqu' un écrit bien, c' est-à-dire, qu' il forme bien les caractères de l' écriture, on dit *qu' il a une belle main* .

La *plume* est aussi une cause instrumentale de l' ecriture, et par conséquent de la composition ; ainsi *plume* se dit par métonymie de la manière de former les caractères de l' écriture et de la manière de composer.

plume se prend aussi pour l' auteur même, *c' est une bone plume*, c' est-à-dire, c' est un auteur qui écrit bien : *c' est une de nos meilleures plumes*, c' est-à-dire, un de nos meilleurs auteurs.

stile signifie aussi par figure la manière d' exprimer les pensées.

Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l' écriture ; l' une étoit

p68

pingendo , en peignant les lettres, ou sur des feuilles d' arbres, ou sur des peaux préparées, ou sur la petite membrane intérieure de l' écorce de certains arbres ; cette membrane s' apèle en latin *liber* , d' où vient *livre* ; ou sur de petites tablètes faites de l' arbrisseau *papyrus* , ou sur de la toile, etc. Ils écrivoient alors avec de petits roseaux, et dans la suite ils se servirent aussi de plumes come nous. L' autre manière d' écrire des anciens étoit (...), en gravant les lettres sur des lames

de plomb ou de cuivre ; ou bien sur des tablettes de bois, enduites de cire. Or pour graver les lettres sur ces lames, ou sur ces tablettes, ils se servoient d' un poinçon, qui étoit pointu par un bout et aplati par l' autre : la pointe servoit à graver, et l' extrémité aplatie servoit à effacer ; et c' est pour cela qu' Horace a dit (...), tourner le stile, pour dire, *effacer, corriger, retoucher à un ouvrage* . Ce poinçon s' apeloit *stilus* , stile : tel est le sens propre de ce mot ; dans le sens figuré, il signifie la manière d' exprimer les pensées. C' est en ce sens que l' on dit, le stile sublime, le stile simple, le stile médiocre, le stile soutenu, le stile grave, le stile comique, le stile historique, le stile poétique, le stile de la conversation, etc.

p69

Outre toutes ces manières différentes d' exprimer les pensées, manières qui doivent convenir aux sujets dont on parle, et que pour cela on apèle stile de convenance ; il y a encore le stile personel ; c' est la manière particulière dont chacun exprime ses pensées. On dit d' un auteur que son stile est clair et facile, ou au contraire que son stile est obscur, embarrassé, etc. : on reconoit un auteur à son stile, c' est-à-dire, à sa manière d' écrire, come on reconoit un home à sa voix, à ses gestes, et à sa démarche.

stile se prend encore pour les différentes manières de faire les procédures selon les différents usages établis en chaque jurisdiction : le stile du palais, le stile du conseil, le stile des notaires, etc. Ce mot a encore plusieurs autres usages qui viennent par extension de ceux dont nous venons de parler.

pinceau, outre son sens propre, se dit aussi quelquefois par métonymie, come *plume et stile* : on dit d' un habile peintre, que c' est un savant *pinceau* .

Voici encore quelques exemples tirés de l' ecriture sainte où la cause est prise pour l' effet. (...), elle portera son iniquité, c' est-à-dire,

p70

la peine de son iniquité. (...), où vous voyez que par la colère du seigneur, il faut entendre la *peine* qui est une suite de la colère. (...), c'est-à-dire, le salaire, la récompense qui est due à l'ouvrier à cause de son travail. Tobie a dit la même chose à son fils tout simplement : (...). Le prophète Osée dit, que les prêtres mangeront les péchés du peuple, (...), c'est-à-dire, les victimes offertes pour les péchés. li l'effet pour la cause : come lorsqu' Ovide dit que le mont Pélion n'a point d'ombres, (...); c'est-à-dire, qu'il n'a point d'arbres, qui sont la cause de l'ombre ; l'*ombre*, qui est l'effet des arbres, est prise ici pour les arbres mêmes. Dans la gènesé, il est dit de Rébecca que deux nations étoient en elle ; c'est-à-dire, Esaü et Jacob, les pères de deux nations ; Jacob des juifs, Esaü des iduméens.

p71

Les poètes disent *la pâle mort, les pâles maladies*, la mort et les maladies rendent pâle. (...), la pâle fontaine de Pyrène : c'étoit une fontaine consacrée aux muses. L'application à la poésie rend pâle, come toute autre application violente. Par la même raison Virgile a dit la triste vieillesse. (...). La mort, la maladie, et les fontaines consacrées aux muses ne sont point pâles ; mais elles produisent la pâleur : ainsi on donne à la cause une épithète qui ne convient qu'à l'effet. lii le contenant pour le contenu : come quand on dit, *il aime la bouteille*, c'est-à-dire, *il aime le vin*. Virgile dit que Didon ayant présenté à Bitias une coupe d'or pleine de vin, Bitias la prit et *se lava, s'arosa de cet or plein* ; c'est-à-dire, de la liqueur contenue dans cette coupe d'or. (...). *auro* est pris pour la coupe, c'est la matière pour la chose qui en est faite, nous parlerons bientôt de cette espèce de figure, ensuite la coupe est prise pour le vin. Le ciel, où les anges et les saints jouissent

p72

de la présence de Dieu, se prend souvent pour Dieu même : *implorer le secours du ciel ; grace au ciel : j' ai péché contre le ciel et contre vous*, dit l' enfant prodigue à son père. *le ciel* se prend aussi pour les dieux du paganisme.

la terre se tut devant Alexandre ; c' est-à-dire, les peuples de la terre se soumirent à lui : *Rome desaprouva la conduite d' Appius*, c' est-à-dire, les romains désaprouvèrent : *toute l' Europe* s' est réjouie à la naissance du Dauphin ; c' est-à-dire, tous les souverains, tous les peuples de l' Europe se sont réjouis.

Lucrece a dit que les chiens de chasse mettoient *une forest* en mouvement ; où l' on voit qu' il prend la forest pour les animaux qui sont dans la forest.

Un *nid* se prend aussi pour les petits oiseaux qui sont encore au nid.

carcer, prison, se dit en latin d' un home qui mérite la prison.

lv le nom du lieu, où une chose se fait, se prend pour la chose même : on dit un Caudebec, au lieu de dire, un chapeau fait à Caudebec, ville de Normandie.

On dit de certaines étofes, *c' est une Marseille*,

p73

c' est-à-dire, une étofe de la manufacture de Marseille : *c' est une Perse*, c' est-à-dire, une toile peinte qui vient de Perse.

à propos de ces sortes de noms, j' observerai ici une méprise de M Ménage, qui a été suivie par les auteurs du dictionnaire universel, apelé comunément dictionnaire de Trévoux ; c' est au sujet d' une sorte de lame d' épée qu' on apèle *olinde* : les olindes nous viennent d' Alemagne, et surtout de la ville de Solingen, dans le cercle de Westphalie : on prononce Solingue.

Il y a aparence que c' est du nom de cette ville que les épées dont je parle, ont été apelées des *olindes* par abus. Le nom d' *olinde* , nom romanesque, étoit déjà connu, come le nom de *silvie* ; ces sortes d' abus sont assez ordinaires en fait d' étimologie : quoiqu' il en soit, M Ménage et les auteurs du dictionnaire de Trévoux n' ont point rencontré heureusement, quand ils ont dit que *les olindes ont été ainsi apelées de la ville d' Olinde dans le Brésil*, d' où ils nous disent que *ces sortes de lames*

sont venues . Les ouvrages de fer ne viennent point de ce pays-là : il nous vient du Brésil une sorte de bois que nous appelons *brésil* , il en vient aussi du sucre du tabac, du baume, de l' or, de l' argent, etc. : mais on y porte le fer de l' Europe, et surtout le fer travaillé.

p74

La ville de Damas en Syrie, au pied du mont Liban, a donné son nom à une sorte de sabres et de couteaux qu' on y fait : *il a un vrai damas*, c' est-à-dire, un sabre ou un couteau qui a été fait à Damas.

On donne aussi le nom de *damas* à une sorte d' étoffe de soie, qui a été fabriquée originairement dans la ville de Damas ; on a depuis imité cette sorte d' étoffe à Venise, à Gènes, à Lion, etc. Ainsi on dit *damas de venise, de lion* , etc. On donne encore ce nom à une sorte de prune, dont la peau est fleurie de façon qu' elle imite l' étoffe dont nous venons de parler.

Faïence est une ville d' Italie dans la Romagne : on y a trouvé la manière de faire une sorte de vaissèle de terre vernissée qu' on apèle *de la faïence* ; on a dit ensuite par métonymie qu' on fait de fort belles *faïences* en Hollande, à Nevers, à Rouen, etc.

C' est ainsi que *le lycée* se prend pour les disciples d' Aristote, ou pour la doctrine qu' Aristote enseignoit dans le lycée. *le portique* se prend pour la philosophie que Zénon enseignoit à ses disciples dans le portique.

Le lycée étoit un lieu près d' Athènes, où Aristote enseignoit la philosophie en se promenant avec ses disciples ; ils furent appelés

p75

péripatéticiens du grec (...), je me promène : *on ne pense point ainsi dans le lycée*, c' est-à-dire, que les disciples d' Aristote ne sont point de ce sentiment.

Les anciens avoient de magnifiques portiques publics où ils aloient se promener, c' étoient des galeries basses soutenues par des colonnes ou par des arcades, à peu près come la place royale de Paris, et come les cloîtres de certaines grandes maisons religieuses. Il y

en avoit un entr' autres fort célèbre à Athènes,
où le philosophe Zénon tenoit son école :
ainsi par *le portique* on entend souvent la
philosophie de Zénon, la doctrine des stoïciens ;
car les disciples de Zénon furent apelés *stoïciens*
du grec (...), qui signifie *portique*. *Le portique*
n' est pas toujours d' acord avec le lycée ,
c' est-à-dire, que les sentimens de Zénon ne sont
pas toujours conformes à ceux d' Aristote.
Rousseau, pour dire que Cicéron dans sa
maison de campagne méditoit la philosophie
d' Aristote et celle de Zénon, s' explique en
ces termes :
c' est là que ce romain, etc.

p76

Académus laissa près d' Athènes un héritage
où Platon enseigna la philosophie. Ce lieu
fut apelé *académie* , du nom de son ancien
possesseur ; delà la doctrine de Platon fut apelée
l' académie . On done aussi par extension le
nom d' *académie* à diférentes assemblées de savans
qui s' apliquent à cultiver les langues,
les sciences, ou les beaux arts.
Robert Sorbon, confesseur et aumonier
de S Louis, institua dans l' université de Paris
cette fameuse école de théologie, qui
du nom de son fondateur est apelée *sorbone* :
le nom de *sorbone* se prend aussi par figure
pour les docteurs de Sorbone, ou pour les
sentimens qu' on y enseigne : la sorbone enseigne
que la puissance ecclésiastique ne peut ôter aux
rois les courones que Dieu a mises sur leurs
têtes, ni dispenser leurs sujets du serment de
fidélité . (...).
V le signe pour la chose signifiée,
dans ma vieillesse languissante,
le septre que je tiens pèse à ma main tremblante.
C' est-à-dire, je ne suis plus dans un âge convenable
pour me bien aquiter des soins que demande
la royauté. Ainsi le *septre* se prend

p77

pour l' autorité royale ; *le bâton de maréchal de*
France, pour la dignité de maréchal de France ;
le chapeau de cardinal, et même simplement
le chapeau se dit pour le cardinalat.

l' épée se prend pour la profession militaire ;
la robe pour la magistrature, et pour l' état
de ceux qui suivent le barreau.

à la fin j' ai quitté la robe pour l' épée.

Cicéron a dit que les armes doivent céder
à la robe.

(...).

C' est-à-dire, come il l' explique lui même,
que la paix l' emporte sur la guerre, et que
les vertus civiles et pacifiques sont préférables
aux vertus militaires.

" la lance, dit Mézerai, étoit autrefois la
plus noble de toutes les armes dont se servissent
les gentilshomes françois " : la *quenouille*
étoit aussi plus souvent qu' aujourd' hui
entre les mains des femmes : delà on dit
en plusieurs ocasions *lance* pour signifier un
home, et *quenouille* pour marquer une femme :
fief qui tombe de lance en quenouille,
c' est-à-dire,

p78

fief qui passe des mâles aux femmes. *le*
royaume de France ne tombe point en quenouille,
c' est-à-dire, qu' en France les femmes ne succèdent
point à la courone : mais les royaumes
d' Espagne, d' Angleterre, et de Suède,
tombent en quenouille : les femmes peuvent
aussi succéder à l' empire de Moscovie.

C' est ainsi que du tems des romains les
faisceaux se prenoient pour l' autorité
consulaire ; les aigles romaines, pour les armées
des romains qui avoient des aigles pour enseignes.

L' aigle qui est le plus fort des oiseaux
de proie, étoit le symbole de la victoire chez
les egyptiens.

Saluste a dit que Catilina, après avoir rangé
son armée en bataille, fit un corps de reserve
des autres enseignes, c' est-à-dire des autres
troupes qui lui restoient, (...).

On trouve souvent dans les auteurs latins
pubes poil folet, pour dire *la jeunesse*, *les*
jeunes gens ; c' est ainsi que nous disons
familièrement à un jeune home, *vous êtes une jeune*
barbe ; c' est-à-dire, vous n' avez pas encore assez
d' expérience. (...) les cheveux blancs, se
prend aussi pour la vieillesse. (...).

p79

Les divers symboles dont les anciens se sont servis et dont nous nous servons encore quelquefois pour marquer ou certaines divinités, ou certaines nations, ou enfin les vices et les vertus, ces symboles, dis-je, sont souvent employés pour marquer la chose dont ils sont le symbole.

Envain etc.

Par *le lion* belgique le poète entend les provinces unies des pays bas : par *l'aigle* germanique, il entend l'Allemagne ; et par les *léopards* il désigne l'Angleterre qui a des léopards dans ses armoiries.

Mais qui fait etc. ?

Sous *les jumeaux*, c'est-à-dire, à la fin du mois de mai et au commencement du mois de juin.

Le roi assiégea Namur le 26 de mai 1692 et la ville fut prise au mois de juin suivant.

Chaque mois de l'année est désigné par un signe vis-à-vis duquel le soleil se trouve depuis le 21 d'un mois ou environ, jusqu'au 21 du mois suivant.

p80

(...).

(...), le bélier comence vers le 21 du mois de mars, ainsi de suite.

" les villes, les fleuves, etc. "

le trident est le symbole de Neptune : le pan est le symbole de Junon : l'olive ou l'olivier est le symbole de la paix et de Minerve, déesse des beaux arts : le laurier étoit le symbole de la victoire ; les vainqueurs étoient couronnés de laurier, même les vainqueurs dans les arts et dans les sciences, c'est-à-dire, ceux qui s'y distinguoient au dessus des autres. Peut-être qu'on en usoit ainsi à l'égard de ces derniers, parce que le laurier étoit consacré à Apollon dieu de la poésie et des beaux arts. Les poètes étoient sous la protection d'Apollon et de Bacchus ; ainsi ils étoient couronnés, quelquefois de laurier, et quelquefois de lierre, (...).

La palme étoit aussi le symbole de la victoire.

On dit d'un saint qu'il a remporté la

p81

palme du martire. Il y a dans cette expression une métonymie, *palme* se prend pour *victoire*, et de plus l'expression est métaphorique ; la victoire dont on veut parler est une victoire spirituelle.

" à l'autel de Jupiter, dit le p. De Montfaucon, etc. "

Vi le nom abstrait pour le concret.

J'explique dans un article exprès le sens abstrait et le sens concret, j'observerai seulement ici que *blancheur* est un terme abstrait ; mais quand je dis que *ce papier est blanc*, *blanc* est alors un terme concret. *un nouvel esclavage se forme tous les jours pour vous*, dit Horace, c'est-à-dire, vous avez tous les jours de nouveaux esclaves. Etc.

p82

(...), l'espérance, se dit souvent pour ce qu'on espère. (...), demande, se dit aussi pour la chose demandée. (...).

C'est ainsi que Phèdre a dit, etc.

Vii les parties du corps qui sont regardées comme le siège des passions et des sentiments intérieurs, se prennent pour les sentiments mêmes : c'est ainsi qu'on dit *il a du coeur*, c'est-à-dire, du courage.

Observez que les anciens regardoient le coeur comme le siège de la sagesse, de l'esprit, de l'adresse : ainsi (...) dans Plaute, ne veut pas dire comme parmi nous, elle a du courage, mais elle a de l'esprit ; etc.

Cornutus, philosophe stoïcien, qui fut le

p83

maître de Perse, et qui a été ensuite le commentateur de ce poète, fait cette remarque sur ces paroles de la première satire : etc.

Aujourd'hui on a d'autres lumières.

Perse dit que le *ventre* c'est-à-dire, la faim, le besoin, *a fait apprendre aux pies et aux corbeaux à parler*.

La *cervèle* se prend aussi pour l'esprit, le jugement ; *ô la belle tête !* s'écrie le renard dans Phèdre, *quel dommage, elle n'a point de cervèle !* on dit d'un étourdi que c'est une tête

sans *cervèle* : Ulysse dit à Uryale, selon la traduction de Madame Dacier, *jeune home vous avez tout l' air d' un écervelé* : c' est-à-dire, come elle l' explique dans ses savantes remarques, *vous avez tout l' air d' un home peu sage* . Au contraire, quand on dit, *c' est un home de tête, c' est une bone tête*, on veut dire que celui dont on parle, est un habile home, un home de jugement. *la tête lui a tourné*, c' est-à-dire, qu' il a perdu le bon sens, la présence d' esprit. *avoir de la tête*, se dit aussi figurément d' un opiniatre : *tête de fer*, se dit d' un home apliqué sans relâche, et encore d' un entêté.

la langue, qui est le principal organe de la

p84

parole, se prend pour la parole : *c' est une méchante langue*, c' est-à-dire, c' est un médisant
avoir la langue bien pendue , c' est avoir le talent de la parole, c' est parler facilement.

Viii le nom du maitre de la maison se prend aussi pour la maison qu' il ocupe : Virgile a dit, (...), c' est-à-dire,

le feu a déjà pris à la maison d' Ucalégon.

On done aussi aux pièces de monnaie le nom du souverain dont elles portent l' empreinte.

(...) : qu' elle rende deux cens *philipes* d' or : nous dirions deux cens *louis* d' or.

Voilà les principales espèces de métonymie.

Quelques uns y ajoutent la métonymie

par laquelle on nome ce qui précède pour ce qui suit, ou ce qui suit pour ce qui précède ;

c' est ce qu' on apèle l' antecedent pour le consequent ou le consequent pour l' antecedent,

on en trouvera des exemples dans la métalepse qui n' est qu' une espèce de métonymie à laquelle on a doné

un nom particulier : au lieu qu' à l' égard des autres espèces de métonymie, dont nous venons de parler,

on se contente de dire métonymie de la cause pour l' éfet, métonymie du contenant pour le contenu,

métonymie du signe, etc.

PARTIE 2 LA METALEPSE

p85

La métalepse est une espèce de métonymie, par laquelle on exprime ce qui suit pour faire entendre ce qui précède ; ou ce qui précède pour faire entendre ce qui suit ; elle ouvre, pour ainsi dire, la porte, dit Quintilien, afin que vous passiez d' une idée à une autre, (...) ; c' est l' antécédent pour le conséquent, ou le conséquent pour l' antécédent, et c' est toujours le jeu des idées accessoires dont l' une réveille l' autre. Le partage des biens se fesoit souvent et se fait encore aujourd' hui, en tirant au sort : Josué se servit de cette manière de partager. Le sort précède le partage ; delà vient que *sors* en latin se prend souvent pour la partage même, pour la portion qui est échue en partage ; c' est le nom de l' antécédent qui est donné au conséquent.

p86

sors signifie encore jugement, arrêt, c' étoit le sort qui décidoit chez les romains, du rang dans lequel chaque cause devoit être plaidée : ainsi quand on a dit *sors* pour jugement, on a pris l' antécédent pour le conséquent. *sortes* en latin se prend encore pour un oracle, soit parce qu' il y avoit des oracles qui se rendoient par le sort, soit parce que les réponses des oracles étoient come autant de jugemens qui régloient la destinée, le partage, l' état de ceux qui les consultoient. On croit avant que de parler ; je crois, dit le prophète, et c' est pour cela que je parle : il n' y a point là de métalepse : mais il y a une métalepse quand on se sert de *parler* ou de *dire* pour signifier *croire* ; direz-vous après cela que je ne suis pas de vos amis ? C' est-à-dire, croirez-vous ? Aurez vous sujet de dire ? *cedo* veut dire dans le sens propre, *je cède, je me*

p87

rens ; cependant, par une métalepse de l' antécédent pour le conséquent ; *cedo* signifie souvent dans les meilleurs auteurs *dites* ou *donez* : cette signification vient de ce que

quand quelqu' un veut nous parler et que nous parlons toujours nous mêmes, nous ne lui donons pas le tems de s' expliquer : *écoutez-moi*, nous dit-il ; hé bien je vous cède, je vous écoute, parlez ; (...). Quand on veut nous doner quelque chose, nous refusons souvent par civilité, on nous presse d' accepter, et enfin nous répondons *je vous cède* , je vous obéis, je me rends, *donez*, (...) qui est le plus poli de ces deux mots, est demeuré tout seul dans le langage ordinaire sans être suivi de *dic* ou de *da* qu' on supprime par ellipse : *cedo* signifie alors ou l' un ou l' autre de ces deux mots, selon le sens ; c' est ce qui précède pour ce qui suit ; et voilà pourquoi on dit également *cedo* , soit qu' on parle à une seule personne, ou à plusieurs : car tout l' usage de ce mot, dit un ancien grammairien, c' est de demander pour soi, (...). On raporte de même à la métalepse ces façons de parler, *il oublie les bienfaits*, c' est-à-dire, il n' est pas reconnoissant. *souvenez-vous de notre convention*, c' est-à-dire, observez notre

p88

convention : *Seigneur, ne vous ressouvenez point de nos fautes*, c' est-à-dire, ne nous en punissez point, accordez nous en le pardon : *je ne vous conois pas*, c' est-à-dire, je ne fais aucun cas de vous, je vous méprise, vous êtes à mon égard come n' étant point. *il a été, il a vêcu*, veut dire souvent *il est mort* ; c' est l' antécédent pour le conséquent. ... c' en est fait, madame, et j' ai vêcu, c' est-à-dire, je me meurs. Un mort est regreté par ses amis, ils voudroient qu' il fut encore en vie, ils souhaitent celui qu' ils ont perdu, ils le desirent : ce sentiment suppose la mort, ou du moins l' absence de la personne qu' on regrète. Ainsi *la mort, la perte ou l' absence* sont l' antécédent ; et *le desir, le regret* sont le conséquent. Or, en latin (...) être souhaité se prend pour *être mort, être perdu, être absent* , c' est le conséquent pour l' antécédent, c' est une métalepse. (...) ; du côté d' Alexandre il n' y eut en tout que trois cens fantassins de tués, Alexandre ne perdit que trois cens homes d' infanterie. (...) : aucun vaisseau n' étoit désiré, c' est-à-dire, aucun vaisseau

ne périt, il n' y eut aucun vaisseau de perdu.
" je vous avois promis etc. "

(...).

Où vous voyez que (...) veut dire par m talebse, je suis absent de Rome, je me tiens   la campagne.

Par la même figure (...) signifie encore *manquer* (...)  tre tel que les autres aient besoin de nous. " les thébains, etc. " Cornelius Nepos dit encore que M n clide jaloux de la gloire d' Epaminondas, exhortoit continu lement les thébains   la paix, afin qu' ils ne sentissent point le besoin qu' ils avoient de ce général.

(...).

La m talebse se fait donc lorsqu' on passe come par degrés d' une signification   une autre : par exemple, quand Virgile a dit, après

quelques épis, c' est- -dire, après quelques années : les épis suposent le tems de la moisson, le tems de la moisson suppose l' été, et l' été suppose la révolution de l' année. Les poètes pr nent les hivers, les étés, les moissons, les autones, et tout ce qui n' arrive qu' une fois en une année, pour l' année même. Nous disons dans le discours ordinaire, *c' est un vin de quatre feuilles*, pour dire, c' est un vin de quatre ans ; et dans les coutumes on trouve *bois de quatre feuilles* , c' est- -dire, bois de quatre années.

Ainsi le nom des diférentes opérations de l' agriculture se prend pour le tems de ces opérations, c' est le conséquent pour l' antécédent, la moisson se prend pour le tems de la moisson, la vendange pour le tems de la vendange ; *il est mort pendant la moisson*, c' est- -dire, dans le tems de la moisson. La moisson se fait ordinairement dans le mois d' aout, ainsi par métonymie ou m talebse, on ap le la moisson *l' août* qu' on prononce *l' où* , alors le tems dans lequel une chose se fait se prend pour la chose même, et toujours   cause de la liaison que les idées accessoires ont entre elles. On raporte aussi   cette figure ces façons de parler des poètes, par lesquelles ils pr nent

p91

l' antécédent pour le conséquent, lorsqu' au lieu d' une description, ils nous mettent devant les yeux le fait que la description suppose.

" ô Menalque ! Si nous vous perdions, dit Virgile, etc. ? " c' est-à-dire, qui chanteroit la terre émaillée de fleurs ? Qui nous en feroit des descriptions aussi vives et aussi riantes que celles que vous en faites ? Qui nous peindroit come vous ces ruisseaux qui coulent sous une ombre verte ?

Le même poète a dit, que " Silène envelopa etc. ; " c' est-à-dire, que Silène chanta d' une manière si vive la métamorphose des soeurs de Phaéton en peupliers qu' on croyoit voir ce changement. Ces façons de parler peuvent être raportées à l' hypotypose dont nous parlerons dans la suite.

PARTIE 2 LA SYNECDOQUE

p92

Le terme de *synecdoque* signifie compréhension, conception : en éfet dans la synecdoque on fait concevoir à l' esprit plus ou

p93

moins que le mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre.

Quand au lieu de dire d' un home qu' il aime *le vin* , je dis qu' il aime la bouteille, c' est une simple métonymie, c' est un nom pour un autre : mais quand je dis *cent voiles* pour cent vaisseaux, non seulement je prens un nom pour un autre, mais je done au mot *voiles* une signification plus étendue que celle qu' il a dans le sens propre ; je prens la partie pour le tout.

La synecdoque est donc une espèce de métonymie, par laquelle on done une signification particulière à un mot, qui dans le sens propre a une signification plus générale ; ou au contraire, on done une signification générale à un mot qui dans le sens propre n' a

qu' une signification particulière. En un mot, dans la métonymie je prends un nom pour un autre, au lieu que dans la synecdoque, je prends *le plus* pour *le moins* , ou *le moins* pour *le plus* .

Voici les différentes sortes de synecdoques que les grammairiens ont remarquées.

1 synecdoque du genre : come

quand on dit *les mortels* pour les homes, le terme de *mortels* devrait pourtant comprendre aussi les animaux qui sont sujets à la mort

p94

aussi bien que nous : ainsi, quand par *les mortels* on n' entend que les homes, c' est une synecdoque du genre : on dit *le plus* pour *le moins* .

Dans l' ecriture sainte, *créature* ne signifie ordinairement que les homes ; c' est encore ce qu' on apèle la synecdoque du genre, parce qu' alors un mot générique ne s' entend que d' une espèce particulière : *créature* est un mot générique, puisqu' il comprend toutes les espèces de choses créées, les arbres, les animaux, les métaux, etc. Ainsi lorsqu' il ne s' entend que des homes, c' est une synecdoque du genre, c' est-à-dire, que sous le nom du genre, on ne conçoit, on n' exprime qu' une espèce particulière ; on restreint le mot générique à la simple signification d' un mot qui ne marque qu' une espèce.

nombre est un mot qui se dit de tout assemblage d' unités : les latins se sont quelquefois servis de ce mot en le restreignant à une espèce particulière.

1 pour marquer l' harmonie, le chant : il y a dans le chant une proportion qui se compte. Les grecs apèlent aussi (...) tout ce qui se fait avec une certaine proportion. (...).

p95

2 (...) se prend encore en particulier pour les vers ; parce qu' en éfet les vers sont composés d' un certain nombre de piés ou de syllabes : (...), nous fessons des vers.

3 en françois nous nous servons aussi de *nombre* et de *nombreux* , pour marquer une certaine harmonie, certaines mesures, proportions ou cadences, qui rendent agréables à l' oreille un air, un vers, une période, un discours. Il y a un certain nombre qui rend les périodes harmonieuses. On dit d' une période qu' elle est fort nombreuse, (...) ; c' est-à-dire, que le nombre des syllabes qui la composent est si bien distribué, que l' oreille en est frappée agréablement : (...) a aussi cette signification en latin. (...). Aristote ne veut point qu' il se trouve un vers dans la prose, c' est-à-dire,

p96

qu' il ne veut point que lorsqu' on écrit en prose il se trouve dans le discours le même assemblage de piés, ou le même nombre de syllabes qui forment un vers. Il veut cependant que la prose ait de l' harmonie ; mais une harmonie qui lui soit particulière, quoiqu' elle dépende également du nombre des syllabes et de l' arrangement des mots. Il y a au contraire la synecdoque de l' espece : c' est lorsqu' un mot, qui dans le sens propre ne signifie qu' une espèce particulière, se prend pour le genre ; c' est ainsi qu' on apèle quelquefois *voleur* un méchant home. C' est alors prendre *le moins* pour marquer *le plus* . Il y avoit dans la Thessalie, entre le mont Ossa et le mont Olympe, une fameuse plaine apelée Tempé, qui passoit pour un des plus beaux lieux de la Grèce, les poètes grecs et latins se sont servis de ce mot particulier pour marquer toutes sortes de belles campagnes. " le doux someil, dit Horace, etc. "

p97

le mot de *corps* et le mot *d' ame* se prènent aussi quelquefois séparément pour tout l' home : on dit populairement, surtout dans les provinces, *ce corps là* pour cet home là ; *voilà un plaisant corps*, pour dire un plaisant personnage. On dit aussi *qu' il y a cent mille ames dans une vile* , c' est-à-dire, cent mille habitans.

(...).

lii synecdoque dans le nombre.

C' est lorsqu' on met un singulier pour un pluriel, ou un pluriel pour un singulier.

1 *le germain revolté* , c' est-à-dire, les germains, les alemans, *l' énémi vient à nous*, c' est-à-dire, *les énémis* . Dans les historiens latins on trouve souvent *pedes* pour *pédites* ; le fantassin pour les fantassins, l' infanterie.

2 le pluriel pour le singulier. Souvent dans le stile sérieux on dit *nous* au lieu de *je* ,

p98

et de même, *il est écrit dans les prophètes*, c' est-à-dire, dans un des livres de quelqu' un des prophètes.

3 un nombre certain pour un nombre incertain. *il me l' a dit, dix fois, vint fois, cent fois, mille fois*, c' est-à-dire, plusieurs fois.

4 souvent pour faire un compte rond, on ajoute ou l' on retranche ce qui empêche que le compte ne soit rond : ainsi on dit *la version des septante* , au lieu de dire la version des soixante et douze interprètes, qui, selon les pères de l' eglise, traduisirent l' ecriture sainte en grec, à la prière de Ptolomé Philadelphie roi d' Egypte, environ trois cens ans avant Jésus-Christ. Vous voyez que c' est toujours ou *le plus* pour *le moins* , ou au contraire *le moins* pour *le plus* .

lv la partie pour le tout, et

le tout pour la partie. Ainsi *la*

tête se prend quelquefois pour tout l' home :

c' est ainsi qu' on dit comunément, *on a payé tant par tête*, c' est-à-dire, tant pour chaque personne ; *une tête si chère*, c' est-à-dire, une personne si précieuse, si fort aimée.

Quand les poètes disent *après quelques moissons, quelques étés, quelques hivers* , c' est-à-dire, après quelques années.

p99

l' onde, dans le sens propre signifie une vague, un flot ; cependant les poètes prennent ce mot ou pour la mer, ou pour l' eau d' une rivière, ou pour la rivière même.

Vous juriez autrefois que cette onde rebèle etc.
Dans les poètes latins *la poupe* ou la *proue*
d' un vaisseau se prènent pour tout le vaisseau. On
dit en François *cent voiles* , pour dire cent
vaisseaux. (...), le toit, se prend en latin pour
toute la maison : (...).

la porte, et même *le seuil de la porte* , se
prènent aussi en latin pour toute la maison,
tout le palais, tout le temple. C' est peut-être
par cette espèce de synecdoque qu' on peut
doner un sens raisonable à ces vers de Virgile :
(...).

Si Didon étoit assise à la porte du temple,
(...), coment pouvoit-elle être assise

p100

en même tems sous le milieu de la voute,
(...) ? C' est que par (...), il
faut entendre d' abord en général le temple ;
elle vint au temple et se plaça sous la voute.
Lorsqu' un citoyen romain étoit fait esclave,
ses biens apartenoient à ses héritiers ;
mais s' il revenoit dans sa patrie, il rentroit
dans la possession et jouissance de tous ses
biens : ce droit, qui est une espèce de droit
de retour, etc.

porte, par synecdoque et par antonomase,
signifie aussi la cour du grand seigneur, de
l' empereur turc. On dit *faire un traité avec la*
porte , c' est-à-dire avec la cour ottomane.
C' est une façon de parler qui nous vient des
turcs : ils noment *porte* par excellence la porte
du sérail, c' est le palais du sultan ou empereur
turc, et ils entendent par ce mot ce
que nous apelons *la cour* .

Nous disons *il y a cent feux dans ce vilage* ,
c' est-à-dire, cent familles.

On trouve aussi des noms de viles, de fleuves,
ou de pays particuliers, pour des noms
de provinces et de nations. Les pélasgiens,

p101

les argiens, les doriens, peuples particuliers
de la Grèce, se prènent pour tous les
grecs, dans Virgile et dans les autres poètes
anciens.

On voit souvent dans les poètes *le Tibre*

pour les romains ; *le Nil* pour les égyptiens ;
la Seine pour les français.
Chaque climat etc.

Par *le Tage* il entend les espagnols, le Tage
est une des plus célèbres rivières d' Espagne.
V on se sert souvent du nom de la matière
pour marquer la chose qui en est faite, le
pin ou quelqu' autre arbre se prend dans les
poètes pour un vaisseau ; on dit communément
de l' argent pour des pièces d' argent, de la
monnaie. *le fer* se prend pour l' épée : *périr par
le fer* . Virgile s' est servi de ce mot pour le
soc de la charue : (...).

p102

M Boileau dans son ode sur la prise de
Namur, a dit *l' airain* pour dire les canons :
etc.

l' airain en latin (...), se prend aussi
fréquemment pour la monnaie, les richesses : la
première monnaie des romains étoit de cuivre :
(...), le cuivre d' autrui, c' est-à-dire,
le bien d' autrui, qui est entre nos mains, nos
dettes, ce que nous devons.

Enfin (...) se prend pour des vases de cuivre,
pour des trompètes, des armes, en un mot,
pour tout ce qui se fait de cuivre.

Dieu dit à Adam, tu es poussière et tu retourneras
en poussière, (...), c' est-à-dire, tu as été fait de
poussière, tu as été formé d' un peu de terre.

Virgile s' est servi du nom de l' éléphant,
pour marquer simplement de l' ivoire ; c' est
ainsi que nous disons tous les jours *un castor* ,
pour dire un chapeau fait de poil de castor, etc.

p103

Le pieux Enée, dit Virgile, lança sa haste
avec tant de force contre Mézence,
qu' elle perça le bouclier fait de trois plaques
de cuivre, et qu' elle traversa les piquures de
toile, et l' ouvrage fait de trois *taureaux* ,
c' est-à-dire, de trois cuirs. Cette façon de parler
ne seroit pas entendue en notre langue.

Mais il ne faut pas croire qu' il soit permis
de prendre indifféremment un nom pour un
autre, soit par métonymie, soit par synecdoque :
il faut, encore un coup, que les expressions

figurées soient autorisées par l' usage ;
ou du moins que le sens littéral qu' on veut
faire entendre, se présente naturellement à
l' esprit sans révolter la droite raison, et sans
blesser les oreilles acoutumées à la pureté
du langage. Si l' on disoit qu' une armée navale
étoit composée de *cent mats* , ou de *cent*
avirons , au lieu de dire de *cent voiles* pour
cent vaisseaux, on se rendroit ridicule : chaque
partie ne se prend pas pour le tout, et chaque
nom générique ne se prend pas pour une
espèce particulière, ni tout nom d' espèce pour
le genre : c' est l' usage seul qui done à son

p104

gré ce privilège à un mot plutot qu' à un
autre.
Ainsi, quand Horace a dit que les combats
sont en horreur aux mères, (...) ;
je suis persuadé que ce poète n' a voulu
parler précisément que des mères. Je vois
une mère alarmée pour son fils, qu' elle sait
être à la guerre, ou dans un combat, dont
on vient de lui aprendre la nouvèle : Horace
excite ma sensibilité en me fesant penser aux
alarmes où les mères sont alors pour leurs
enfants ; il me semble même que cette tendresse
des mères est ici le seul sentiment qui
ne soit pas susceptible de foiblesse ou de quelque' autre
interprétation peu favorable : les
alarmes d' une maitresse pour son amant, n' oseroient
pas toujours se montrer avec la même
liberté, que la tendresse d' une mère pour
son fils. Ainsi quelque déférence que j' aie
pour le savant P Sanadon, j' avoue que je
ne saurois trouver une synecdoque de l' espèce
dans (...). Le P Sanadon
croit que (...) comprend ici, même *les jeunes*
filles : voici sa traduction : *les combats, qui*
sont pour les femmes un objet d' horreur . Et dans
les remarques il dit, que " les mères redoutent
la guerre etc. "

p105

il ne s' agit pas de doner ici des instructions
aux jeunes filles, ni de leur aprendre ce qu' elles
doivent faire, lorsque *la gloire leur enlève*

les objets de leur tendresse, en les rangeant sous les drapeaux de mars ; c' est-à-dire, lorsque leurs amans sont à la guerre ; il s' agit de ce qu' Horace a pensé : or, il me semble que le terme de *mères* n' est relatif qu' à *enfants* ; il ne l' est pas même à *époux* , encore moins aux *objets d' une tendresse légitime* . J' ajouterois volontiers, que les jeunes filles s' opposent à ce qu' on les confonde sous le nom de *mères* ; mais pour parler plus sérieusement, j' avoue que lorsque je lis dans la traduction du p. Sanadon, que *les combats sont pour les femmes un objet d' horreur* , je ne vois que des femmes épouvantées ; au lieu que les paroles d' Horace me font voir une mère atendrie : ainsi je ne sens point que l' une

p106

de ces expressions puisse jamais être l' image de l' autre ; et bien loin que la traduction du p. Sanadon fasse sur moi un plus bel effet, je regrète le sentiment tendre qu' elle me fait perdre. Mais revenons à la synecdoque. Come il est facile de confondre cette figure avec la métonymie, je crois qu' il ne sera pas inutile d' observer que ce qui distingue la synecdoque de la métonymie, c' est 1 que la synecdoque fait entendre le *plus* par un mot qui dans le sens propre signifie le *moins* , ou au contraire elle fait entendre le *moins* par un mot qui dans le sens propre marque le *plus* . 2 dans l' une et dans l' autre figure il y a une relation entre l' objet dont on veut parler et celui dont on emprunte le nom ; car s' il n' y avoit point de rapport entre ces objets, il n' y auroit aucune idée accessoire, et par conséquent point de trope : mais la relation qu' il y a entre les objets, dans la métonymie, est de telle sorte, que l' objet dont on emprunte le nom subsiste indépendamment de celui dont il réveille l' idée, et ne forme point un ensemble avec lui : tel est le rapport qui se trouve entre la *cause et l' effet* , entre l' auteur et son ouvrage, entre Cérès et le blé ; entre le *contenant* et le *contenu* , come entre la bouteille

p107

et le vin : au lieu que la liaison qui se trouve entre les objets, dans la synecdoque, suppose que ces objets forment un ensemble comme le *tout* et la *partie* ; leur union n'est point un simple rapport, elle est plus intérieure et plus dépendante : c'est ce qu'on peut remarquer dans les exemples de l'une et de l'autre de ces figures.

PARTIE 2 L'ANTONOMASE

L'antonomase est une espèce de synecdoque, par laquelle on met un nom commun pour un nom propre, ou bien un nom propre pour un nom commun. Dans le premier cas, on veut faire entendre que la personne ou la chose dont on parle excelle sur toutes celles qui peuvent être comprises sous le nom commun : et dans le second cas, on fait entendre que celui dont on parle ressemble à ceux dont le nom propre est célèbre par quelque vice ou par quelque vertu.

l'philosophe, orateur, poète, roi, vile, monsieur, sont des noms communs ; cependant l'antonomase en fait des noms particuliers

p108

qui équivalent à des noms propres. Quand les anciens disent *le philosophe*, ils entendent Aristote. Quand les latins disent *l'orateur*, ils entendent Cicéron. Quand ils disent *le poète*, ils entendent Virgile. Les grecs entendoient parler de Démosthène, quand ils disoient *l'orateur*, et d'Homère quand ils disoient *le poète*. Quand nos théologiens disent *le docteur angélique*, ou *l'ange de l'école*, ils veulent parler de S Thomas. Scot est appelé *le docteur subtil*, S Augustin *le docteur de la grace*. Ainsi on donne par excellence et par antonomase, le nom de la science ou de l'art à ceux qui s'y sont le plus distingués. Dans chaque royaume, quand on dit simplement *le roi*, on entend le roi du pays où l'on est ; quand on dit *la vile*, on entend la capitale du royaume, de la province ou du pays dans lequel on demeure. (...) en cet endroit veut dire la vile de Mantoue :

ces bergers parlent par rapport au territoire où ils demeurent. Mais quand les anciens parloient par rapport à l' empire romain,

p109

alors par (...) ils entendoient la vile de Rome.

Dans les comédies grèques, ou tirées du grec, la vile astu veut dire Athènes : (...) ? Est-il venu à la vile ? Cornélius

Népos parlant de Thémistocle et d' Alcibiade, s' est servi plus d' une fois de ce mot en ce sens.

Dans chaque famille, *monsieur*, veut dire le maitre de la maison.

Les adjectifs ou épithètes sont des noms comuns que l' on peut apliquer aux diférens objets ausquels ils conviennent, l' antonomase en fait des noms particuliers : *l' invincible, le conquérant, le grand, le juste, le sage*, se disent par antonomase de certains princes ou d' autres personnes particulières.

Tite-Live apèle souvent Annibal *le carthaginois* ; le carthaginois, dit-il, avoit un grand nombre d' homes : (...). Didon dit à sa soeur *vous mettez sur le bucher les armes que le perfide*

p110

a laissées , et par ce perfide elle entend Enée.

le destructeur de Cartage et de Numance, signifie par antonomase Scipion Emilien.

Il en est de même des noms patronymiques dont j' ai parlé ailleurs, ce sont des noms tirés du nom du père ou d' un ayeul, et qu' on done aux descendans ; par exemple, quand Virgile apèle Enée (...), ce nom est doné à Enée par antonomase, il est tiré du nom de son père, qui s' apeloit Anchise.

Diomède, héros célèbre dans l' antiquité fabuleuse, est souvent apelé (...), parce qu' il étoit fils de Tydée, roi des etoliens.

Nous avons un recueil ou abrégé des loix des anciens françois, qui a pour titre, (...) : parmi ces loix il y a un article qui exclut les femmes de la succession aux terres saliques,

c' est-à-dire, aux fiefs : c' est une loi qu' on
n' a observée inviolablement dans la suite
qu' à l' égard des femmes qu' on a toujours exclues
de la succession à la courone. Cet
usage toujours observé est ce qu' on apèle
aujourd' hui *loi salique* par antonomase,
c' est-à-dire, que nous donons à la loi particulière

p111

d' exclure les femmes de la courone, un nom que nos pères donèrent autrefois à un recueil général de loix.

li la seconde espèce d' antonomase est lorsqu' on prend un nom propre pour un nom comun, ou pour un adjectif.

Sardanapale dernier roi des assyriens vivoit dans une extrême molesse ; du moins tel est le sentiment comun : delà on dit d' un voluptueux, *c' est un sardanapale* .

L' empereur Néron fut un prince de mauvaises moeurs, et barbare jusqu' à faire mourir sa propre mère ; delà on a dit des princes qui lui ont ressemblé, c' est un néron.

Caton, au contraire, fut recommandable par l' austérité de ses moeurs : delà S Jerome a dit d' un hipocrite, c' est un caton au dehors, et un néron au dedans, (...).

Mécénas favori de l' empereur Auguste, protégeoit les gens de lettres : on dit aujourd' hui d' un seigneur qui leur acorde sa protection, *c' est un mécénas* .

Mais sans un mécénas à quoi sert un auguste ? C' est-à-dire, sans un protecteur.

Irus étoit un pauvre de l' ile d' Itaque qui étoit à la suite des amans de Pénélope, il a doné lieu au proverbe des anciens, *plus pauvre*

qu' *Irus* . Au contraire Crésus roi de Lydie fut un prince extrêmement riche ; delà on trouve dans les poètes *Irus* pour un pauvre et Crésus pour un riche :

(...).

Zoïle fut un critique passionné et jaloux : son nom se dit encore d' un home qui a les mêmes défauts ; Aristarque, au contraire, fut un critique judicieux : l' un et l' autre ont critiqué Homère : Zoïle l' a censuré avec aigreur et avec passion, mais Aristarque l' a critiqué avec un sage discernement, qui l' a fait regarder come le modèle des critiques : on a dit de ceux qui l' ont imité qu' ils étoient des aristarques. Etc.

Lisez vos ouvrages, dit Horace, à un ami judicieux : il vous en fera

p113

sentir les défauts, il sera pour vous un *aristarque* .

Thersite fut le plus malfait, le plus lâche, le plus ridicule de tous les grecs : Homère a rendu les défauts de ce grec si célèbres et si connus, que les anciens ont souvent dit un *thersite* pour un home diforme, un home méprisable. C' est dans ce dernier sens que M De La Bruyère a dit, " jetez moi dans les troupes come un simple soldat, je suis Thersite ; etc. " Edipe célèbre dans les tems fabuleux pour avoir deviné l' énigme du sphinx, a doné lieu à ce mot de Térence, (...).

C' est-à-dire, je ne sai point deviner les discours énigmatiques. Dans notre *Andriène* françoise on a traduit, je suis Dave, monsieur, et ne suis pas devin : ce qui fait perdre l' agrément et la justesse de l' oposition entre Dave et Edipe : *je suis Dave, donc je ne suis pas Edipe* , la conclusion est juste ; au lieu que, *je suis Dave, donc je ne suis pas devin* , la conséquence n' est pas bien tirée, car il pouroit être Dave et devin. M Saumaise a été un fameux critique dans

p114

le dixseptième siècle : c' est ce qui a doné lieu

à ce vers de Boileau,
aux saumaises futurs préparer des tortures,
c' est-à-dire, aux critiques, aux comentateurs
à venir.

Xantipe, femme du philosophe Socrate,
étoit d' une humeur fâcheuse et incomode :
on a doné son nom à plusieurs femmes de ce
caractère.

Pénélope et Lucrece se sont distinguées par
leur vertu, telle est du moins leur comune
réputation : on a doné leur nom aux femmes
qui leur ont ressemblé : au contraire, les
femmes débauchées ont été apelées des Phrynès
ou des Laïs, ce sont les noms de deux
fameuses courtisanes de l' ancienne Grèce. Etc.
Typhis fut le pilote des Argonautes ; Automédon
fut l' écuyer d' Achile, c' étoit lui
qui menoit son char : delà on a doné les noms
de Typhis et d' Automédon à un home qui
par des préceptes mène et conduit à quelque
science ou à quelque art. C' est ainsi qu' Ovide
a dit qu' il étoit le Typhis et l' Automédon
de l' art d' aimer. (...).

p116

Sous le regne de Philipés De Valois le Dauphiné
fut réüni à la courone. Humbert Dauphin De
Viennois, etc.

On fait allusion au dauphin lorsque dans
les familles des particuliers on apèle dauphin
le fils ainé de la maison, ou celui qui
est le plus aimé : on dit que c' est le dauphin
par antonomase, par allusion, par métaphore,
ou par ironie. On dit aussi un benjamin,
faisant allusion au fils bien aimé de Jacob.

PARTIE 2 COMUNICATION PAROLES

Les rhéteurs parlent d' une figure apelée
simplement comunication ; c' est lorsque
l' orateur s' adressant à ceux à qui il parle, paroit
se comuniquer, s' ouvrir à eux, les prendre
eux mêmes pour juges ; par exemple :
en quoi vous ai-je doné lieu de vous plaindre ?
répondez moi, que pouvois-je faire de plus ?
qu' auriez vous fait en ma place ? etc. En ce
sens la comunication est une figure de pensée, et
par conséquent elle n' est pas de mon sujet.
La figure dont je veux parler est un trope,

par lequel on fait tomber sur soi-même ou sur les autres, une partie de ce qu' on dit : par exemple, un maître dit quelquefois à ses disciples, *nous perdons tout notre temps*, au lieu de

p117

dire *vous ne faites que vous amuser. Qu' avons-nous fait ?* Veut dire en ces occasions, *qu' avez vous fait ?* ainsi *nous* dans ces exemples n' est pas dans le sens propre, il ne renferme point celui qui parle. On ménage par ces expressions l' amour propre de ceux à qui on adresse la parole, en paroissant partager avec eux le blâme de ce qu' on leur reproche ; la remontrance étant moins personnelle, et paroissant comprendre celui qui la fait, en est moins aigre et devient souvent plus utile. Les louanges qu' on se donne blessent toujours l' amour propre de ceux à qui l' on parle : il y a plus de modestie à s' énoncer d' une manière qui fasse retomber sur d' autres une partie du bien qu' on veut dire de soi : ainsi un capitaine dit quelquefois que sa compagnie a fait telle ou telle action, plutôt que d' en faire retomber la gloire sur sa seule personne. On peut regarder cette figure comme une espèce particulière de synecdoque, puisqu' on dit *le plus* pour tourner l' attention *au moins* .

PARTIE 2 LA LITOTE

p118

La litote ou diminution est un trope par lequel on se sert de mots, qui, à la lettre, paroissent afoiblir une pensée dont on sait bien que les idées accessoires feront sentir toute la force : on dit le moins par modestie ou par égard ; mais on sait bien que ce moins réveillera l' idée du plus. Quand Chimène dit à Rodrigue, *va, je ne te fais point*, elle lui fait entendre bien plus que ces mots là ne signifient dans leur sens propre. Il en est de même de ces façons de parler, *je ne puis vous louer*, c' est-à-dire, je blâme votre conduite : *je ne méprise pas vos présents*,

signifie que j' en fais beaucoup de cas : *il n' est pas sot*, veut dire, qu' il a plus d' esprit que vous ne croyez : *il n' est pas poltron* fait entendre qu' il a du courage : *Pythagore n' est pas un auteur méprisable*, c' est-à-dire, que Pythagore est un auteur qui mérite d' être estimé. *je ne suis pas si difforme*, veut dire modestement qu' on

p119

est bienfait, ou du moins qu' on le croit ainsi.
On apèle aussi cette figure exténuation : elle est opposée à l' hyperbole.

PARTIE 2 L'HYPERBOLE

Lorsque nous sommes vivement frappés de quelque idée que nous voulons représenter, et que les termes ordinaires nous paroissent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire ; nous nous servons de mots, qui, à les prendre à la lettre, vont au delà de la vérité et représentent le plus ou le moins pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent rabattent de notre expression ce qu' il en faut rabatre, et il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres : par exemple, si nous voulons faire comprendre la légéreté d' un cheval qui court extrêmement vite, nous disons *qu' il va plus vite que le vent* . Cette figure s' apèle *hyperbole* , mot grec qui signifie excès . Julius Solinus dit qu' un certain Lada étoit

p120

d' une si grande légéreté, qu' il ne laissoit sur le sable aucun vestige de ses piés.
Virgile dit de la princesse Camille, qu' elle surpassoit les vents à la course ; et qu' elle eut couru sur des épis de blé sans les faire plier, ou sur les flots de la mer sans y enfoncer, et même sans se mouiller la plante des piés.

Au contraire, si l' on veut faire entendre qu' une personne marche avec une extrême lenteur, on dit qu' elle marche plus lentement qu' une tortue.

Il y a plusieurs hyperboles dans l' ecriture sainte ; par exemple, *je vous donnerai une terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel*, c' est-à-dire, une terre fertile : et dans la genèse il est dit, *je multiplierai tes enfans en aussi grand nombre, que les grains de poussière de la terre* . S Jean à la fin de son evangile dit que si l' on

p121

racontoit en détail les actions et les miracles de Jésus-Christ, il ne croit pas que le monde entier put contenir les livres qu' on en pouroit faire.

L' hyperbole est ordinaire aux orientaux.

Les jeunes gens en font plus souvent usage que les personnes avancées en age. On doit en user sobrement et avec quelque correctif ; par exemple, en ajoutant, *pour ainsi dire ; si l' on peut parler ainsi* .

" les esprits vifs, etc., " dit M De La Bruyère.

Excepté quelques façons de parler communes et proverbiales, nous usons très rarement d' hyperboles en françois. On en trouve quelques exemples dans le stile satirique et badin, et quelquefois même dans le stile sublime et poétique : *des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitans* .

" les grecs avoient une grande passion pour l' hyperbole, etc.

PARTIE 2 L'HYPOTYPOSE

p122

L' hypotypose est un mot grec qui signifie *image, tableau* . C' est lorsque dans les descriptions on peint les faits dont on parle, come si ce qu' on dit étoit actuèlement devant les yeux ; on montre, pour ainsi dire, ce qu' on ne fait que raconter ; on done en quelque sorte l' original pour la copie, les objets pour les tableaux : vous en trouverez un

bel exemple dans le récit de la mort d' Hyppolite.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide, etc.

p123

Ce dernier vers a paru affecté ; on a dit que les flots de la mer aloient et venoient sans le motif de l' épouvante, et que dans une occasion aussi triste que celle de la mort d' un fils, il ne convenoit point de badiner avec une fiction aussi peu naturelle. Il est vrai que nous avons plusieurs exemples d' une semblable prosopopée ; mais il est mieux de n' en faire usage que dans les occasions où il ne s' agit que d' amuser l' imagination, et non quand il faut toucher le coeur. Les figures qui plaisent dans un épithalame, déplaisent dans une oraison funèbre ; la tristesse doit parler plus simplement, si elle veut nous intéresser : mais revenons à l' hypotypose.

Remarquez que tous les verbes de cette narration sont au présent, *l' onde approche, se brise*, etc. C' est ce qui fait l' hypotypose, l' image, la peinture ; il semble que l' action se passe sous vos yeux.

p124

M. L' abé Ségui, dans son panégyrique de S Louis, prononcé en présence de l' académie françoise, nous fournit encore un bel exemple d' hypotypose, dans la description qu' il fait du départ de S Louis, du voyage de ce prince, et de son arrivée en Afrique.
" il part baigné de pleurs, etc. "

p125

je ne mets ici cette figure au rang des tropes, que parce qu' il y a quelque sorte de trope à parler du passé come s' il étoit présent ; car d' ailleurs les mots qui sont employés dans cette figure conservent leur signification propre. De plus, elle est si ordinaire, que j' ai cru qu' il n' étoit pas inutile de la remarquer ici.

PARTIE 2 LA METAPHORE

La métaphore est une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d' un nom à une autre signification qui ne lui convient qu' en vertu d' une comparaison qui est dans l' esprit. Un mot pris dans un sens métaphorique perd sa signification propre, et en prend une nouvelle qui ne se présente à l' esprit que par la comparaison que l' on fait entre le sens propre de ce mot, et ce qu' on lui compare, par exemple, quand on dit que *le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité* : en cette phrase *couleurs* n' a plus sa signification propre et primitive ; ce mot ne

marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes, etc. : il signifie *les dehors, les apparences* ; et cela par comparaison entre le sens propre de *couleurs* et les dehors que prend un homme qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font connaître les objets sensibles, elles en font voir les dehors et les apparences : un homme qui ment, imite quelquefois si bien la contenance et les discours de celui qui ne ment pas, que lui trouvant les mêmes dehors, et pour ainsi dire, les mêmes couleurs, nous croyons qu'il nous dit la vérité : ainsi comme nous jugeons qu'un objet qui nous paraît blanc est blanc, de même nous sommes souvent la dupe d'une sincérité apparente, et dans le temps qu'un imposteur ne fait que prendre les dehors d'homme sincère, nous croyons qu'il nous parle sincèrement. Quand on dit *la lumière de l'esprit*, ce mot de *lumière* est pris métaphoriquement ; car comme la lumière dans le sens propre nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de connaître et d'apercevoir éclaire l'esprit et le met en état de porter des jugemens sains. La métaphore est donc une espèce de trope, le mot dont on se sert dans la métaphore est

p127

pris dans un autre sens que dans le sens propre, *il est*, pour ainsi dire, *dans une demeure empruntée*, dit un ancien, ce qui est commun et essentiel à tous les tropes. De plus, il y a une sorte de comparaison ou quelque rapport équivalent entre le mot auquel on donne un sens métaphorique, et l'objet à quoi l'on veut l'appliquer ; par exemple, quand on dit d'un homme en colère, *c'est un lion*, *lion* est pris alors dans un sens métaphorique, on compare l'homme en colère au lion, et voilà ce qui distingue la métaphore des autres figures. Il y a cette différence entre la métaphore et la comparaison, que dans la comparaison on se sert de termes qui font connaître que l'on compare une chose à une autre ; par exemple, si l'on dit d'un homme en colère *qu'il est comme un lion*, c'est une comparaison, mais quand on dit simplement *c'est un lion*, la comparaison n'est qu'implicite, c'est-à-dire, que la comparaison n'est alors que dans l'esprit

et non dans les termes ; c' est une métaphore.
mesurer dans le sens propre, c' est juger d' une
quantité inconnue par une quantité connue,
soit par le secours du compas, de la règle,
ou de quelqu' autre instrument qu' on apèle
mesure . Ceux qui prennent bien toutes leurs
précautions

p128

pour arriver à leurs fins, sont comparés à ceux qui mesurent quelque quantité, ainsi on dit par métaphore *qu' ils ont bien pris leurs mesures* . Par la même raison on dit que *les personnes d' une condition médiocre ne doivent pas se mesurer avec les grands* , c' est-à-dire, vivre comme les grands, se comparer à eux, comme on compare une mesure avec ce qu' on veut mesurer. *on doit mesurer sa dépense à son revenu* ; c' est-à-dire, qu' il faut régler sa dépense sur son revenu ; la quantité du revenu doit être comme la mesure de la quantité de la dépense. Comme une clé ouvre la porte d' un appartement, et nous en avons l' entrée, de même, il y a des connaissances préliminaires qui ouvrent, pour ainsi dire, l' entrée aux sciences plus profondes : ces connaissances ou principes sont appelés *clés* par métaphore ; la grammaire est la *clé* des sciences : la logique est la *clé* de la philosophie. On dit aussi d' une ville fortifiée, qui est sur une frontière, qu' elle est *la clé* du royaume, c' est-à-dire, que l' ennemi qui se rendrait maître de cette ville, serait à portée d' entrer ensuite avec moins de peine dans le royaume dont on parle. Par la même raison l' on donne le nom de *clé*

p129

en termes de musique à certaines marques ou caractères que l' on met au commencement des lignes de musique : ces marques font connaître le nom que l' on doit donner aux notes ; elles donnent, pour ainsi dire, l' entrée du chant. Quand les métaphores sont régulières il n' est pas difficile de trouver le rapport de comparaison. La métaphore est donc aussi étendue que la comparaison ; et lorsque la comparaison ne serait pas juste ou serait trop recherchée, la métaphore ne serait pas régulière. Nous avons déjà remarqué que les langues n' ont pas autant de mots que nous avons d' idées ; cette disette de mots a donné lieu à plusieurs métaphores ; par exemple : *le coeur tendre, le coeur dur, un rayon de miel, les rayons* d' une roue, etc : l' imagination vient, pour ainsi dire, au secours de cette disette ; elle supplée par les images et par les idées accessoires

aux mots que la langue ne peut lui fournir,
et il arive même, come nous l' avons déjà dit,
que ces images et ces idées accessoires occupent
l' esprit plus agréablement que si l' on se
servoit de mots propres, et qu' elles rendent
le discours plus énergique ; par exemple,

p130

quand on dit d' un home endormi *qu' il est enseveli
dans le sommeil* , cette métaphore dit plus
que si l' on disoit simplement qu' il dort : *les
grecs surprirent Troie ensevelie dans le vin et
dans le sommeil* .

(...).

Remarquez, 1 que dans cet exemple (...)
a un sens tout nouveau et différent de son
sens propre. 2 (...) n' a ce nouveau sens,
que parce qu' il est joint à (...), avec
lesquels il ne sauroit être uni dans le sens propre ;
car ce n' est que par une nouvelle union
des termes, que les mots se donent le sens
métaphorique. *lumière* n' est uni dans le sens
propre qu' avec le feu, le soleil et les autres
objets lumineux ; celui qui le premier a uni
lumière à esprit , a doné à *lumière* un sens
métaphorique, et en a fait un mot nouveau par
ce nouveau sens. Je voudrois que l' on put
doner cette interprétation à ces paroles d' Horace :

(...).

La métaphore est très ordinaire : en voici encore
quelques exemples : on dit dans le sens
propre *s' enivrer de quelque liqueur* ; et l' on dit

p131

par métaphore *s' enivrer de plaisirs : la bone
fortune enivre les sots* , c' est-à-dire, qu' elle
leur fait perdre la raison, et leur fait oublier leur
premier état.

Ne vous *enivrez* point etc.

doner un frein à ses passions ; c' est-à-dire,
n' en pas suivre tous les mouvemens, les modérer,
les retenir come on retient un cheval
avec le frein, qui est un morceau de fer qu' on
met dans la bouche du cheval.

Mézerai, parlant de l' hérésie, dit *qu' il étoit
nécessaire d' arracher cette zizanie* , c' est-à-dire,
cette semence de division, *zizanie* est là dans un

sens métaphorique : c' est un mot grec qui veut dire *ivroie* , mauvaise herbe qui croît parmi les blés et qui leur est nuisible. *zizanie* n' est point en usage au propre, mais il se dit par métaphore pour *discorde, mésintelligence, division* : *semmer la zizanie dans une famille* . *matéria*, matière, se dit dans le sens propre de la substance étendue considérée come principe de tous les corps ; ensuite on a apelé *matière* , par imitation et par métaphore, ce

p132

qui est le sujet, l' argument, le thème d' un discours, d' un poème, ou de quelqu' autre ouvrage d' esprit.

(...).

j' ai poli la matière, c' est-à-dire, j' ai donné l' agrément de la poésie aux fables qu' Esope a inventées avant moi. *cette maison est bien riante*, c' est-à-dire, elle inspire de la gaieté come les personnes qui rient. *la fleur de la jeunesse ; le feu de l' amour ; l' aveuglement de l' esprit ; le fil d' un discours ; le fil des affaires*.

c' est par métaphore que les différentes classes, ou considérations, auxquelles se réduit tout ce qu' on peut dire d' un sujet, sont apelées *lieux comuns* en rhétorique et en logique, (...). Le genre, l' espèce, la cause, les effets, etc. Sont des lieux comuns, c' est-à-dire, que ce sont come autant de cellules où tout le monde peut aler prendre, pour ainsi dire, la matière d' un discours, et des argumens sur toutes sortes de sujets. L' attention que l' on fait sur ces différentes classes réveille des pensées que l' on n' auroit peut-être pas sans ce secours.

Quoique ces lieux comuns ne soient pas

p133

d' un grand usage dans la pratique, il n' est pourtant pas inutile de les conoitre ; on en peut faire usage pour réduire un discours à certains chefs ; mais ce qu' on peut dire pour et contre sur ce point n' est pas de mon sujet. On apèle aussi en théologie par métaphore, (...), les différentes sources où les théologiens puisent leurs argumens. Telles

sont l'écriture sainte, la tradition contenue dans les écrits des saints pères, les conciles, etc.

En termes de chimie, *regne* se dit par métaphore de chacune des trois classes sous lesquelles les chimistes rangent les êtres naturels.

1 sous le *regne animal* ils comprennent les animaux.

2 sous le *regne végétal*, les végétaux, c'est-à-dire, ce qui croît, ce qui produit ; come les arbres et les plantes.

3 enfin, sous le *regne minéral* ils comprennent tout ce qui vient dans les mines.

On dit aussi par métaphore que la *géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire*.

On personifie l'histoire, et on dit que la géographie et la chronologie sont à l'égard de l'histoire, ce que les yeux sont à l'égard

p134

d'une personne vivante ; par l'une elle voit, pour ainsi dire, les lieux, et par l'autre les tems : c'est-à-dire, qu'un historien doit s'appliquer à faire connaître les lieux et les tems dans lesquels se sont passés les faits dont il décrit l'histoire.

Les mots primitifs d'où les autres sont dérivés ou dont ils sont composés, sont appelés *racines*, par métaphore : il y a des dictionnaires où les mots sont rangés par racines. On dit aussi par métaphore, parlant des vices ou des vertus, *jeter de profondes racines*, pour dire s'affermir.

calus, dureté, durillon, en latin *callum* ; se prend souvent dans un sens métaphorique : (...), dit Cicéron : le travail fait comme une espèce de calus à la douleur, c'est-à-dire, que le travail nous rend moins sensibles à la douleur. Et au troisième livre des tuscules il s'exprime de cette sorte : (...).

Je fus plus touché de voir tout d'un coup les murailles ruinées de Corinthe, que ne l'étaient les corinthiens même, auxquels l'habitude de voir tous les jours depuis longtemps

p135

leurs murailles abattues avait apporté le

calus de l'ancienneté. C'est-à-dire, que les corinthiens, accoutumés à voir leurs murailles ruinées, n'étoient plus touchés de ce malheur. C'est ainsi que *callère*, qui dans le sens propre veut dire *avoir des durillons, être endurci*, signifie ensuite, par extension et par métaphore, *savoir bien, connoître parfaitement*, ensorte qu'il se soit fait come un calus dans l'esprit par rapport à quelque connoissance. (...). La manière dont cela se fait a fait calus dans mon esprit ; j'ai médité sur cela, je sais à merveille comment cela se fait ; je suis maître passé, dit Madame Dacier. (...), j'ai étudié son humeur ; je suis accoutumé à ses manières, je sais le prendre come il faut. *vue* se dit au propre de la faculté de voir, et par extension de la manière de regarder les objets : ensuite on donne par métaphore le nom de vue aux pensées, aux projets, aux desseins : *avoir de grandes vues, perdre de vue une entreprise*, n'y plus penser. *gout* se dit au propre du sens par lequel nous recevons les impressions des saveurs. La langue est l'organe du gout ; *avoir le gout dépravé*, c'est-à-dire, trouver bon ce que communément

p136

les autres trouvent mauvais, et trouver mauvais ce que les autres trouvent bon. Ensuite on se sert du terme de *gout* par métaphore, pour marquer le sentiment intérieur dont l'esprit est affecté à l'occasion de quelque ouvrage de la nature ou de l'art. L'ouvrage plaît ou déplaît, on l'approuve ou on le désapprouve ; c'est le cerveau qui est l'organe de ce gout là : *le gout de Paris s'est trouvé conforme au gout d'Athènes*, dit Racine dans sa préface d'Iphigénie ; c'est-à-dire come il le dit lui-même, que les spectateurs ont été émus à Paris des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce. Il en est du gout pris dans le sens figuré, come du gout pris dans le sens propre. Les viandes plaisent ou déplaisent au gout, sans qu'on soit obligé de dire pourquoi : un ouvrage d'esprit, une pensée, une expression, plaît ou déplaît, sans que nous soyons obligés de pénétrer la raison du sentiment dont

nous sommes affectés.

Pour se bien connaître en mets et avoir un goût sûr, il faut deux choses ; 1 un organe délicat ; 2 de l'expérience, s'être trouvé souvent dans les bonnes tables, etc. : on est

p137

alors plus en état de dire pourquoi un mets est bon ou mauvais : pour être connoisseur en ouvrages d'esprit, il faut un bon jugement, c'est un présent de la nature ; cela dépend de la disposition des organes ; il faut encore avoir fait des observations sur ce qui plaît et sur ce qui déplaît ; il faut avoir su alier l'étude et la méditation avec le commerce des personnes éclairées : alors on est en état de rendre raison des règles et du goût.

Les viandes et les assaisonnemens qui plaisent aux uns, déplaisent aux autres ; c'est un effet de la différente constitution des organes du goût : il y a cependant sur ce point un goût général auquel il faut avoir égard, c'est-à-dire, qu'il y a des viandes et des mets qui sont plus généralement au goût des personnes délicates : il en est de même des ouvrages d'esprit ; un auteur ne doit pas se flatter d'attirer à lui tous les suffrages, mais il doit se conformer au goût général des personnes éclairées qui sont au fait.

Le goût par rapport aux viandes dépend beaucoup de l'habitude et de l'éducation : il en est de même du goût de l'esprit : les idées exemplaires que nous avons reçues dans notre jeunesse nous servent de règle dans un âge

p138

plus avancé ; telle est la force de l'éducation, de l'habitude, et du préjugé. Les organes, accoutumés à une telle impression, en sont flattés de telle sorte, qu'une impression différente ou contraire les afflige, ainsi malgré l'examen et les discussions, nous continuons souvent à admirer ce qu'on nous a fait admirer dans les premières années de notre vie ; et delà peut-être les deux partis, l'un des anciens, l'autre des modernes.
remarques sur le mauvais usage des métaphores.

les métaphores sont défectueuses,
1 quand elles sont tirées de sujets bas. Le P De Colonia reproche à Tertulien d' avoir dit que *le déluge universel fut la lessive de la nature* .

2 quand elles sont forcées, prises de loin et que le rapport n' est point assez naturel ni la comparaison assez sensible : come quand Théophile a dit, *je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux* : et dans un autre endroit il dit *que la charue écorche la plaine* .
" Théophile, dit M De La Bruyère, etc. "

p139

on peut rapporter à la même espèce les métaphores qui sont tirées de sujets peu connus.

3 il faut aussi avoir égard aux convenances des différents stiles, il y a des métaphores qui conviennent au stile poétique, qui seroient déplacées dans le stile oratoire : Boileau a dit :
acourez etc.

On ne diroit pas en prose *qu' une lyre enfante des sons* . Cette observation a lieu aussi à l' égard des autres tropes ; par exemple : *lumen* dans le sens propre signifie *lumière* : les poètes latins ont donné ce nom à l' oeil par métonymie, les yeux sont l' organe de la lumière, et sont, pour ainsi dire, le flambeau de notre corps. Un jeune garçon fort aimable étoit borgne ; il avoit une soeur fort belle, qui avoit le même défaut ; on leur appliqua ce distique, qui fut fait à une autre occasion sous le regne de Philippe Second roi d' Espagne.

p140

(...).

Où vous voyez que *lumen* signifie *l' oeil* , il n' y a rien de si ordinaire dans les poètes latins que de trouver (...) pour *les yeux* ; mais ce mot ne se prend point en ce sens dans la prose.

4 on peut quelquefois adoucir une métaphore, en la changeant en comparaison, ou bien en ajoutant quelque correctif : par exemple, en disant *pour ainsi dire, si l' on peut parler*

ainsi , etc. " l' art doit être, pour ainsi dire, enté sur la nature ; la nature soutient l' art et lui sert de base ; et l' art embellit et perfectionne la nature. "

5 lorsqu' il y a plusieurs métaphores de suite, il n' est pas toujours nécessaire qu' elles soient tirées exactement du même sujet, come on vient de le voir dans l' exemple précédent : *enté* est pris de la culture des arbres ; *soutient*, *base*, sont pris de l' architecture ; mais il ne faut pas qu' on les prène de sujets oposés, ni que les termes métaphoriques dont l' un est dit de l' autre excitent des idées qui ne puissent point être liées, come si l' on disoit d' un orateur, *c' est un torrent qui s' alume*,

p141

au lieu de dire, *c' est un torrent qui entraine* .

On a reproché à Malherbe d' avoir dit :
prens ta foudre Louis et va come un lion.
Il falloit plutot dire *come Jupiter* .

Dans les premières éditions du cid Chimène disoit : malgré des feux si beaux qui rompent ma colère.
feux et rompent ne vont point ensemble : c' est une observation de l' académie sur les vers du cid. Dans les éditions suivantes on a mis *troublent* au lieu de *rompent* ; je ne sai si cette correction répare la première faute.
écorce, dans le sens propre, est la partie extérieure des arbres et des fruits ; c' est leur couverture : ce mot se dit fort bien dans un sens métaphorique, pour marquer les dehors, l' aparence des choses ; ainsi l' on dit que *les ignorans s' arêtent à l' écorce, qu' ils s' attachent, qu' ils s' amusent à l' écorce* : remarquez que tous ces verbes *s' arêtent, s' attachent, s' amusent* , conviènt fort bien avec *écorce* pris au propre ; mais vous ne diriez pas au propre *fondre l' écorce* ; fondre se dit de la glace ou du métal, vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l' écorce* . J' avoue que cette expression me paroît trop hardie dans une ode de Rousseau :

p142

pour dire que l' hiver est passé et que les glaces sont fondues, il s' exprime de cette sorte :

l' hiver, etc.

6 chaque langue a des métaphores particulières qui ne sont point en usage dans les autres langues ; par exemple : les latins disoient d' une armée (...), et nous disons *l' aile droite et l' aile gauche* .

Il est si vrai que chaque langue a ses métaphores propres et consacrées par l' usage, que si vous en changez les termes par les équivalans même qui en aprochent le plus, vous vous rendez ridicule.

Un étranger, qui depuis devenu un de nos citoyens, s' est rendu célèbre par ses ouvrages, écrivant dans les premiers tems de son arivée en France, à son protecteur, lui disoit, *monseigneur, vous avez pour moi des boyaux de père* ; il vouloit dire *des entrailles* .

On dit *mettre la lumière sous le boisseau* , pour dire cacher ses talens, les rendre inutiles, l' auteur du poème de la Madeleine ne devoit donc pas dire *mettre le flambeau sous le mui* .

PARTIE 2 LA SYLLEPSE ORATOIRE

p143

La syllepse oratoire est une espèce de métaphore ou de comparaison, par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase, l' un au propre, l' autre au figuré ; par exemple, Corydon dit que Galathée est pour lui plus douce que le thym du mont Hybla ; ainsi parle ce berger dans une églogue de Virgile : le mot *doux* est au propre par raport au thym, et il est au figuré par raport à l' impression que ce berger dit que Galathée fait sur lui. Virgile fait dire ensuite à un autre berger, *et moi quoique je paroisse à Galathée plus amer que les herbes de Sardaigne*, etc. Nos bergers disent *plus aigre qu' un citron verd* .

Pyrhus fils d' Achile, l' un des principaux chefs des grecs, et qui eut le plus de part à l' embrasement de la vile de Troie, s' exprime en ces termes dans l' une des plus belles pièces de Racine :

p144

je souffre tous les maux etc.

brulé est au propre par rapport aux feux que Pyrrhus alluma dans la ville de Troie ; et il est au figuré, par rapport à la passion violente que Pyrrhus dit qu'il ressentait pour Andromaque.

Il y a un pareil jeu de mots dans le distique qui est gravé sur le tombeau de Despautère : (...).

visu est au propre par rapport à Argus, à qui la fable donne cent yeux ; et il est au figuré par rapport à Despautère : l'auteur de l'épithaphe a voulu parler de la vue de l'esprit.

Au reste cette figure joue trop sur les mots pour ne pas demander bien de la circonspection ; il faut éviter les jeux de mots trop affectés et tirés de loin.

PARTIE 2 L'ALLEGORIE

p145

L'allégorie a beaucoup de rapport avec la métaphore ; l'allégorie n'est même qu'une métaphore continuée.

L'allégorie est un discours, qui est d'abord présenté sous un sens propre, qui paraît toute autre chose que ce qu'on a dessein de faire entendre, et qui cependant ne sert que de comparaison, pour donner l'intelligence d'un autre sens qu'on n'exprime point.

La métaphore joint le mot figuré à quelque terme propre ; par exemple, *le feu de vos yeux* ; *yeux* est au propre : au lieu que dans l'allégorie tous les mots ont d'abord un sens figuré ; c'est-à-dire, que tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens littéral qui n'est pas celui qu'on a dessein de faire entendre : les idées accessoires dévoilent ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit, elles démasquent, pour ainsi dire, le sens littéral étroit, elles en font l'application.

Quand on a commencé une allégorie, on doit conserver dans la suite du discours, l'image

p146

dont on a emprunté les premières expressions.
Madame Des Houlières, sous l' image
d' une bergère qui parle à ses brebis, rend
compte à ses enfans de tout ce qu' elle a fait
pour leur procurer des établissemens ; et
se plaint tendrement sous cette image de la
dureté de la fortune :
dans ces prés fleuris etc.

p149

Cette allégorie est toujours soutenue par
des images qui toutes ont rapport à l' image
principale par où la figure a comencé : ce
qui est essentiel à l' allégorie. Vous pouvez
entendre à la lettre tout ce discours d' une
bergère, qui touchée de ne pouvoir mener
ses brebis dans de bons paturages, ni les préserver
de ce qui peut leur nuire, leur adresseroit
la parole, et se plaindroit à elles de
son impuissance : mais ce sens, tout vrai
qu' il paroît, n' est pas celui que Madame Des
houlières avoit dans l' esprit : elle étoit occupée
des besoins de ses enfans, voilà ses brebis ;
le chien dont elle parle, c' est son mari
qu' elle avoit perdu : le dieu Pan c' est le roi.
Cet exemple fait voir combien est peu juste
la remarque de M Dacier, qui prétend
*qu' une allégorie qui rempliroit toute une pièce est
un monstre* ; et qu' ainsi l' ode 14 du I livre
d' Horace, (...) n' est point allégorique,
quoiqu' en ait cru Quintilien et les comentateurs.
Nous avons des pièces entières

p150

toutes allégoriques. On peut voir dans l' oraison
de Cicéron contre Pison, un exemple
de l' allégorie, où, come Horace, Cicéron
compare la république romaine à un
vaisseau agité par la tempête.
L' allégorie est fort en usage dans les proverbes.
Les proverbes allégoriques ont d' abord
un sens propre qui est vrai, mais qui
n' est pas ce qu' on veut principalement faire
entendre : on dit familièrement *tant va la
cruche à l' eau, qu' à la fin elle se brise* ;
c' est-à-dire, que, quand on affronte trop souvent les

dangers, à la fin on y périt ; ou que, quand on s' expose fréquemment aux occasions de pécher, on finit par y succomber.

Les fictions que l' on débite come des histoires pour en tirer quelque moralité, sont des allégories qu' on apèle *apologues, paraboles, ou fables morales* ; telles sont les fables d' Esope. Ce fut par un apologue que Ménénus Agrippa rapela autrefois la populace romaine,

p151

qui mécontente du senat s' étoit retirée sur une montagne. Ce que ni l' autorité des loix, ni la dignité des magistrats romains, n' avoient pu faire, se fit par les charmes de l' apologue.

Souvent les anciens ont expliqué par une histoire fabuleuse les éfets naturels dont ils ignoroient les causes ; et dans la suite on a doné des sens allégoriques à ces histoires. Ce n' est plus la vapeur etc.

Cette manière de philosopher flate l' imagination ; elle amuse le peuple, qui aime le merveilleux ; et elle est bien plus facile que les recherches exactes que l' esprit méthodique a introduites dans ces derniers tems. Les amateurs de la simple vérité aiment bien mieux avouer qu' ils ignorent, que de fixer ainsi leur esprit à des illusions.

Les chercheurs de la pierre philosophale s' expriment aussi par allégorie dans leurs livres ;

p152

ce qui done à ces livres un air de mystère et de profondeur que la simplicité de la vérité ne pouroit jamais leur concilier. Ainsi ils couvrent sous les voiles mystérieux de l' allégorie, les uns leur fourberie, et les autres leur fanatisme, je veux dire, leur fole persuasion. En éfet, la nature n' a qu' une voie dans ses opérations ; voie unique que l' art peut contrefaire, à la vérité, mais qu' il ne peut jamais imiter parfaitement. Il est aussi impossible de faire de l' or par un moyen différent de celui dont la nature se sert pour former l' or, qu' il est impossible de faire un grain de blé d' une manière différente de celle

qu' elle emploie pour produire le blé.
Le terme de *matière générale* n' est qu' une idée abstraite qui n' exprime rien de réel, c' est-à-dire, rien qui existe hors de notre imagination.
Il n' y a point dans la nature une matière générale dont l' art puisse faire tout ce qu' il veut : c' est ainsi qu' il n' y a point une blancheur générale d' où l' on puisse former des objets blancs. C' est des divers objets blancs qu' est venue l' idée de blancheur, come nous l' expliquerons dans la suite ; et c' est des divers corps particuliers, dont nous sommes affectés en tant de manières différentes,

p153

que s' est formée en nous l' idée abstraite de matière générale. C' est passer de l' ordre idéal à l' ordre physique que d' imaginer un autre système.
Les énigmes sont aussi une espèce d' allégorie : nous en avons de fort belles en vers français. L' énigme est un discours qui ne fait point conoitre l' objet à quoi il convient, et c' est cet objet qu' on propose à deviner. Ce discours ne doit point renfermer de circonstance qui ne conviène pas au mot de l' énigme. Observez que l' énigme cache avec soin ce qui peut la dévoiler, mais les autres espèces d' allégories ne doivent point être des énigmes, elles doivent être exprimées de manière qu' on puisse aisément en faire l' application.

PARTIE 2 L'ALLUSION

Les allusions et les jeux de mots ont encore du rapport avec l' allégorie : l' allégorie présente un sens, et en fait entendre un autre : c' est ce qui arive aussi dans les allusions, et dans la plupart des jeux de mots, (...).
On fait allusion à

p154

l' histoire, à la fable, aux coutumes ; et quelquefois même on joue sur les mots.
Ton roi, jeune Biron, etc.
Ce dernier vers fait allusion à la malheureuse

conspiration du maréchal De Biron ; il en rapèle le souvenir.

Voiture étoit fils d' un marchand de vin : un jour qu' il jouoit aux proverbes avec des dames, Madame Des Loges lui dit, *celui-là ne vaut rien, percez-nous en d' un autre* : on voit que cette dame fesoit une maligne allusion aux toneaux de vin ; car *percer* se dit d' un toneau, et non pas d' un proverbe : ainsi elle réveillait malicieusement dans l' esprit de l' assemblée le souvenir humiliant de la naissance de Voiture. C' est en cela que consiste l' allusion ; elle réveille des idées accessoires.

à l' égard des allusions qui ne consistent que dans un jeu de mots, il vaut mieux parler et écrire simplement, que de s' amuser à des jeux de mots puériles, froids, et fades : en voici un exemple dans cette épitaphe de Despautère :

p155

(...).

Vous voyez que l' auteur joue sur la double signification de (...).

Il sut la grammaire, il l' enseigna pendant plusieurs années, et cependant il ne put décliner le mot (...). Selon cette traduction, la pensée est fautive ; car Despautère savoit fort bien décliner (...).

Que si l' on ne prend point (...) matériellement, et qu' on le prène pour ce qu' il signifie, c' est-à-dire, pour *le tombeau* , et par métonymie pour *la mort* ; alors il faudra traduire que *malgré toute la connoissance que Despautère avoit de la grammaire, il ne put éviter la mort* ; ce qui n' a ni sel, ni raison ; car on sait bien que la grammaire n' exente pas de la nécessité de mourir.

La traduction est l' écueil de ces sortes de pensées : quand une pensée est solide, tout ce qu' elle a de réalité se conserve dans la traduction ; mais quand toute sa valeur ne consiste que dans un jeu de mots, ce faux brillant se dissipe par la traduction.

Ce n' est pas toutefois etc.

p156

Dans le placet que M Robin présenta au roi pour être maintenu dans la possession d' une ile qu' il avoit dans le Rhone, il s' exprime en ces termes :
qu' est-ce en éfet pour toi, etc.
saules est pris dans le sens propre, et *laurier* dans le sens figuré : mais ce jeu présente à l' esprit une pensée très fine et très solide. Il faut pourtant observer qu' elle n' a de vérité que parmi les nations où le laurier est regardé come le simbole de la victoire.
Les allusions doivent être facilement aperçues. Celles que nos poètes font à la fable sont défectueuses, quand le sujet auquel elles ont raport n' est pas assez connu. Malherbe dans ses stances à M Du Périer, pour le consoler de la mort de sa fille, lui dit :
Tithon n' a plus les ans etc.

p157

Il y a peu de lecteurs qui conoissent Archemore, c' est un enfant du tems fabuleux. Sa nourrice l' ayant quitté pour quelques momens, un serpent vint et l' étoufa. Malherbe veut dire que Tithon après une longue vie, s' est trouvé à la mort au même point qu' Archemore, qui ne vécut que peu de jours.
L' auteur du poème de la Madeleine, dans une apostrophe à l' amour prophane, dit, parlant de Jésus Christ :
puisque cet *antéros* t' a si bien desarmé :
le mot d' *antéros* n' est guère connu que des savans, c' est un mot grec qui signifie *contre-amour* : c' étoit une divinité du paganisme ; le dieu vengeur d' un amour méprisé.
Ce poème de la Madeleine est rempli de jeux de mots, et d' allusions si recherchées, que malgré le respect du au sujet, et la bone intention de l' auteur, il est difficile qu' en lisant cet ouvrage on ne soit point affecté come on l' est à la lecture d' un ouvrage burlesque. Les figures doivent venir, pour ainsi dire, d' elles mêmes ; elles doivent naitre du sujet, et se présenter naturellement à l' esprit, come nous

p158

l' avons remarqué ailleurs : quand c' est l' esprit

qui va les chercher, elles déplaisent,
elles étonnent, et souvent font rire par l' union
bizarre de deux idées, dont l' une ne doit
jamais être assortie avec l' autre. Qui
croiroit, par exemple, que jamais le jeu de
piquet dut entrer dans un poème fait pour
décrire la pénitence et la charité de sainte
Madeleine ; et que ce jeu dut faire naître la
pensée de se donner la discipline !
Piquez-vous seulement etc.

On ne s' attend pas non plus à trouver les termes
de grammaire détaillés dans un ouvrage
qui porte pour titre, le nom de Sainte Madeleine ;
ni que l' auteur imagine je ne sais
quel rapport entre la grammaire et les exercices
de cette sainte ; cependant une tête
de mort et une discipline sont les rudimens
de Madeleine.
Et regardant toujours ce têt de trépassé etc.

p160

Vous voyez qu' il n' oublie rien. Cet ouvrage
est rempli d' un nombre infini d' allusions
aussi recherchées, pour ne pas dire, aussi puérides.
Le défaut de jugement qui empêche
de sentir ce qui est ou ce qui n' est pas à propos,
et le desir mal entendu de montrer de
l' esprit et de faire parade de ce qu' on sait,
enfantent ces productions ridicules.
Ce stile figuré, etc.

J' ajouterai encore ici une remarque, à propos
de l' allusion : c' est que nous avons en notre
langue un grand nombre de chansons,
dont le sens littéral, sous une aparence de simplicité,
est rempli d' allusions obscènes. Les
auteurs de ces productions sont coupables
d' une infinité de pensées dont ils salissent
l' imagination ; et d' ailleurs ils se deshonnorent
dans l' esprit des honêtes gens. Ceux qui dans
des ouvrages sérieux tombent par simplicité
dans le même inconvénient que les feseurs de
chansons, ne sont guère moins répréhensibles,
et se rendent plus ridicules.
Quintilien, tout païen qu' il étoit, veut que
non seulement on évite les paroles obscènes,

p162

mais encore tout ce qui peut réveiller des idées d'obscénité. (...).
" on doit éviter avec soin en écrivant, dit-il ailleurs, etc. "

PARTIE 2 L'IRONIE

l'ironie est une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit : ainsi les mots dont on se sert dans l'ironie ne sont pas pris dans le sens propre et littéral.

M Boileau, qui n'a pas rendu à Quinault toute la justice que le public lui a rendue depuis, a dit par ironie :

je le déclare donc, Quinault est un Virgile.
Il vouloit dire un mauvais poète.

Les idées accessoires sont d'un grand usage dans l'ironie : le ton de la voix, et plus encore la connoissance du mérite ou du démérite personnel de quelqu'un, et de la façon de penser de celui qui parle, servent plus à faire conoitre

p163

l'ironie, que les paroles dont on se sert.
Un home s'écrie, *oh le bel esprit !* parle-t-il de Cicéron, d'Horace ? Il n'y a point là d'ironie ; les mots sont pris dans le sens propre : parle-t-il de Zoïle ? C'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satire, avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge.
Tout le monde sait ce vers du père de Chimène dans le cid :
à de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.
C'est une ironie. On en peut remarquer plusieurs exemples dans Balzac et dans Voiture.
Je ne sais si l'usage que ces auteurs ont fait de cette figure seroit aujourd'hui aussi bien reçu, qu'il l'a été de leur tems.
Cicéron comence par une ironie l'oraison pour Ligarius. (...). Il y a aussi dans l'oraison contre Pison un fort bel exemple de l'ironie : c'est à l'ocasion de ce que Pison disoit que s'il n'avoit pas triomphé de la Macédoine, c'étoit parce qu'il n'avoit jamais souhaité les honeurs du triomphe. " que Pompée est malheureux, dit Cicéron, etc. "

PARTIE 2 L'EUPHEMISME

p164

l' euphémisme est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses, ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées : ils leur servent comme de voile, et ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honnêtes, selon le besoin ; par exemple : ce seroit reprocher à un ouvrier ou à un valet la bassesse de son état, que de l' appeler *ouvrier ou valet* ; on leur donne d' autres noms plus honnêtes qui ne doivent pas être pris dans le sens propre. C' est ainsi que le bourreau est appelé par honneur, *le maître des hautes oeuvres* .

C' est par la même raison qu' on donne à certaines étoffes grossières le nom d' étoffes plus fines ; par exemple : on appelle *velours de maurienne*

p165

une sorte de gros drap qu' on fait en Maurienne, province de Savoie, et dont les pauvres savoyards sont habillés. Il y a aussi une sorte d' étoffe de fil, dont on fait des meubles de campagne ; on honore cette étoffe du nom de *damas de caux* , parce qu' elle se fabrique au pays de Caux en Normandie.

Un ouvrier qui a fait la besogne pour laquelle on l' a fait venir, et qui n' attend plus que son paiement pour se retirer, au lieu de dire *payez moi* , dit par euphémisme, *n' avez vous plus rien à m' ordonner* .

Nous disons aussi, *Dieu vous assiste, Dieu vous benisse*, plutôt que de dire, *je n' ai rien à vous donner* .

Souvent pour congédier quelqu' un on lui dit, *voilà qui est bien, je vous remercie*, plutôt que de lui dire *allez vous-en* .

Les latins se servoient dans le même sens de leur (...), qui à la lettre signifie *bien* , au lieu de répondre qu' ils n' avoient rien à dire. " quand nous ne voulons pas dire etc. "

p166

Sostrata, dans Térence, dit à son fils Pamphile, *pourquoi pleurez-vous ? Qu'avez-vous, mon fils ?* il répond, (...). *tout va bien, ma mère*, Madame Dacier traduit, *rien, ma mère*, tel est le tour françois.

Dans une autre comédie de Térence, Clitiphon dit que quand sa maitresse lui demande de l'argent, il se tire d'affaire en lui répondant (...), c'est-à-dire, en lui donnant de belles espérances : car, dit-il, *je n'oserois lui avouer que je n'ai rien ; le mot de rien est un mot funeste* .

Madame Dacier a mieux aimé traduire, *lorsqu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents ; car je n'ai garde de lui dire que je n'ai pas le sou* .

Si Madame Dacier eut été plus entendue qu'elle ne l'étoit en galanterie, elle auroit bien senti que *marmoter entre les dents* , n'étoit pas une contenance trop propre à faire naître dans une coquette l'espérance d'un présent. Il y avoit toujours un verbe sous-entendu avec (...).

p167

à l'égard du (...) de la 2^e scène du 1^{er} acte de l'Hécyre, il faut sous-entendre (...), ou enfin quelque autre mot pareil, (...):

Pamphile vouloit exciter cette idée dans l'esprit de sa mère pour en éluder la demande.

Pour ce qui est de l'autre (...), Clitiphon vouloit faire entendre à sa maitresse, qu'il avoit des ressources pour lui trouver de l'argent ; que tout iroit bien, et que ses desirs seroient enfin satisfaits.

Ainsi, quoique Madame Dacier nous dise que nous n'avons point de mot en notre langue qui puisse exprimer la force de ce (...), je crois qu'il répond à ces façons de parler, *cela va bien, cela ne va pas si mal que vous pensez ; courage ; il y a espérance, cela est bon ; tout ira bien*, etc.

Dans toutes les nations policées on a toujours évité les termes qui expriment des idées deshonnêtes. Les personnes peu instruites croient que les latins n'avoient pas cette délicatesse : c'est une erreur. Il est vrai qu'aujourd'hui on a quelquefois recours au latin pour exprimer des idées dont on n'oseroit dire le mot propre en françois ; mais c'est que

come nous n' avons pris les mots latins que

p168

dans les livres, ils se présentent à nous avec une idée accessoire d' érudition et de lecture, qui s' empare d' abord de l' imagination ; elle la partage, elle enveloppe, en quelque sorte, l' idée deshonnête, elle l' écarte, et ne la fait voir que de loin : ce sont deux objets que l' on présente alors à l' imagination, dont le premier est le mot latin qui couvre l' idée qui le suit, ainsi ces mots servent come de voile et de périphrase à ces idées peu honêtes : au lieu que come nous somes acoutumés aux mots de notre langue, l' esprit n' est pas partagé à les entendre : ainsi il ne s' ocupe que des objets qu' ils signifient ; il les regarde de plus près. Mais dans le tems que le latin et le grec étoient des langues vivantes, et que les grecs et les romains eurent ataint un certain degré de politesse, les honêtes gens ménageoient les termes come nous les ménageons en françois, et leur scrupule aloit même quelquefois si loin, qu' ils évitoient la rencontre des syllabes, qui, jointes ensemble, auroient pu réveiller des idées deshonnêtes. (...), dit Cicéron, et Quintilien a fait la même remarque.
" ne devrois tu point mourir etc. "

p169

c' étoit par la même figure qu' au lieu de dire *je vous abandone, je ne me mets point en peine de vous, je vous quite*, les anciens disoient souvent, *vivez, portez-vous bien. Vivez forêts*, cette expression, dans l' endroit où Virgile s' en est servi, ne marque pas un souhait que le berger fasse aux forêts, il veut dire simplement qu' il les abandone.
Ils disoient aussi quelquefois, *avoir vécu*,

p170

avoir été, s' en être alé, avoir passé par la vie, (...), au lieu de dire *être mort*, le terme de

mourir leur paroissoit en certaines ocasions un mot funeste.

Les anciens portoient la superstition jusqu' à croire qu' il y avoit des mots de mauvais augure, dont la seule prononciation pouvoit attirer quelque malheur : come si les paroles, qui ne sont qu' un air mis en mouvement, pouvoient produire, par elles mêmes, quelqu' autre éfet dans la nature, que celui d' exciter dans l' air un ébranlement, qui, se comuniquant à l' organe de l' ouie, fait naitre dans l' esprit des homes les idées dont ils sont convenus par l' éducation qu' ils ont reçue.

Cette superstition paroissoit encore plus dans les cérémonies de la religion : on craignoit de doner aux dieux quelque nom qui leur fut desagréable. On étoit averti au comencement

p171

du sacrifice ou de la cérémonie, de prendre garde de prononcer aucun mot qui put attirer quelque malheur, de ne dire que de bones paroles, (...), enfin d' être favorable de la langue, (...); et de garder plutot le silence, que de prononcer quelque mot funeste qui put déplaire aux dieux : et c' est delà que (...) signifie par extension *faites silence* . Par la même raison ou plutot par le même fanatisme, lorsqu' un oiseau avoit été de bon augure, et que ce qu' on devoit attendre de cet heureux présage étoit détruit par un augure contraire, ce second augure ne s' apeloit point mauvais augure ; mais simplement *l' autre augure* , ou *l' autre oiseau* . C' est pourquoi, dit Festus, ce terme *alter* , veut dire quelquefois *contraire*, *mauvais* . Il y avoit des mots consacrés pour les sacrifices, dont le sens propre et littéral étoit bien diférent de ce qu' ils signifioient dans ces cérémonies superstitieuses ; par exemple : (...), qui veut dire (...), augmenter davantage, se disoit des victimes qu' on

p172

sacrifioit. On n' avoit garde de se servir alors

d' un mot qui put faire naître l' idée funeste de la mort ; on se servoit par euphémisme de (...), augmenter ; soit que les victimes augmentassent alors en honneur, soit que leur volume fut grossi par les ornemens dont on les paroit ; soit enfin que le sacrifice augmentat en quelque sorte l' honneur qu' on rendoit aux dieux. Nous avons sur ce point un beau passage de Varron que l' on peut voir ici au bas de la page.

De même, parce que (...), être brûlé, auroit été un mot de mauvais augure, et que l' autel croissoit, pour ainsi dire, par les herbes, par les entrailles des victimes, et par tout ce qu' on mettoit dessus pour être brûlé ; au lieu de dire *on brûle sur les autels* , ils disoient *les autels croissent* , car *adolère* et *adoléscere* signifient proprement *croître* ; et ce n' est que par euphémisme que ces mots signifient *brûler* .

p173

C' est ainsi que les personnes du peuple disent quelquefois dans leur colère, *que le bon Dieu vous emporte*, n' osant prononcer le nom du malin esprit.

Dans l' écriture sainte le mot de *benir* est mis quelquefois au lieu de maudire, qui est précisément le contraire. Comme il n' y a rien de plus affreux à concevoir, que d' imaginer quelqu' un qui s' emporte jusqu' à des imprécations sacrilèges contre Dieu même ; au lieu du terme de *maudire* , on a mis le contraire par euphémisme.

Naboth n' aïant pas voulu vendre au roi Achab, une vigne qu' il possédoit, et qui étoit l' héritage de ses pères ; la reine Jézabel, femme d' Achab, suscita deux faux témoins qui déposèrent, que Naboth avoit blasphémé contre Dieu et contre le roi : or, l' écriture pour exprimer ce blasphème, fait dire aux témoins que *Naboth a beni Dieu et le roi* . Job dit dans le même sens, *peut-être que mes enfans ont péché, et qu' ils ont beni Dieu dans leur coeur* .

p174

C' est ainsi que dans ces paroles de Virgile
etc.

On peut encore rapporter à l' euphémisme
ces périphrases ou circonlocutions dont un
orateur délicat envelope habilement une
idée, qui toute simple exciteroit peut-être
dans l' esprit de ceux à qui il parle, une image

p175

ou des sentimens peu favorables à son dessein
principal. Cicéron n' a garde de dire au sénat
que les domestiques de Milon tuèrent
Clodius ; " ils firent, dit-il, ce etc. " de même,
lorsqu' on ne donne pas à un mercénaire tout l' argent
qu' il demande, au lieu de lui dire *je ne veux pas
vous en donner davantage* , souvent on lui dit par
euphémisme, *je vous en donnerai davantage une autre
fois ; cela se trouvera : je chercherai les occasions
de vous récompenser* : etc.

PARTIE 2 L'ANTIPHRASE

L' euphémisme et l' ironie ont donné lieu
aux grammairiens d' inventer une figure
qu' ils apèlent *antiphrase* , c' est-à-dire,
contre-vérité ; par exemple : la mer Noire sujète
à de fréquens naufrages, et dont les bords
étoient habités par des homes extrêmement
féroces, étoit apelée *le Pont-Euxin* ,
c' est-à-dire, *mer favorable à ses hôtes, mer
hospitalière* . C' est

p176

pourquoi Ovide a dit que le nom de cette
mer étoit un nom menteur.

(...).

Sanctius et quelques autres ne veulent
point mètre l' antiphrase au rang des figures.
Il y a en éfet je ne sai quoi d' oposé à l' ordre
naturel, de nomer une chose par son contraire,
d' apeler *lumineux* un objet parce qu' il
est obscur ; l' antiphrase ne satisfait pas l' esprit.
Malgré les mauvaises qualités des objets,
les anciens qui personifioient tout, leur donoient
quelquefois des noms flateurs, come
pour se les rendre favorables, ou pour se

faire un bon augure, un bon présage.
Ainsi c' étoit par euphémisme, par superstition,
et non par antiphrase, que ceux qui
alloient à la mer que nous apelons aujourd' hui
la mer Noire , la nomoient *mer hospitalière* ,
c' est-à-dire, mer qui ne nous sera point funeste,
qui nous sera propice, où nous serons
bien reçus, mer qui sera pour nous une mer
hospitalière, quoiqu' elle soit comunément
pour les autres une mer funeste.
Les trois déesses infernales, filles de l' Erèbe et

p177

de la nuit, qui, selon la fable, filent la trame de nos jours, étoient apelées *les parques* ; (...). Chacun trouve qu' elles ne lui filent pas assez de jours. D' autres disent qu' elles ont été ainsi apelées, parce que leurs fonctions sont partagées. (...).

Ce n' est donc point par antiphrase (...), qu' elles ont été apelées *parques* . Les furies, Alecto, Tisiphone et Mégère, ont été apelées Euménides, du grec (...), douces, bienfesantes. La comune opinion est que ce nom ne leur fut donné qu' après qu' elles eurent cessé de tourmenter Oreste qui avoit tué sa mère. Ce prince fut, dit-on, le premier qui les apela Euménides. Ce sentiment est adopté par le P Sanadon. D' autres prétendent que les furies étoient apelées Euménides long-tems avant qu' Oreste vint au monde : mais d' ailleurs cette aventure d' Oreste est remplie de tant de circonstances fabuleuses, que j' aime mieux croire qu' on a apelé les furies Euménides par euphémisme, pour se les rendre favorables. C' est ainsi

p178

qu' on traite tous les jours de *bones* et de *bienfesantes* les personnes les plus aigres et les plus difficiles dont on veut apaiser l' emportement, ou obtenir quelque bienfait.

On dit encore qu' un bois sacré est apelé (...), par antiphrase : car ces bois étoient fort sombres, (...), c' est par une raison contraire à l' antiphrase ; car come il n' étoit pas permis par respect de couper de ces bois, ils étoient fort épais et par conséquent fort sombres, ainsi le besoin, autant que la superstition avoit introduit l' usage d' y alumer des flambeaux. *manes*, les manes, c' est-à-dire, les ames des morts, et dans un sens plus étendu les habitans des enfers, est encore un mot qui a donné lieu à l' antiphrase. Ce mot etc. Ceux qui prioient les manes les apeloient ainsi pour se les rendre favorables. (...) ; c' est ce que Virgile fait dire à Turnus. Ainsi tous les exemples dont on prétend autoriser l' antiphrase se raportent, ou à l' euphémisme, ou à l' ironie ; come quand on dit à Paris, *c' est une muète des hales*, c' est-à-dire une femme qui chante pouilles, une vraie harangère des hales ; *muète* est dit alors par ironie.

PARTIE 2 LA PERIPHRASE

p179

Quintilien met la périphrase au rang des tropes ; en effet, puisque les tropes tiennent la place des expressions propres, la périphrase est un trope, car la périphrase tient la place, ou d' un mot ou d' une phrase.

Nous avons expliqué dans la première partie de cette grammaire ce que c' étoit qu' une phrase : c' est une expression, une manière de parler, un arrangement de mots, qui fait un sens fini ou non fini.

La périphrase ou circonlocution est un assemblage de mots qui expriment en plusieurs paroles ce qu' on auroit pu dire en moins et souvent en un seul mot ; par exemple : *le vainqueur de Darius*, au lieu de dire, *Alexandre : l' astre du jour*, pour dire *le soleil* .

On se sert de périphrases, ou par bienséance, ou pour un plus grand éclaircissement, ou pour l' ornement du discours, ou enfin par nécessité.

p180

1 par bienséance, lorsqu' on a recours à la périphrase, pour envelopper des idées basses ou peu honnêtes. Souvent aussi, au lieu de se servir d' une expression qui exciteroit une image trop dure, on l' adoucit par une périphrase, come nous l' avons remarqué dans l' euphémisme.

2 on se sert aussi de périphrase pour éclaircir ce qui est obscur, les définitions sont autant de périphrases : come lorsqu' au lieu de dire *les Parques* , on dit, *les trois déesses infernales, qui selon la fable, filent la trame de nos jours* .

Remarquez que quelquefois après qu' on a expliqué par une périphrase un mot obscur ou peu connu, on développe plus au long la pensée d' un auteur, en ajoutant des réflexions ou des circonstances qu' il auroit pu ajouter lui même ; mais alors ces sortes d' explications

plus amples et conformes au sens de l'auteur, sont ce qu'on appelle des *paraphrases*, la paraphrase est une espèce de commentaire : on reprend le discours de celui qui a déjà parlé, on l'explique, on l'étend davantage en suivant toujours son esprit. Nous avons des paraphrases des psaumes, du livre de Job, du nouveau testament, etc. Nous avons aussi des paraphrases de l'art poétique d'Horace,

p181

etc. La périphrase ne fait que tenir la place d'un mot ou d'une expression, au fond elle ne dit pas davantage ; au lieu que la paraphrase ajoute d'autres pensées, elle explique, elle développe.

3 on se sert de périphrases pour l'ornement du discours, et surtout en poésie. Le génie de la poésie consiste à amuser l'imagination par des images qui au fond se réduisent souvent à une pensée que le discours ordinaire exprimerait avec plus de simplicité, mais d'une manière ou trop sèche ou trop basse ; la périphrase poétique présente la pensée sous une forme plus gracieuse ou plus noble : c'est ainsi qu'au lieu de dire simplement *à la pointe du jour*, les poètes disent : l'aurore cependant etc.

Madame Dacier commence le XVII^e livre de l'odyssée d'Homère par ce vers : dès que la belle aurore eut annoncé le jour. Et ailleurs elle dit, " la brillante aurore etc. "

p182

pour dire que le jour finit, qu'il est tard (...), Virgile dit qu'on voit déjà fumer de loin les cheminées, que déjà les ombres s'allongent et semblent tomber des montagnes. (...)

Boileau a dit par imitation : les ombres cependant etc.

On pourra remarquer un plus grand nombre d'exemples pareils dans les auteurs. Je me contenterai d'observer ici qu'on ne doit se servir de périphrases que quand elles rendent le discours plus noble ou plus vif par le secours des images. Il faut éviter les périphrases

qui ne présentent rien de nouveau,
qui n' ajoutent aucune idée accessoire, elles ne
servent qu' à rendre le discours languissant : si
après avoir dit d' un home acablé de remords,
qu' il est toujours triste, vous vous servez de
quelque périphrase qui ne dise autre chose,
sinon que *cet home est toujours sombre, rêveur,
mélancolique et de mauvaise humeur*, vous ne
rendez guère votre discours plus vif par de telles

p183

expressions. M Boileau sur un sujet pareil
a fait d' après Horace une espèce de périphrase
qui tire tout son prix de la peinture
dont elle ocupe l' imagination du lecteur.
Ce fou rempli d' erreurs etc.
Le même poète au lieu de dire *pendant que je
suis encore jeune* , se sert de trois périphrases
qui expriment cette même pensée sous trois images
diférentes :
tandis que libre encor, etc.
On doit aussi éviter les périphrases obscures
et trop enflées. Celles qui ne servent ni à
la clarté, ni à l' ornement du discours, sont
défectueuses. C' est une inutilité désagréable
qu' une périphrase à la suite d' une pensée vive,
claire, solide et noble. L' esprit qui a été frappé

p184

d' une pensée bien exprimée, n' aime point
à la retrouver sous d' autres formes moins
agréables, qui ne lui aprènent rien de nouveau,
ou rien qui l' intéresse. Après que le
père des trois Horaces, dans l' exemple que
j' ai déjà rapporté, a dit *qu' il mourut* , il devoit
en demeurer là et ne pas ajouter :
ou qu' un beau desespoir enfin le secourut.
Marot, dans une de ses plus belles épîtres,
raconte agréablement au roi François I le
malheur qu' il a eu d' avoir été volé par son
valet, qui lui avoit pris son argent, ses habits,
et son cheval : ensuite il dit :
et néantmoins ce que je vous en mande, etc.

p185

Voilà où le génie conduisit Marot, et voilà où l' art devoit le faire arrêter : ce qu' il dit ensuite que *les deux princes lorrains le pleigeront* , et encore avisez donc, etc. : tout cela, dis-je, n' ajoute plus rien à la pensée : c' est ce que Cicéron apèle (...). Que s' il y avoit quelque chose de plus à dire, ce sont les douze derniers vers qui font un nouveau sens, et ne sont plus une périphrase qui regarde l' emprunt. Voilà le point principal de ma lettre, etc.

p186

4 on se sert de périphrase par nécessité, quand il s' agit de traduire et que la langue du traducteur n' a point d' expression propre qui réponde à la langue originale, par exemple, pour exprimer en latin une perruque, il faut dire (...), une chevelure empruntée, des cheveux qu' on s' est ajustés. Il y a en latin des verbes qui n' ont point de supin et par conséquent point de participe : ainsi au lieu de s' exprimer par le participe, on est obligé de recourir à la périphrase (...); j' en ai donné plusieurs exemples dans la syntaxe.

PARTIE 2 L'HYPALLAGE

p187

Virgile, etc.
Cicéron, dans l' oraison pour Marcellus, dit à César qu' on n' a jamais vu dans la vile son épée vide du fourreau, (...). Il ne s' agit pas du fonds de la pensée qui est de faire entendre que César n' avoit exercé aucune cruauté dans la vile de Rome, il s' agit de la combinaison des paroles qui ne paroissent pas liées entre elles come elles le sont dans le langage ordinaire, car (...) se dit plutot du fourreau que de l' épée.
Ovide comence ses métamorphoses par ces paroles,

(...).

Mon génie me porte à raconter les formes changées en
de nouveaux corps : il étoit plus naturel de dire,
à

p188

raconter les corps, c' est-à-dire, à parler des corps changés en de nouvelles formes .

Vous voyez que dans ces sortes d' expressions les mots ne sont pas construits ni combinés entr' eux come ils le devroient être selon la destination des terminaisons et de la construction ordinaire. C' est cette transposition ou changement de construction qu' on apèle *hypallage* , mot grec qui signifie *changement* .

Cette figure est bien malheureuse : les rhéteurs disent que c' est aux grammairiens à en parler, (...) ; et les grammairiens la renvoient aux rhéteurs : *l' hypallage, à vrai dire, n' est point une figure de grammaire, dit la nouvelle méthode de P R. c' est un trope ou une figure d' éloction.*

le changement qui se fait dans la construction des mots par cette figure ne regarde pas leur signification, ainsi en ce sens cette figure n' est point un trope et doit être mise dans la classe des idiotismes ou façons de parler particulières à la langue latine : mais j' ai cru qu' il n' étoit pas inutile d' en faire mention parmi les tropes : le changement que l' hypallage fait dans la combinaison et dans

p189

la construction des mots est une sorte de trope ou de conversion. Après tout, dans quelque rang qu' on juge à propos de placer l' hypallage, il est certain que c' est une figure très remarquable.

Souvent la vivacité de l' imagination nous fait parler de manière, que quand nous venons ensuite à considérer de sang froid l' arangement dans lequel nous avons construit les mots dont nous nous sommes servis, nous trouvons que nous nous sommes écartés de l' ordre naturel, et de la manière dont les autres homes construisent les mots quand ils veulent exprimer la même pensée ; c' est un manque d' exactitude dans les modernes ; mais les langues anciennes autorisent souvent ces transpositions ; ainsi dans les anciens la transposition dont nous parlons est une figure respectable qu' on apèle *hypallage* , c' est-à-dire, changement, transposition, ou renversement de construction. Le besoin d' une certaine mesure dans les vers a souvent obligé les anciens

poètes d' avoir recours à ces façons de parler, et il faut convenir qu' elles ont quelquefois de la grace : aussi les a-t-on élevées à la dignité d' expressions figurées ; et en ceci les anciens l' emportent bien sur les modernes

p190

à qui on ne fera de long-tems le même honneur.

Je vais ajouter encore ici quelques exemples de cette figure, pour la faire mieux conoitre.

Virgile fait dire à Didon :

(...).

après que la froide mort aura séparé de mon ame les membres de mon corps, il est plus ordinaire de dire *aura séparé mon ame de mon corps* : le corps demeure et l' ame le quite ; ainsi Servius et la plupart des comentateurs trouvent une hypallage dans ces paroles de Virgile.

Le même poète parlant d' Enée et de la sibyle qui conduisit ce héros dans les enfers dit :

(...).

Pour dire qu' ils marchaient tout seuls dans les ténèbres d' une nuit sombre. Servius et le p. De La Rue disent que c' est ici une hypallage (...).

p192

On peut aussi regarder come une sorte d' hypallage, cette façon de parler selon laquelle

on marque par un adjectif, une circonstance qui est ordinairement exprimée par un adverbe :

c' est ainsi qu' au lieu de dire *qu' Enée envoya promptement Achate* . Virgile dit :

(...).

Par tous ces exemples on peut observer :

1 qu' il ne faut point que l' hypallage aporte de l' obscurité ou de l' équivoque à la pensée.

Il faut toujours qu' au travers du dérangement de construction, le fonds de la pensée

puisse être aussi facilement démêlé, que

si l' on se fut servi de l' arangement ordinaire.

On ne doit parler que pour être entendu par ceux qui conoissent le génie d' une langue.

2 ainsi quand la construction est équivoque, ou que les paroles expriment un sens

contraire à ce que l' auteur a voulu dire ; on doit convenir qu' il y a équivoque, que l' auteur a fait un contre-sens, et qu' en un mot, il s' est mal exprimé. Les anciens étoient homes, et par conséquent sujets à faire des fautes come nous. Il y a de la petitesse et une sorte de fanatisme à recourir aux figures pour excuser des expressions qu' ils condâneroient eux mêmes, et que leurs contemporains ont souvent condânées. L' hypallage ne prête pas son nom aux contre-sens et aux équivoques ; autrement tout seroit confondu, et cette figure deviendroit un azile pour l' erreur et pour l' obscurité.

3 l' hypallage ne se fait que quand on ne suit point dans les mots l' arrangement établi dans une langue ; mais il ne faut point juger de l' arrangement et de la signification des mots d' une langue par l' usage établi en une autre langue pour exprimer la même pensée. Nous disons en françois *je me repens, je m' afflige de ma faute* : *je* est le sujet de la proposition, c' est le nominatif du verbe : en latin on prend un autre tour, les termes de la proposition ont un autre arrangement, *je* devient le terme de l' action, ainsi, selon la destination des cas, *je* se met à l' acusatif ; *le souvenir de ma faute m' afflige,*

p194

m' affecte de repentir, tel est le tour latin, (...).

Il n' y a donc point d' hypallage dans (...), ni dans les autres façons de parler semblables ; je ne crois pas non plus, quoiqu' en disent les comentateurs d' Horace, qu' il y ait une hypallage dans ces vers de l' ode 17 du l. I.

(...).

C' est-à-dire, que Faune prend souvent en échange le lucrétile pour le lycée, il vient souvent habiter le lucrétile auprès de la maison de campagne d' Horace, et quite pour cela le lycée sa demeure ordinaire. Tel est le sens d' Horace, *come la suite de l' ode le done nécessairement à entendre* . Ce sont les paroles du p. Sanadon, qui trouve dans cette façon de parler *une vraie hypallage ou un renversement de construction* .

Mais il me paroît que c' est juger du latin par le françois, que de trouver une hypallage dans ces paroles d' Horace (...). On comence par atacher à (...) la même idée que nous atachons à notre verbe *changer* ; *doner ce qu' on a pour ce qu' on n' a pas*, ensuite sans avoir égard à la phrase latine, on traduit, *Faune change le lucrétile pour le lycée* : et come cette expression signifie en françois que Faune passe du lucrétile au lycée, et non du lycée au lucrétile, ce qui est pourtant ce qu' on sait bien qu' Horace a voulu dire, on est obligé de recourir à l' hypallage pour sauver le contre-sens que le françois seul présente : mais le renversement de construction ne doit jamais renverser le sens, come je viens de le remarquer ; c' est la phrase même, et non la suite du discours, qui doit faire entendre la pensée, si ce n' est dans toute son étendue, c' est au moins dans ce qu' elle présente d' abord à l' esprit de ceux qui savent la langue. Jugeons donc du latin par le latin même, et nous ne trouverons ici ni contre-sens ni hypallage, nous ne verrons qu' une phrase latine fort ordinaire en prose et en vers. On dit en latin etc.

Lorsqu' Ovide fait dire à Médée qu' elle voudroit avoir acheté Jason pour toutes les richesses de l' univers, il se sert de (...).

PARTIE 2 L'ONOMATOPEE

L' onomatopée est une figure par laquelle un mot imite le son naturel de ce qu' il signifie. On réduit sous cette figure les mots formés par imitation du son ; come le *glouglou de la bouteille* : *le cliquetis*, c' est-à-dire, le bruit que font les boucliers, les épées, et les autres armes en se choquant : *le trictrac* qu' on apeloit autrefois *tictac* ; sorte de jeu assez comun, ainsi nommé du bruit que font les dames et les dés dont on se sert à ce jeu : (...), tintement ; c' est le son clair et aigu des

métaux. (...), la petite bouteille
fait glou-glou, on le dit d' une petite
bouteille dont le goulot est étroit. (...),
c' est le bruit de la trompète.
(...).

C' est un ancien vers d' Ennius au rapport de
Servius. Virgile en a changé le dernier hémistiche,
qu' il n' a pas trouvé assez digne de
la poésie épique ; voyez Servius sur ce vers
de Virgile :

p199

(...).
(...), c' est un rire immodéré. (...),
se dit d' un home qui rit sans retenue :
ces deux mots sont formés du son ou bruit
que l' on entend quand quelqu' un rit avec
éclat.

Il y a aussi plusieurs mots qui expriment le
cri des animaux, come *béler* qui se dit des
brebis.

(...), aboyer, se dit des gros chiens. (...),
aboyer, hurler, c' est le mot générique.

(...), parler entre les dents, murmurer,
gronder, come les chiens : (...).

Les noms de plusieurs animaux sont tirés
de leurs cris, surtout dans les langues originales.
upupa, etc.

p200

Cette figure n' est point un trope, puisque le
mot se prend dans le sens propre : mais j' ai cru
qu' il n' étoit pas inutile de la remarquer ici.

PARTIE 2 MOT DOUBLEMENT FIGURE

Il est à observer que souvent un mot est
doublement figuré ; c' est-à-dire, qu' en un
certain sens il appartient à un certain trope et
qu' en un autre sens il peut être rangé sous un
autre trope. On peut avoir fait cette remarque
dans quelques exemples que j' ai déjà rapportés.
Quand Virgile dit de Bitias (...),
c' est une synecdoque de la matière
pour la chose qui en est faite, ensuite la coupe
se prend pour la liqueur qui étoit contenue

dans cette coupe : c' est une métonymie du contenant pour le contenu.
nota, marque, signe, se dit en général de tout ce qui sert à faire conoitre ou remarquer quelque chose : mais lorsque *nota*, (*note*) se prend pour *dédecus* , marque d' infamie, tache dans la réputation, come quand on dit

p201

d' un militaire, *il s' est enfui en une telle ocasion*, c' est une *note*, il y a une métaphore et une synecdoque dans cette façon de parler.
Il y a métaphore, puisque cette *note* n' est pas une marque réelle, ou un signe sensible, qui soit sur la personne dont on parle ; ce n' est que par comparaison qu' on se sert de ce mot, on done à *note* un sens spirituel et métaphorique.
Il y a synecdoque, puisque *note* est restrand à la signification particulière de *tache* , *dédecus*.
Lorsque pour dire qu' il faut faire pénitence et réprimer ses passions, on dit qu' *il faut mortifier la chair* ; c' est une expression figurée qui peut se rapporter à la synecdoque et à la métaphore. *chair* ne se prend point alors dans le sens propre, ni dans toute son étendue ; il se prend pour le corps humain, et surtout pour les passions, les sens ; ainsi c' est une synecdoque ; mais *mortifier* est un terme métaphorique, on veut dire qu' il faut éloigner de nous toutes les délicatesses sensibles ; qu' il faut punir notre corps, le sevrer de ce qui le flate, afin d' afoiblir l' apétit charnel, la convoitise, les passions, les soumettre à l' esprit, et pour ainsi dire, les faire mourir.

p202

Le changement d' état par lequel un citoyen romain perdoit la liberté, ou aloit en exil, ou changeoit de famille, s' apeloit (...), diminution de tête : c' est encore une expression métaphorique qui peut aussi être rapportée à la synecdoque. Je crois qu' en ces ocasions, on peut s' épargner la peine d' une exactitude trop recherchée, et qu' il suffit de remarquer que l' expression est figurée, et la ranger sous l' espèce de trope auquel

elle a le plus de rapport.

PARTIE 2 SUBORDINATION TROPES

Quintilien dit que les grammairiens aussi-bien que les philosophes disputent beaucoup entre eux pour savoir combien il y a de différentes classes de tropes, combien chaque classe renferme d'espèces particulières,

p203

et enfin quel est l'ordre qu'on doit garder entre ces classes et ces espèces. Vossius soutient qu'il n'y a que quatre tropes principaux, qui sont la métaphore, la métonymie, la synecdoque et l'ironie, les autres, à ce qu'il prétend, se rapportent à ceux-là comme les espèces aux genres ; mais toutes ces discussions sont assez inutiles dans la pratique, et il ne faut point s'amuser à des recherches qui souvent n'ont aucun objet certain. Toutes les fois qu'il y a de la différence dans le rapport naturel qui donne lieu à la signification empruntée, on peut dire que l'expression qui est fondée sur ce rapport appartient à un trope particulier. C'est le rapport de ressemblance qui est le fondement de la catachrèse et de la métaphore ; on dit au propre *une feuille d'arbre*, et par catachrèse *une feuille de papier*, parce qu'une feuille de papier est à peu près aussi mince qu'une feuille d'arbre. La catachrèse est la première espèce de métaphore. On a recours à la catachrèse par nécessité, quand on ne trouve point de mot propre pour exprimer ce qu'on veut dire. Les autres espèces de métaphores se font par d'autres mouvements

p204

de l'imagination qui ont toujours la ressemblance pour fondement. L'ironie au contraire est fondée sur un rapport d'opposition, de contrariété, de différence, et, pour ainsi dire, sur le contraste qu'il y a, ou que nous imaginons entre un objet et un autre ; c'est ainsi que Boileau a dit,

Quinault est un Virgile .

La métonymie et la synecdoque aussi-bien que les figures qui ne sont que des espèces de l' une ou de l' autre, sont fondées sur quelque autre sorte de rapport qui n' est ni un rapport de ressemblance, ni un rapport du contraire. Tel est, par exemple, le rapport de la cause à l' effet, ainsi dans la métonymie et dans la synecdoque les objets ne sont considérés ni come semblables, ni come contraires, on les regarde seulement come aiant entr' eux quelque relation, quelque liaison, quelque sorte d' union ; mais il y a cette différence, que, dans la métonymie, l' union n' empêche pas qu' une chose ne subsiste indépendamment d' une autre ; au lieu que, dans la synecdoque, les objets dont l' un est dit pour l' autre, ont une liaison plus dépendante, come nous l' avons déjà remarqué, l' un est compris sous le nom de l' autre, ils forment un ensemble, un tout ; par exemple,

p205

quand je dis de quelqu' un, *qu' il a lu Cicéron, Horace, Virgile*, au lieu de dire, *les ouvrages de Cicéron*, etc. : je prends la cause pour l' effet, c' est le rapport qu' il y a entre un auteur et son livre, qui est le fondement de cette façon de parler : voilà une relation, mais le livre subsiste sans son auteur et ne forme pas un tout avec lui ; au lieu que, lorsque je dis *cent voiles pour cent vaisseaux* , je prends la partie pour le tout, les voiles sont nécessaires à un vaisseau : il en est de même quand je dis *qu' on a payé tant par tête* , la tête est une partie essentielle à l' homme. Enfin dans la synecdoque il y a plus d' union et de dépendance entre les objets dont le nom de l' un se met pour le nom de l' autre, qu' il n' y en a dans la métonymie.

L' allusion se sert de toutes les sortes de relations, peu lui importe que les termes conviennent ou ne conviennent pas entre eux, pourvu que par la liaison qu' il y a entre les idées accessoires, ils réveillent celle qu' on a eu dessein de réveiller. Les circonstances qui accompagnent le sens littéral des mots dont on se sert dans l' allusion nous font conoitre que ce sens littéral n' est pas celui qu' on a eu dessein d' exciter dans notre esprit,

p206

et nous dévoilent facilement le sens figuré qu' on a voulu nous faire entendre.

L' euphémisme est une espèce d' allusion, avec cette différence qu' on cherche à éviter les mots qui pourroient exciter quelque idée triste, dure, ou contraire à la bienséance.

Enfin chaque espèce de trope a son caractère propre qui le distingue d' un autre, come il a été facile de le remarquer par les observations qui ont été faites sur chaque trope en particulier.

Les personnes qui trouveront ces observations ou trop abstraites, ou peu utiles dans la pratique, pouront se contenter de bien sentir par les exemples la différence qu' il y a d' un trope à un autre. Les exemples les mèneront insensiblement aux observations.

PARTIE 2 DES TROPES

p2071

Il come les figures ne sont que des manières de parler qui ont un caractère particulier auquel on a doné un nom ; que d' ailleurs chaque sorte de figure peut être variée en plusieurs manières différentes, il est évident que si l' on vient à observer chacune de ces manières et à leur doner des noms particuliers, on en fera autant de figures. Delà les noms de (...), et autres pareils qu' on ne trouve guère que dans les ouvrages de ceux qui les ont imaginés.

Les expressions figurées qui ont doné lieu à ces sortes de noms peuvent aisément être réduites sous quelqu' une des classes de tropes dont j' ai déjà parlé : *le sarcasme*, par exemple, n' est autre chose qu' une ironie faite avec aigreur et avec emportement. On trouve

p2081

l' infini partout : mais quand une fois on est parvenu au point de division où ce qu' on divise n' est plus palpable, c' est perdre son tems

et sa peine que de s' amuser à diviser.
Ici les auteurs donnent quelquefois des
noms différents à la même espèce d' expression
figurée, je veux dire, que l' un appelle *hypallage*
ce que l' autre nomme *métonymie* : les noms
de ces sortes de figures étant arbitraires et
quelques uns ayant beaucoup de rapport à d' autres
selon leur étymologie, il n' est pas étonnant
qu' on les ait souvent confondus. Aristote
donne le nom de métaphore à la plupart
des tropes qui ont aujourd' hui des noms particuliers.
(...). Cicéron remarque aussi que les rhéteurs
nomment *hypallage* la même figure que les
grammairiens appellent *métonymie* . Aujourd' hui
que ces dénominations sont plus déterminées,
on doit se conformer sur ce point
à l' usage ordinaire des grammairiens et des
rhéteurs. Un de nos poètes a dit :
leurs cris remplissent l' air de leurs tendres
souhais.
Selon la construction ordinaire on dirait

p2091

plutôt que ce sont les souhaits qui font pousser
des cris qui retentissent dans les airs.
L' auteur du dictionnaire néologique donne à
cette expression le nom de *métathèse* : les
façons de parler semblables qu' on trouve dans
les anciens sont appelées des hypallages : le
mot de *métathèse* n' est guère d' usage que
lorsqu' il s' agit d' une transposition de lettres.
M Gibert nous fournit encore un bel
exemple de cette variété dans les dénominations
des figures, il appelle *métaphore* ce que

p2101

Quintilien et les autres nomment *antonomase* .
" il y a, dit M Gibert, etc. : " ce sont là cependant
les exemples ordinaires que les rhéteurs donnent
de l' antonomase : mais, après tout, le
nom ne fait rien à la chose ; le principal est
de remarquer que l' expression est figurée,
et en quoi elle est figurée.

PARTIE 2 USAGE ABUS TROPES

p2111

Une même cause dans les mêmes circonstances produit des effets semblables.

Dans tous les tems et dans tous les lieux où il y a eu des homes, il y a eu de l' imagination, des passions, des idées accessoires, et par conséquent des tropes.

Il y a eu des tropes dans la langue des caldéens, dans celle des egyptiens, dans celle des grecs et dans celle des latins : on en fait usage aujourd'hui parmi les peuples même les plus barbares, parce qu' en un mot ces peuples sont des homes, ils ont de l' imagination et des idées accessoires.

Il est vrai que telle expression figurée en particulier n' a pas été en usage partout ; mais partout il y a eu des expressions figurées.

Quoique la nature soit uniforme dans le fonds des choses, il y a une variété infinie dans l' exécution, dans l' application, dans les circonstances, dans les manières.

p2121

Ainsi nous nous servons de tropes, non parce que les anciens s' en sont servis ; mais parce que nous sommes homes comme eux. Il est difficile en parlant et en écrivant, d' apporter toujours l' attention et le discernement nécessaires pour rejeter les idées accessoires qui ne conviennent point au sujet, aux circonstances, et aux idées principales que l' on met en oeuvre : delà il est arrivé dans tous les tems, que les écrivains se sont quelquefois servis d' expressions figurées qui ne doivent pas être prises pour modèle.

Les règles ne doivent point être faites sur l' ouvrage d' aucun particulier, elles doivent être puisées dans le bon sens et dans la nature : et alors quiconque s' en éloigne ne doit point être imité en ce point. Si l' on veut former le goût des jeunes gens, on doit leur faire remarquer les défauts, aussi bien que les beautés des auteurs qu' on leur fait lire. Il est plus facile d' admirer, j' en conviens ; mais une critique sage, éclairée, exempte de passion et de fanatisme est bien plus utile.

Ainsi l' on peut dire que chaque siècle a pu avoir ses critiques et son *dictionnaire*

néologique . Si quelques personnes disent aujourd'hui

p2131

avec raison ou sans fondement, *qu' il règne dans le langage une affectation puérile : que le style frivole et recherché passe jusqu' aux tribunaux les plus graves*, Cicéron a fait la même plainte de son temps. (...).

" au plus beau siècle de Rome, etc. "

Horace se moque de l' un et de l' autre de ces auteurs ; mais il n' a pas été exempt lui-même des fautes qu' il a reprochées à ses contemporains. *il ne reste à la plupart des commentateurs d' autre liberté que pour louer, pour admirer, pour adorer* ; mais ceux qui font usage de leurs lumières et qui ne se conduisent point par *une prévention aveugle, etc.* .

p2141

Quintilien après avoir repris dans les anciens quelques métaphores défectueuses, dit que ceux qui sont instruits du bon et du mauvais usage des figures, ne trouveront que trop d' exemples à reprendre. (...).

Au reste les fautes qui regardent les mots, ne sont pas celles que l' on doit remarquer avec le plus de soin : il est bien plus utile d' observer celles qui pèchent contre la conduite, contre la justesse du raisonnement, contre la probité, la droiture et les bonnes mœurs. Il seroit à souhaiter que les exemples de ces dernières sortes de fautes fussent moins rares, ou plutôt qu' ils fussent inconnus.

PARTIE 3

p207

des autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours.

outre les tropes dont nous venons de parler et dont les grammairiens et les rhéteurs traitent ordinairement, il y a encore d' autres sens dans lesquels les mots peuvent

être employés, et ces sens sont la plupart
autant d' autres différentes sortes de tropes :
il me paroît qu' il est très utile de les conoitre
pour mettre de l' ordre dans les pensées,
pour rendre raison du discours et pour
bien entendre les auteurs. C' est ce qui va faire
la matière de cette troisième partie.

PARTIE 3 SUBST. ADJ. ADV.

*substantifs pris adjectivement, adjectifs pris
substantivement, substantifs et adjectifs
pris adverbialement.*

un nom substantif se prend quelquefois
adjectivement, c' est-à-dire, dans le sens
d' un attribut ; par exemple : *un père est toujours*

p208

père, cela veut dire qu' un père est toujours
tendre pour ses enfans, et que malgré
leurs mauvais procédés, il a toujours des sentimens
de père à leur égard ; alors ces substantifs
se construisent come de véritables adjectifs.

" Dieu est notre ressource, notre lumière,
notre vie, notre soutien, notre tout. L' home
n' est qu' un néant. Etes-vous prince ?
Etes-vous roi ? Etes-vous avocat ? " alors
prince, roi, avocat, sont adjectifs.

Cette remarque sert à décider la question
que font les grammairiens, savoir si ces
mots *roi, reine, père, mère*, etc., sont
substantifs ou adjectifs ? Ils sont l' un et l' autre
suivant l' usage qu' on en fait. Quand ils sont
le sujet de la proposition, ils sont pris
substantivement ; quand ils sont l' attribut de la
proposition, ils sont pris adjectivement. Quand je
dis *le roi aime le peuple ; la reine a de la piété* :
roi, reine, sont des substantifs qui marquent
un tel roi et une telle reine en particulier ;
ou, come parlent les philosophes, ces mots
marquent alors un individu qui est roi :
mais quand je dis que *Louis Quinze est roi*, *roi*
est pris alors adjectivement ; je dis de Louis
qu' il est revêtu de la puissance royale.
Il y a quelques noms substantifs latins qui

p209

sont quelquefois pris adjectivement, par métonymie, par synecdoque ou par antonomase.

scelus, crime, se dit d' un scélérat, d' un home qui est, pour ainsi dire, le crime même : (...) ?

Le scélérat de qui parle-t-il ?

(...) ? Où est ce scélérat

qui m' a perdu ? Où vous voyez que etc. : la

construction se fait alors selon le sens,

c' est-à-dire, par raport à la personne dont on parle, et non selon le mot qui est neutre.

carcer, prison, se dit aussi par métonymie, de celui qui mérite la prison. (...) ?

Que dis-tu malheureux ? C' est peut être

dans le même sens qu' Enée, dans Virgile, parlant des grecs à l' ocasion de la fourberie de

Sinon, dit (...). Ce que

nous ne saurions rendre en françois en conservant

le même tour, *un seul fourbe, une seule de*

leurs fourberies, vous fera conoitre le caractère de tous les grecs . Térence a dit etc.

p210

Un adjectif se prend aussi quelquefois substantivement ; c' est-à-dire, qu' un mot qui est

ordinairement attribut, est quelquefois sujet

dans une proposition ; ce qui ne peut ariver

que parce qu' il y a alors quelqu' autre nom

sous-entendu qui est dans l' esprit ; par exemple :

le vrai persuade, c' est-à-dire, ce qui est

vrai, *l' être vrai*, ou la vérité : *le tout*

puissant vanger les foibles qu' on oprime,

c' est-à-dire, Dieu, qui est tout puissant, vanger

les homes foibles.

Nous avons vu dans les préliminaires de

la syntaxe, que l' adverbe est un mot qui renferme

la préposition et le nom qui la détermine.

La préposition marque une circonstance

générale, qui est ensuite déterminée par

le nom qui suit la préposition selon l' ordre

des idées : or l' adverbe renfermant la préposition

et le nom, il marque une circonstance

particulière du sujet, ou de l' attribut de la

proposition : etc.

p211

Il y a quelques noms substantifs qui sont

pris adverbialement, c' est-à-dire qu' ils n' entrent dans une proposition que pour marquer une circonstance du sujet ou de l' attribut, en vertu de quelque préposition sous-entendue ; etc. (...) se prend aussi adverbialement, come nous l' avons remarqué plus haut. Quand on sait une fois la raison des terminaisons de ces

p212

sortes de mots, on peut se contenter de dire que ce sont des substantifs pris adverbialement. Les adjectifs se prènent aussi fort souvent adverbialement, come je l' ai remarqué en parlant des adverbes ; par exemple : *parler haut, parler bas, parler grec et latin, (...) : penser juste, sentir bon, sentir mauvais, marcher vite, voir clair, fraper fort, etc.* Ces adjectifs sont alors au neutre, et c' est une imitation des latins : (...).

PARTIE 3 SENS DETERMINE INDET.

p213

Chaque mot a une certaine signification dans le discours ; autrement il ne signifieroit rien : mais ce sens, quoique déterminé, ne marque pas toujours précisément un tel individu, un tel particulier ; ainsi on apèle *sens indéterminé* , ou *indéfini* , celui qui marque une idée vague, une pensée générale, qu' on ne fait point tomber sur un objet particulier ; par exemple : *on croit, on dit* ; ces termes ne désignent personne en particulier qui croie ou qui dise : c' est le sens indéterminé, c' est-à-dire, que ces mots ne marquent point un tel particulier de qui l' on dise *qu' il croit* , ou *qu' il dit* . Au contraire, le sens déterminé tombe sur un objet particulier ; il désigne une ou plusieurs personnes, une ou plusieurs choses, come, *les cartésiens croient que les animaux sont des machines : Cicéron dit dans ses offices, que la bone foi est le lien de la société* . On peut rapporter ici le *sens étendu* et le *sens étroit* . Il y a bien des propositions qui sont

vraies dans un sens étendu (...), et fausses lorsque

p214

les mots en sont pris à la rigueur, (...) :
nous en donnerons des exemples en parlant
du sens littéral.

PARTIE 3 SENS ACT. PASSIF NEUTRE

actif vient de (...), pousser, agir, faire.

Un mot est pris dans un sens actif,
quand il marque que l'objet qu'il exprime,
ou dont il est dit, fait une action, ou qu'il a
un sentiment, une sensation.

Il faut remarquer qu'il y a des actions et
des sentiments qui passent sur un objet qui en
est le terme. Les philosophes appellent *patient*,
ce qui reçoit l'action d'un autre ; ce qui est le
terme ou l'objet du sentiment d'un autre. Ainsi
patient ne veut pas dire ici celui qui ressent de
la douleur ; mais ce qui est le terme d'une
action ou d'un sentiment. *Pierre bat Paul ; bat*
est pris dans un sens actif, puisqu'il marque
une action que je dis que Pierre fait, et cette
action a Paul pour objet ou pour patient.
le roi aime le peuple ; aime est aussi dans un
sens actif, et *le peuple* est le terme ou l'objet
de ce sentiment.

Un mot est pris dans un sens passif, quand

p215

il marque que le sujet de la proposition,
ou ce dont on parle est le terme ou le patient
de l'action d'un autre : *Paul est battu par*
Pierre ; battu est un terme passif : je juge de
Paul qu'il est le terme de l'action de battre.
Je ne suis point batant, de peur d'être battu.
batant est actif, et *battu* est passif.

Il y a des mots qui marquent de simples
propriétés ou manières d'être, de simples situations,
et même des actions, mais qui
n'ont point de patient ou d'objet qui en soit
le terme ; c'est ce qu'on appelle le *sens neutre*.
neutre veut dire *ni l'un ni l'autre*,
c'est-à-dire, ni actif ni passif. Un verbe qui ne
marque ni une action qui ait un patient, ni une
passion, c'est-à-dire, qui ne marque pas que l'objet

dont on parle soit le terme d' une action, ce verbe, dis-je, n' est ni actif ni passif ; et par conséquent il est appelé *neutre* .

(...), aimer, chérir ; (...), avoir de l' amitié, de l' affection, sont des verbes actifs.

(...), être aimé, être chéri ; (...), être celui pour qui l' on a de l' amitié, sont des verbes passifs : mais (...), être assis, est un verbe neutre ; (...), être alumé ; être ardent, est aussi un verbe neutre.

p216

Souvent les verbes actifs se prennent dans un sens neutre, et quelquefois les verbes neutres se prennent dans un sens actif : *écrire une lettre* est un sens actif ; mais quand on demande, *que fait monsieur ?* et qu' on répond, *il écrit, il dort, il chante, il danse* ; tous ces verbes là sont pris alors dans un sens neutre.

Quand Virgile dit que Turnus entra dans un emportement que rien ne put apaiser, (...); *ardet* est alors un verbe neutre : mais quand le même poète, pour dire que Coridon aimait Alexis éperdument, se sert de cette expression, (...), alors *ardébat* est pris dans un sens actif, quoiqu' on etc.

(...), se reposer, être oisif, être en repos, est un verbe neutre. Virgile l' a pris dans un sens actif lorsqu' il a dit :

(...) :
les fleuves changés, c' est-à-dire, contre leur usage, contre leur nature, arêtèrent le cours de leurs eaux, (...).

Simon dans l' Andriène rapèle à Sosie les bienfaits dont il l' a comblé : " me remettre ainsi vos bienfaits devant les yeux, lui dit

p217

Sosie, " c' est me reprocher que je les ai oubliés. (...). Les interprètes d' accord entre eux pour le fonds de la pensée, ne le sont pas etc.

p218

que fait monsieur ? Il joue : jouer est pris alors dans un sens neutre : mais quand on dit, il joue gros jeu ; il joue est pris dans un sens actif, et gros jeu est le régime de il joue . danser est un verbe neutre ; mais danser une courante, danser un menuet ; danser est alors un verbe actif.
Les latins ont fait le même usage etc.

p219

Cette remarque sert à expliquer ces façons de parler (...), ces verbes neutres se prennent alors en latin dans un sens passif, et marquent que l' action qu' ils signifient est faite ; (...). Voyez ce que nous en avons dit dans la syntaxe : l' action que le verbe signifie sert alors de nominatif au verbe même, selon la remarque des anciens grammairiens.

PARTIE 3 SENS ABSOLU RELATIF

Un mot est pris dans un sens absolu, lorsqu' il exprime une chose considérée en elle même sans aucun rapport à une autre.

p220

absolu vient (...), qui veut dire achevé, accompli, qui ne demande rien davantage ; par exemple, quand je dis que *le soleil est lumineux* , cette expression est dans un sens absolu ; celui à qui je parle n' attend rien de plus, par rapport au sens de cette phrase. Mais si je disois que *le soleil est plus grand que la terre* , alors je considérerois le soleil par rapport à la terre, ce seroit un sens rélatif ou respectif. Le sens rélatif ou respectif est donc lorsqu' on parle d' une chose par rapport à quelqu' autre : c' est pour cela que ce sens s' apèle aussi *respectif* , (...), regarder ; parce que la chose dont on parle, en regarde, pour ainsi dire, une autre ; elle en rapèle l' idée, elle y a du rapport, elle s' y raporte ; delà vient *rélatif* , (...). Il y a des mots rélatifs, tels que *père, fils, époux*, etc. ; nous en avons parlé ailleurs.

PARTIE 3 SENS COLLECTIF DISTRIB.

collectif vient du latin (...), qui veut dire *recueillir, assembler*. *Distributif* vient de (...), qui veut dire *distribuer, partager*.

p221

la femme aime à parler : cela est vrai en parlant des femmes en général ; ainsi le mot de *femme* est pris là dans un sens collectif ; mais la proposition est fautive dans le sens distributif, c'est-à-dire, que cela n'est point vrai de chaque femme en particulier.

l'homme est sujet à la mort ; cela est vrai dans le sens collectif, et dans le sens distributif.

Au lieu de dire *le sens collectif et le sens distributif*, on dit aussi *le sens général et le sens particulier*.

Il y a des mots qui sont collectifs, c'est-à-dire, dont l'idée représente un tout en tant que composé de parties actuellement séparées, et qui forment autant d'unités ou d'individus particuliers : tels sont *armée, république, régiment*.

PARTIE 3 SENS EQUIVOQUE LOUCHE

Il y a des mots et des propositions équivoques.

Un mot est équivoque, lorsqu'il signifie des choses différentes : comme *choeur*, assemblée de plusieurs personnes qui chantent ; *coeur*, partie intérieure des animaux ; *autel*, table sur quoi l'on fait des sacrifices aux dieux ; *hôtel*, grande

p222

maison. Ces mots sont équivoques, du moins dans la prononciation. *lion*, nom d'un animal ; *lion*, nom d'une constellation, d'un signe céleste ; *lion*, nom d'une vile. *coin*, sorte de fruit ; *coin*, angle, endroit ; *coin*, instrument avec quoi l'on marque les monnaies et les médailles ; *coin*, instrument qui sert à fendre du bois : *coin* est encore un terme de manège, etc.

de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ? dit le docteur Pancrace, parlant à

Sganarèle : *de la langue que j' ai dans ma bouche*, répond Sganarèle : où vous voyez que par *langue* l' un entend *langage, idiome* ; et l' autre entend, come il le dit, la langue que nous avons dans la bouche.

Dans la suite d' un raisonnement, on doit toujours prendre un mot dans le même sens qu' on l' a pris d' abord ; autrement on ne raisonerait pas juste ; parce que ce seroit ne dire qu' une même chose de deux choses différentes : car, quoique les termes équivoques se ressemblent quant au son, ils signifient pourtant des idées différentes ; ce qui est vrai de l' une n' est donc pas toujours vrai de l' autre. Une proposition est équivoque, quand le sujet ou l' attribut présente deux sens à l' esprit ;

p223

ou quand il y a quelque terme qui peut se rapporter ou à ce qui précède, ou à ce qui suit : c' est ce qu' il faut éviter avec soin, afin de s' acoutumer à des idées précises.

Il y a des mots qui ont une construction louche, c' est lorsqu' un mot paroît d' abord se rapporter à ce qui précède et que cependant il se rapporte à ce qui suit : par exemple, dans cette chanson si connue, d' un de nos meilleurs opéra,
tu sais charmer,
tu sais desarmer,
le dieu de la guerre ;
le dieu du tonnerre
se laisse enflamer.

le dieu du tonnerre paroît d' abord être le terme de l' action de *charmer* et de *desarmer* , aussi-bien que *le dieu de la guerre* : cependant, quand on continue à lire, on voit aisément que *le dieu du tonnerre* est le nominatif ou le sujet de *se laisse enflamer* .

Toute construction ambiguë, qui peut signifier deux choses en même tems, ou avoir deux rapports différents, est appelée *équivoque* , ou *louche*. *Louche* est une sorte d' équivoque, souvent facile à démêler. *louche* est ici un terme

p224

métaphorique : car come les personnes louches

paraissent regarder d' un côté pendant qu' elles regardent d' un autre, de même dans les constructions louches, les mots semblent avoir un certain rapport, pendant qu' ils en ont un autre ; mais quand on ne voit pas aisément quel rapport on doit leur donner, on dit alors qu' une proposition est équivoque, plutôt que de dire simplement qu' elle est louche. Les pronoms de la troisième personne font souvent des sens équivoques ou louches, surtout quand ils ne se rapportent pas au sujet de la proposition : je pourrais en rapporter un grand nombre d' exemples de nos meilleurs auteurs, je me contenterai de celui-ci : " François I érigea Vendôme etc. " il n' y a que ceux qui sont déjà au fait de

p225

l' histoire qui puisse démêler les divers rapports de *ce prince* et de tous ces *il* . Je crois qu' il vaut mieux répéter le mot, que de se servir d' un pronom dont le rapport n' est aperçu que par ceux qui savent déjà ce qu' ils lisent. On évitait facilement ces sens louches en latin, par les usages différents de (...). Quelquefois pour abrégé, on se contente de faire une proposition de deux membres, dont l' un est négatif et l' autre affirmatif, et on les joint par une conjonction : cette sorte de construction n' est pas régulière, et fait souvent des équivoques ; par exemple : l' amour n' est qu' un plaisir, et l' honneur un devoir. L' académie a remarqué que Corneille devoit dire : l' amour n' est qu' un plaisir, l' honneur est un devoir. En effet, ces mots *n' est que* , du premier membre, marquent une négation, ainsi ils ne peuvent pas se construire encore avec *un devoir* , qui est dans un sens affirmatif au second membre ; autrement il sembleroit que Corneille, contre son intention, eut voulu mépriser également l' amour et l' honneur.

p226

On ne sauroit apporter trop d' attention pour éviter tous ces défauts : on ne doit écrire que pour se faire entendre ; la netteté et la précision sont la fin et le fondement de l' art de

parler et d' écrire.

PARTIE 3 JEUX MOTS PARONOMASE

Il y a deux sortes de jeux de mots.

1 il y a des jeux de mots qui ne consistent que dans un équivoque ou dans une allusion : j' en ai parlé dans l' allusion, et j' en ai donné des exemples. Les bons mots qui n' ont d' autre sel que celui qu' ils tirent d' un équivoque ou d' une allusion fade et puérole, ne sont pas du goût des gens sensés, parce que ces mots là n' ont rien de vrai ni de solide.

2 il y a des mots dont la signification est différente, et dont le son est presque le même : ce rapport qui se trouve entre le son de deux mots, fait une espèce de jeu, dont les rhéteurs ont fait une figure qu' ils appellent paronomase ; par exemple, (...), les amans sont des insensés : le jeu qui est dans le latin ne se retrouve pas dans le français.

Aux funérailles de Marguerite D' Autriche,

p227

qui mourut en couche, on fit une devise dont le corps étoit une aurore qui apporte le jour au monde, avec ces paroles (...), je péris en donnant le jour.

Pour marquer l' humilité d' un homme de bien qui se cache en faisant de bonnes oeuvres, on peint un ver à soie qui s' enferme dans sa coque ; l' ame de cette devise est un jeu de mots ; (...). Dans ces exemples et dans plusieurs autres pareils, le sens subsiste indépendamment des mots.

J' observerai à cette occasion deux autres figures qui ont du rapport à celle dont nous venons de parler : l' une s' appelle (...); c' est quand les différents membres ou incises d' une période finissent par des cas ou des tems dont la terminaison est semblable : l' autre s' appelle (...), c' est lorsque les mots qui finissent les différents membres ou incises d' une période ont la même terminaison, mais une terminaison qui n' est point une désinence de cas, de tems, ou de personne, come (...). Ces deux dernières figures sont proprement la même ; on en trouve un grand nombre d' exemples dans S Augustin. On doit éviter les jeux de mots qui sont vides de sens :

mais quand le sens subsiste indépendamment du jeu de mots, ils ne perdent rien de leur mérite.

PARTIE 3 SENS COMPOSE DIVISE

Quand l' evangile dit *les aveugles voient les boiteux marchent* ; ces termes *les aveugles, les boiteux*, se prènent en cette occasion dans le sens divisé, c' est-à-dire, que ce mot *aveugles* se dit là de ceux qui étoient aveugles et qui ne le sont plus ; ils sont divisés, pour ainsi dire, de leur aveuglement, car les aveugles en tant qu' aveugles, ce qui seroit le sens composé, ne voient pas.

L' evangile parle d' un certain Simon apelé *le lépreux* , parce qu' il l' avoit été, c' est le sens divisé.

Ainsi, quand S Paul a dit que les idolatres n' entreront pas dans le royaume des cieux, il a parlé des idolatres dans le sens composé, c' est-à-dire, de ceux qui demeureront dans l' idolatrie. Les idolatres entant qu' idolatres n' entreront pas dans le royaume des cieux : c' est le sens composé ; mais les idolatres qui auront quité l' idolatrie et qui auront

fait pénitence, entreront dans le royaume des cieux : c' est le sens divisé.

Apelles aiant exposé, selon sa coutume, un tableau à la critique du public, un cordonier censura la chaussure d' une figure de ce tableau : Apelles réforma ce que le cordonier avoit blâmé : mais le lendemain le cordonier aiant trouvé à redire à une jambe, Apelles lui dit qu' un cordonier ne devoit juger que de la chaussure ; etc.

La récusation qu' Apelles fit de ce cordonier, étoit plus piquante que raisonnable : un cordonier, en tant que cordonier, ne doit juger que de ce qui est de son métier ; mais, si ce cordonier a d' autres lumières, il ne doit point être récusé, par cela seul qu' il est cordonier : en tant que cordonier, ce qui est le sens composé, il juge si un soulier est bien fait et bien peint ; et entant qu' il a des

connoissances supérieures à son métier, il est juge compétant sur d'autres points ; il juge alors dans le sens divisé, par rapport à son métier de cordonier.

Ovide parlant du sacrifice d'Iphigénie, dit que *l'intérêt public triompha de la tendresse paternelle, le roi vainquit le père* :

p230

(...).

Ces dernières paroles sont dans un sens divisé : Agamemnon se regardant comme roi, étouffe les sentiments qu'il ressent comme père.

Dans le sens composé, un mot conserve sa signification à tous égards, et cette signification entre dans la composition du sens de toute la phrase ; au lieu que dans le sens divisé, ce n'est qu'en un certain sens, et avec restriction, qu'un mot conserve son ancienne signification : *les aveugles voient*, c'est-à-dire, ceux qui ont été aveugles.

PARTIE 3 SENS LITERAL SPIRITUEL

le sens littéral est celui que les mots excitent d'abord dans l'esprit de ceux qui entendent une langue ; c'est le sens qui se présente naturellement à l'esprit. Entendre une expression littéralement, c'est la prendre au pied de la lettre. (...)

p231

c'est le sens que les paroles signifient immédiatement, (...).

le sens spirituel, est celui que le sens littéral renferme, il est enté, pour ainsi dire, sur le sens littéral ; c'est celui que les choses signifiées par le sens littéral font naître dans l'esprit. Ainsi dans les paraboles, dans les fables, dans les allégories, il y a d'abord un sens littéral : on dit, par exemple, qu'un loup et un agneau vinrent boire à un même ruisseau : que le loup aiant cherché querèle à l'agneau, il le dévora. Si vous vous atachez simplement à la lettre, vous ne verrez

dans ces paroles qu' une simple aventure arivée à deux animaux : mais cette narration a un autre objet ; on a dessein de vous faire voir que les foibles sont quelquefois opprimés par ceux qui sont plus puissans ; et voilà le sens spirituel, qui est toujours fondé sur le sens littéral.

division du sens littéral.

le sens littéral est donc de deux sortes.

1 il y a un *sens littéral-rigoureux* ; c' est le sens propre d' un mot, c' est la lettre prise à la rigueur, *stricté* .

p232

2 la seconde espèce de sens littéral, c' est celui que les expressions figurées dont nous avons parlé présentent naturellement à l' esprit de ceux qui entendent bien une langue, c' est un *sens littéral-figuré* ; par exemple, quand on dit d' un politique *qu' il sème à propos la division entre ses propres ennemis* ; *semer* ne se doit pas entendre à la rigueur selon le sens propre, et de la même manière qu' on dit *semer du blé* : mais ce mot ne laisse pas d' avoir un sens littéral, qui est un sens figuré qui se présente naturellement à l' esprit. La lettre ne doit pas toujours être prise à la rigueur, elle tue, dit S Paul. On ne doit point exclure des termes toute signification métaphorique et figurée. Il faut bien se garder, dit S Augustin, de prendre à la lettre une façon de parler figurée, et c' est à cela qu' il faut appliquer ce passage de S Paul, *la lettre tue et l' esprit donne la vie* .

Il faut s' atacher au sens que les mots excitent naturellement dans notre esprit, quand nous ne sommes point prévenus, et que nous

p233

somes dans l' état tranquille de la raison : voilà le véritable sens littéral-figuré, c' est celui-là qu' il faut donner aux loix, aux canons, aux textes des coutumes, et même à l' écriture sainte.

Quand J C a dit que *celui qui met la main à la charue, et qui regarde derrière lui, n' est point propre pour le royaume de Dieu* ; on voit bien qu' il n' a pas voulu dire qu' un laboureur qui en

travaillant tourne quelquefois la tête n' est pas propre pour le ciel : le vrai sens que ces paroles présentent naturellement à l' esprit, c' est que ceux qui ont comencé à mener une vie chrétienne, et à être les disciples de Jésus-Christ, ne doivent pas changer de conduite ni de doctrine, s' ils veulent être sauvés ; c' est donc là un sens littéral-figuré. Il en est de même de ces autres passages de l' evangile, où J C dit, de présenter la joue gauche à celui qui nous a frapés sur la droite, de s' aracher la main ou l' oeil qui est un sujet de scandale ; il faut entendre ces paroles de la même manière qu' on entend toutes les expressions métaphoriques et figurées : ce ne seroit pas leur doner leur véritable sens, que de les entendre selon le sens littéral pris à la rigueur ; elles doivent être entendues selon la seconde

p234

sorte de sens littéral qui réduit toutes ces façons de parler figurées à leur juste valeur, c' est-à-dire, au sens qu' elles avoient dans l' esprit de celui qui a parlé, et qu' elles excitent dans l' esprit de ceux qui entendent la langue où l' expression figurée est autorisée par l' usage. " lorsque nous donons au blé le nom de Cérès, dit Cicéron, etc. " on se sert dans toutes les nations policées de certaines expressions ou formules de politesse, qui ne doivent point être prises dans le sens littéral-étroit. *j' ai l' honneur de... je vous baise les mains : je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur* . Cette dernière façon de parler, dont on se sert pour finir les lettres, n' est jamais regardée que come une formule de politesse. On dit de certaines personnes, *c' est un fou, c' est une fole* : ces paroles ne marquent pas toujours

p235

que la personne dont on parle ait perdu l' esprit au point qu' il ne reste plus qu' à l' enfermer ; on veut dire seulement que c' est une personne qui suit ses caprices, qui ne se prête pas aux réflexions des autres, qu' elle n' est pas toujours maitresse de son imagination,

que dans le tems qu' on lui parle elle est occupée ailleurs, et qu' ainsi on ne sauroit avoir avec elle ce comerce réciproque de pensées et de sentimens, qui fait l' agrément de la conversation et le lien de la société. L' home sage est toujours en état de tout écouter, de tout entendre, et de profiter des avis qu' on lui done.

Dans l' ironie, les paroles ne se prènent point dans le sens littéral proprement dit ; elles se prènent selon le sens littéral-figuré, c' est-à-dire, selon ce que signifient les mots acompagnés du ton de la voix et de toutes les autres circonstances.

Il y a souvent dans le langage des homes un sens littéral qui est caché, et que les circonstances des choses découvrent : ainsi il arive souvent que la même proposition a un tel sens dans la bouche ou dans les écrits d' un certain home, et qu' elle en a un autre dans les discours et dans les ouvrages d' un autre home : mais

p236

il ne faut pas légèrement doner des sens desavantageux aux paroles de ceux qui ne pensent pas en tout come nous ; il faut que ces sens cachés soient si facilement developés par les circonstances, qu' un home de bon sens qui n' est pas prévenu ne puisse pas s' y méprendre.

Nos préventions nous rendent toujours injustes, et nous font souvent prêter aux autres des sentimens qu' ils détestent aussi sincérement que nous les détestons.

Au reste, je viens d' observer que le sens littéral-figuré est celui que les paroles excitent naturellement dans l' esprit de ceux qui entendent la langue où l' expression figurée est autorisée par l' usage : ainsi pour bien entendre le véritable sens littéral d' un auteur, il ne suffit pas d' entendre les mots particuliers dont il s' est servi, il faut encore bien entendre les façons de parler usitées dans la langue de cet auteur ; sans quoi, ou l' on n' entendra point le passage, ou l' on tombera dans des contre-sens.

En françois *doner parole* veut dire *promettre* ; en latin etc.

p237

Il n' est pas possible d' entendre le sens littéral de l' écriture sainte, si l' on n' a aucune conoissance des hébraïsmes et des hellénismes, c' est-à-dire, des façons de parler de la langue hébraïque et de la langue grèque. Lorsque les interprètes traduisent à la rigueur de la lettre, ils rendent les mots et non le véritable sens : delà vient qu' il y a, par exemple, dans les pseumes plusieurs versets qui ne sont pas intelligibles en latin. (...). Dans le nouveau testament même il y a plusieurs passages qui ne sauroient être entendus, sans la conoissance des idiotismes, c' est-à-dire, des façons de parler des auteurs originaux. Le mot hébreu qui répond au mot latin etc.

p238

C' est dans ce même sens que Jésus-Christ a cité ce passage : le démon lui proposoit de changer les pierres en pain, il n' est pas nécessaire de faire ce changement, répond Jésus-Christ, *car l' home ne vit pas seulement de pain, il se nourit encore de tout ce qu' il plait à Dieu de lui doner pour nourriture, de tout ce que Dieu dit qui servira de nourriture ;* voilà le sens littéral ; celui qu' on done comunément à ces paroles, n' est qu' un sens moral. *division du sens spirituel.* le sens spirituel est aussi de plusieurs sortes. 1 le *sens moral* , 2 le *sens allégorique* , 3 le *sens anagogique* . 1 *sens moral* . Le *sens moral* est une interprétation selon laquelle on tire quelque instruction pour les

p239

moeurs. On tire un sens moral des histoires, des fables, etc. Il n' y a rien de si profane dont on ne puisse tirer des moralités, ni rien de si sérieux qu' on ne puisse tourner en burlesque. Telle est la liaison que les idées ont les unes avec les autres : le moindre raport réveille une idée de moralité dans un home dont le gout est tourné du côté de la morale ; et au contraire celui dont l' imagination aime le burlesque, trouve du burlesque partout. Thomas Walleis, Jacobin Anglois, fit imprimer

vers la fin du Xv siècle, à l' usage
des prédicateurs une explication morale des
métamorphoses d' Ovide. Nous avons le
Virgile travesti de Scaron. Ovide n' avait
point pensé à la morale que Walleis lui
prête ; et Virgile n' a jamais eu les idées
burlesques que Scaron a trouvées dans son
Enéïde. Il n' en est pas de même des fables
morales ; leurs auteurs mêmes nous en découvrent
les moralités ; elles sont tirées du
texte come une conséquence est tirée de son
principe.

p240

2 sens allégorique .

Le *sens allégorique* se tire d' un discours, qui, à le prendre dans son sens propre, signifie toute autre chose : c' est une histoire qui est l' image d' une autre histoire, ou de quelqu' autre pensée. Nous avons déjà parlé de l' allégorie. L' esprit humain a bien de la peine à demeurer indéterminé sur les causes dont il voit, ou dont il ressent les effets : ainsi lorsqu' il ne conoit pas les causes, il en imagine, et le voilà satisfait. Les païens imaginèrent d' abord des causes frivoles de la plupart des effets naturels : l' amour fut l' effet d' une divinité particulière : Prométhée vola le feu du ciel : Cérès inventa le blé : Bacchus le vin, etc. Les recherches exactes sont trop pénibles, et ne sont pas à la portée de tout le monde. Quoiqu' il en soit, *le vulgaire superstitieux*, dit le p. Sanadon, *fut la dupe des visionnaires* qui inventèrent toutes ces fables. Dans la suite quand les païens comencèrent à se policer et à faire des réflexions sur ces histoires fabuleuses, il se trouva parmi eux des mystiques qui en envelopèrent les absurdités sous le voile des allégories et des sens

p241

figurés, auxquels les premiers auteurs de ces fables n' avoient jamais pensé. Il y a des pièces allégoriques en prose et en vers : les auteurs de ces ouvrages ont prétendu qu' on leur donat un sens allégorique ; mais dans les histoires, et dans les autres ouvrages dans lesquels il ne paroît pas que l' auteur ait songé à l' allégorie, il est inutile d' y en chercher. Il faut que les histoires dont on tire ensuite des allégories aient été composées dans la vue de l' allégorie ; autrement les explications allégoriques qu' on leur done ne prouvent rien ; et ne sont que des applications arbitraires dont il est libre à chacun de s' amuser come il lui plait, pourvu qu' on n' en tire pas des conséquences dangereuses. Quelques auteurs ont trouvé une image des révolutions arrivées à la langue latine, dans la statue que Nabuchodonosor vit en songe ; ils trouvent dans ce songe une allégorie de ce qui devoit arriver à la langue latine. Cette statue étoit extraordinairement grande ;

la langue latine n' étoit-elle pas répandue presque par tout.
La tête de cette statue étoit d' or, c' est le

p242

siècle d' or de la langue latine ; c' est le tems de Térence, de César, de Cicéron, de Virgile ; en un mot, c' est le siècle d' Auguste.

La poitrine et les bras de la statue étoient d' argent ; c' est le siècle d' argent de la langue latine ; c' est depuis la mort d' Auguste jusqu' à la mort de l' empereur Trajan, c' est-à-dire, jusqu' environ cent ans après Auguste.

Le ventre et les cuisses de la statue étoient d' airain ; c' est le siècle d' airain de la langue latine, qui comprend depuis la mort de Trajan jusqu' à la prise de Rome par les Gots, en 410.

Les jambes de la statue étoient de fer, et les piés partie de fer et partie de terre ; c' est le siècle de fer de la langue latine, pendant lequel les différentes incursions des barbares plongèrent les homes dans une extrême ignorance ; à peine la langue latine se conserva-t-elle dans le langage de l' eglise.

Enfin une pierre abatit la statue ; c' est la langue latine qui cessa d' être une langue vivante.

C' est ainsi qu' on raporte tout aux idées dont on est préoccupé.

Les sens allégoriques ont été autrefois fort à la mode, et ils le sont encore en Orient ;

p243

on en trouvoit partout jusques dans les nombres. Métrodore De Lampsaque, au raport de Tatien, avoit tourné Homère tout entier en allégories. On aime mieux aujourd' hui la réalité du sens littéral. Les explications mystiques de l' ecriture sainte, qui ne sont point fixées par les apotres, ni établies clairement par la révélation, sont sujètes à des illusions qui mènent au fanatisme.

3 sens anagogique .

Le *sens anagogique* n' est guère en usage, que lorsqu' il s' agit des diférens sens de l' ecriture sainte. Ce mot *anagogique* vient du grec (...) : ainsi le sens anagogique de

l'écriture sainte est un sens mystique, qui élève l'esprit aux objets célestes et divins de la vie éternelle dont les saints jouissent dans le ciel.

Le *sens littéral* est le fondement des autres sens de l'écriture sainte. Si les explications qu'on en donne ont rapport aux mœurs, c'est le sens moral.

Si les explications des passages de l'ancien

p244

testament regardent l'église et les mystères de notre religion par analogie ou ressemblance, c'est le sens allégorique ; ainsi le sacrifice de l'agneau pascal, le serpent d'airain élevé dans le désert, étoient autant de figures du sacrifice de la croix.

Enfin, lorsque ces explications regardent l'église triomphante et la vie des bienheureux dans le ciel, c'est le sens anagogique ; c'est ainsi que le sabbat des juifs est regardé comme l'image du repos éternel des bienheureux.

Ces différents sens, qui ne sont point le sens littéral, ni le sens moral, s'appellent aussi en général *sens tropologique*, c'est-à-dire, *sens figuré*. Mais comme je l'ai déjà remarqué, il faut suivre dans le sens allégorique et dans le sens anagogique ce que la révélation nous en apprend ; et s'appliquer surtout à l'intelligence du sens littéral, qui est la règle infaillible de ce que nous devons croire et pratiquer pour être sauvés.

PARTIE 3 DU SENS ADAPTE

p245

Quelquefois on se sert des paroles de l'écriture sainte ou de quelque auteur profane, pour en faire une application particulière qui convient au sujet dont on veut parler, mais qui n'est pas le sens naturel et littéral de l'auteur dont on les emprunte, c'est ce qu'on appelle (...), sens adapté.

Dans les panégyriques des saints et dans les oraisons funèbres, le texte du discours est

pris ordinairement dans le sens dont nous parlons. M Fléchier dans son oraison funèbre de M De Turène, applique à son héros ce qui est dit dans l'écriture à l'occasion de Judas Macabée qui fut tué dans une bataille. Le p. Le Jeune de l'oratoire, fameux missionnaire, s'appelait Jean ; il étoit devenu aveugle : il fut nommé pour prêcher le carême à Marseille aux acoules : voici le texte de son premier sermon : (...). On voit qu'il fesoit

p246

allusion à son nom et à son aveuglement.
remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.

il y a quelques passages des auteurs profanes qui sont comme passés en proverbes, et auxquels on donne communément un sens détourné qui n'est pas précisément le même sens que celui qu'ils ont dans l'auteur d'où ils sont tirés : en voici des exemples :

1 quand on veut animer un jeune homme à faire parade de ce qu'il sait, ou blâmer un savant de ce qu'il se tient dans l'obscurité, on lui dit ce vers de Perse :

(...) ?

Toute votre science n'est rien, si les autres ne savent pas combien vous êtes savant. La pensée de Perse est pourtant de blâmer ceux qui n'étudient que pour faire ensuite parade de ce qu'ils savent. *ô tems ! ô mœurs !* s'écrie-t-il, etc. ?

p247

Il y a une interrogation et une surprise dans le texte, et l'on cite le vers dans un sens absolu.

2 on dit d'un homme qui parle avec emphase, d'un style ampoulé et recherché, que

(...) :

il jète, il fait sortir de sa bouche des paroles enflées et des mots d'un pié et demi. Cependant ce vers a un sens tout contraire dans Horace. " la tragédie, dit ce poète, etc. "

p248

M Boileau nous donne le même précepte :
que devant Troie etc.

Cette remarque, qui se trouve dans la plupart
des commentateurs d'Horace, ne doit
point échapper aux auteurs des dictionnaires
sur le mot (...).

3 souvent pour excuser les fautes d'un
habile homme, on cite ce mot d'Horace :

(...);

comme si Horace avait voulu dire que le bon
Homère s'endort quelquefois. Mais etc.

4 enfin pour s'excuser quand on est tombé
dans quelque faute, on cite ce vers de
Térence :

(...),

p249

comme si Térence avait voulu dire *je suis homme,*
je ne suis point exempt des faiblesses de
l'humanité, ce n'est pas là le sens de Térence.
Chrémès, touché de l'affliction où il voit
Ménédème son voisin, vient lui demander quelle peut
être la cause de son chagrin et des peines qu'il
se donne : Ménédème lui dit brusquement
qu'il faut qu'il ait bien du loisir pour venir se
mêler des affaires d'autrui. " je suis homme,
répond tranquillement Chrémès ; etc. "
voici les paroles de Cicéron : (...). J'ajouterai
un passage de Sénèque, qui est un
commentaire encore plus clair de ces paroles
de Térence. Sénèque, ce philosophe païen,
explique dans une de ses lettres comment les
hommes doivent honorer la majesté des dieux :
il dit que *ce n'est qu'en croyant en eux* , etc.

p251

Il est vrai en général que les citations et
les applications doivent être justes autant qu'il
est possible ; puisqu'autrement elles ne prouvent
rien, et ne servent qu'à montrer une
fausse érudition : mais il y aurait bien du
rigorisme à condamner tout sens adapté.
Il y a bien de la différence entre rapporter
un passage comme une autorité qui prouve,
ou simplement comme des paroles connues, auxquelles
on donne un sens nouveau qui convient

au sujet dont on veut parler : dans le premier cas, il faut conserver le sens de l' auteur ; mais dans le second cas, les passages, auxquels on donne un sens différent de celui qu' ils ont dans leur auteur, sont regardés comme autant de parodies, et comme une sorte de jeu dont il est souvent permis de faire usage.

suite du sens adapté.

de la parodie et des centons.

La parodie est aussi une sorte de sens adapté. Ce mot est grec, car les grecs ont fait des parodies.

Parodie signifie à la lettre un chant

p252

composé à l' imitation d' un autre, et par extension on donne le nom de parodie à un ouvrage en vers, dans lequel on détourne dans un sens railleur des vers qu' un autre a faits dans une vue différente. On a la liberté d' ajouter ou de retrancher ce qui est nécessaire au dessein qu' on se propose ; mais on doit conserver autant de mots qu' il est nécessaire pour rappeler le souvenir de l' original dont on emprunte les paroles. L' idée de cet original et l' application qu' on en fait à un sujet d' un ordre moins sérieux, forment dans l' imagination un contraste qui la surprend, et c' est en cela que consiste la plaisanterie de la parodie. Corneille a dit dans le style grave, parlant du père de Chimène :

ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

Racine a parodié ce vers dans les plaideurs :

l' intime parlant de son père qui étoit sergent, dit plaisamment :

il gaignoit en un jour plus qu' un autre en six mois, ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.

p253

Dans Corneille, *exploits* signifie *actions mémorables, exploits militaires* ; et dans les plaideurs *exploits* se prend pour *les actes ou procédures* que font les sergens. On dit que le grand Corneille fut offensé de cette plaisanterie du jeune Racine.

Au reste l' académie a observé que *les rides marquent les années : mais ne gravent point les*

exploits .

Les vers les plus connus sont ceux qui sont le plus exposés à la parodie. On trouve dans les dernières éditions des oeuvres de Boileau une parodie ingénieuse de quelques scènes du Cid. On peut voir aussi dans les poésies de Mad. Des Houlières une parodie d' une scène de la même tragédie. Le théâtre italien est riche en parodies. Le poème du vice puni est rempli d' applications heureuses de vers de nos meilleurs poètes : ces applications sont autant de parodies.

Les centons sont encore une sorte d' ouvrage qui a rapport au sens adapté. *cento* en latin signifie, dans le sens propre, une pièce de drap qui doit être cousue à quelqu' autre pièce, et plus souvent un manteau ou un habit fait de différentes pièces rapportées : ensuite on a donné ce nom, par métaphore, à un

p254

ouvrage composé de plusieurs vers ou de plusieurs passages empruntés d' un ou de plusieurs auteurs. On prend ordinairement la moitié d' un vers et on le lie par le sens avec la moitié d' un autre vers. On peut employer un vers tout entier et la moitié du suivant, mais on désapprouve qu' il y ait deux vers de suite d' un même auteur. Voici un exemple de cette sorte d' ouvrage, tiré des centons de Proba Falconia. Il s' agit de la défense que Dieu fit à Adam et à Eve de

p255

manger du fruit défendu : Proba Falconia fait parler le Seigneur en ces termes, au chapitre Xvi.

(...).

Nous avons aussi les centons d' Etiène De Pleurre et de quelques autres. L' empereur Valentinien, au rapport d' Ausone, s' étoit aussi amusé à cette sorte de jeu : mais il vaut mieux s' occuper à bien penser, et à bien exprimer ce qu' on pense, qu' à perdre le tems à un travail où l' esprit est toujours dans les entraves, où la pensée est subordonnée aux mots, au lieu que ce sont les mots qu' il faut toujours

subordonner aux pensées.

p256

Ce n' étoit pas assez pour quelques écrivains, que la contrainte des centons, nous avons des ouvrages où l' auteur s' est interdit successivement par chapitres et selon l' ordre de l' alphabet l' usage d' une lettre, c' est-à-dire, que dans le premier chapitre il n' y a point d' *a* , dans le second point de *b* , ainsi de suite. Un autre a fait un poème dont tous les mots comencent par un *p* .

(...).

Dans le IX^e siècle Hubaud religieux bénédictin

p257

de S Amand, dédia à l' empereur Charles Le Chauve un poème l' honneur des chauves, dont tous les mots comencent par la lettre *c* .

(...).

Un autre s' est mis dans une contrainte encore plus grande, il a fait un poème de 2959 vers de six piés, dont le dernier seul est un spondée, les cinq autres sont autant de dactyles. Le second pié rime avec le quatrième, et le dernier mot d' un vers rime avec le dernier mot du vers qui le suit, à la manière de nos vers françois à rimes suivies : en voici le commencement :

(...).

Les poèmes dont je viens de parler sont aujourd' hui

p258

au même rang que les acrostiches et les anagrammes. Le gout de toutes ces sortes d' ouvrages, heureusement, est passé. Il y a eu un tems où les ouvrages d' esprit tiroient leur principal mérite de la peine qu' il y avoit à les produire, et souvent la montagne étoit récompensée de n' enfanter qu' une souris, pourvu qu' elle eut été long-tems en travail.

p259

Aujourd' hui *le tems* et la difficulté *ne font rien à l' affaire* ; on aime ce qui est vrai, ce qui instruit, ce qui éclaire, ce qui intéresse, ce qui a un objet raisonnable ; et l' on ne regarde plus les mots que come des signes ausquels on ne s' arête que pour aler droit à ce qu' ils signifient. La vie est si courte et il y a tant à apprendre à tout âge, que si l' on a le bonheur de pouvoir surmonter la paresse et l' indolence naturèle de l' esprit, on ne doit pas le mettre à la torture sur des riens, ni l' apliquer en pure perte.

PARTIE 3 SENS ABSTRAIT CONCRET

Ce mot *abstrait* vient du latin (...), qui veut dire *tirer, aracher, séparer de* . Tout corps est réèlement étendu en longueur, largeur et profondeur, mais souvent on pense à la longueur sans faire attention à la largeur ni à la profondeur, c' est ce qu' on apèle faire abstraction de la largeur et de la profondeur ; c' est considérer la longueur dans un sens abstrait : c' est ainsi qu' en géométrie

p260

on considère le point, la ligne, le cercle, sans avoir égard ni à un tel point, ni à une telle ligne, ni à un tel cercle physique. Ainsi en général le sens abstrait est celui par lequel on s' ocupe d' une idée sans faire attention aux autres idées qui ont un raport naturel et nécessaire avec cette idée.

1 on peut considérer le corps en général sans penser à la figure ni à toutes les autres propriétés particulières du corps physique : c' est considérer le corps dans un sens abstrait, c' est considérer la chose sans le mode, come parlent les philosophes, (...).

2 on peut au contraire considérer les propriétés des objets sans faire attention à aucun sujet particulier auquel elles soient atachées, (...). C' est ainsi qu' on parle de la blancheur, du mouvement, du repos, sans faire aucune attention particulière à quelque objet blanc, ni à quelque corps qui soit en mouvement ou en repos.

L' idée dont on s' ocupe par abstraction, est

tirée, pour ainsi dire, des autres idées qui ont rapport à celle-là, elle en est come séparée, et c' est pour cela qu' on l' apèle idée abstraite. L' abstraction est donc une sorte de séparation qui se fait par la pensée. Souvent on considère

p261

un tout par parties, c' est une espèce d' abstraction, c' est ainsi qu' en anatomie on fait des démonstrations particulières de la tête, ensuite de la poitrine, etc. Mais c' est plutot diviser qu' abstraire ; on apèle plus particulièrement *faire abstraction* , lorsque l' on considère quelque propriété des objets sans faire attention ni à l' objet, ni aux autres propriétés, ou lorsque l' on considère l' objet sans les propriétés.

Le sens concret au contraire, c' est lorsque l' on considère le sujet uni au mode, ou le mode uni au sujet ; c' est lorsque l' on regarde un sujet tel qu' il est, et que l' on pense que ce sujet et sa qualité ne font ensemble qu' une même chose, et forment un être particulier ; par exemple : *ce papier blanc, cette table quarrée, cette boite ronde ; blanc, quarée, ronde* sont dits alors dans un sens concret.

Ce mot *concret* vient du latin (...) croitre ensemble, s' épaissir, se coaguler, être composé de ; en éfet, dans le sens concret, les adjectifs ne forment qu' un tout avec leurs sujets, on ne les sépare point l' un de l' autre par la pensée. Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du sujet, et celle de la propriété.

p262

Tous les substantifs qui sont pris adjectivement sont alors des termes concrets, etc.

Observez qu' il y a de la diférence entre faire abstraction et se servir d' un terme abstrait. On peut se servir de mots qui expriment des objets réels et faire abstraction, come quand on examine quelque partie d' un tout, sans avoir égard aux autres parties : on peut au contraire se servir de termes abstraits sans faire abstraction, come quand on dit que la fortune est aveugle.
des termes abstraits.

dans le langage ordinaire *abstrait* se prend pour *subtil, métaphysique* : ces idées sont *abstraites*, c'est-à-dire, qu'elles demandent de la méditation, qu'elles ne sont pas aisées à comprendre, qu'elles ne tombent point sous les sens. On dit aussi d'un homme qu'il est *abstrait* quand il ne s'occupe que de ce qu'il a dans l'esprit sans se prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entends ici par *termes abstraits*, ce sont les mots qui ne marquent aucun objet qui existe hors de notre imagination.

p263

Que les hommes pensent au soleil, ou qu'ils n'y pensent point, le soleil existe, ainsi le mot de soleil n'est point un terme abstrait. Mais *beauté, laideur*, etc., sont des termes abstraits. Il y a des objets qui nous plaisent et que nous trouvons *beaux*, il y en a d'autres au contraire qui nous affectent d'une manière désagréable, et que nous appelons *laids*; mais il n'y a aucun être réel qui soit la beauté ou la laideur. Il y a des hommes, mais *l'humanité* n'est point, c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être qui soit *l'humanité*. Les abstractions ou idées abstraites supposent les impressions particulières des objets, et la méditation, c'est-à-dire, les réflexions que nous faisons naturellement sur ces impressions. C'est à l'occasion de ces impressions que nous considérons ensuite séparément, et indépendamment des objets, les différentes affections qu'elles ont fait naître dans notre esprit, c'est ce que nous appelons les propriétés des objets : je ne considérerais pas le mouvement en lui-même, si je n'avois jamais vu de corps en mouvement. Nous sommes accoutumés à donner des noms particuliers aux objets réels et sensibles, nous en donnons aussi par imitation aux idées abstraites,

p264

comme si elles représentoient des êtres réels; nous n'avons point de moyen plus facile pour nous communiquer nos pensées. Ce qui a surtout donné lieu aux idées abstraites, c'est l'uniformité des impressions

qui ont été excitées dans notre cerveau par des objets différents et pourtant semblables en un certain point : les hommes ont inventé des mots particuliers pour exprimer cette ressemblance, cette uniformité d'impression dont ils se sont formé une idée abstraite. Les mots qui expriment ces idées nous servent à abrégé le discours, et à nous faire entendre avec plus de facilité ; par exemple, nous avons vu plusieurs objets blancs, ensuite pour exprimer l'impression uniforme que ces différents objets nous ont causée, et pour marquer *le point dans lequel ils se ressemblent*, nous nous servons du mot de *blancheur*. Nous sommes accoutumés dès notre enfance à voir des corps qui passent successivement d'une place à une autre, ensuite pour exprimer cette propriété et la réduire à une sorte d'idée générale, nous nous servons du terme de *mouvement*. Ce que je veux dire s'entendra encore mieux par cet exemple. Les noms que l'on donne aux tropes ou

p265

figures dont nous avons parlé, ne représentent point des êtres réels ; il n'y a point d'être, point de substance, qui soit une métaphore, ni une métonymie ; ce sont les différentes expressions métaphoriques et les autres façons de parler figurées qui ont donné lieu aux maîtres de l'art d'inventer le terme de *métaphore* et les autres noms des figures : par là ils réduisent à une espèce, à une classe particulière les expressions qui ont un tour pareil selon lequel elles se ressemblent, et c'est sous ce rapport de ressemblance qu'elles sont comprises dans chaque sorte particulière de figure, c'est-à-dire, dans la même manière d'exprimer les pensées : toutes les expressions métaphoriques sont comprises sous la métaphore, elles s'y rapportent ; l'idée de métaphore est donc une idée abstraite qui ne représente aucune expression métaphorique en particulier, mais seulement cette sorte d'idée générale que les hommes se sont faite pour réduire à une classe à part les expressions figurées d'une même espèce, ce qui met de l'ordre et de la netteté dans nos pensées et abrège nos discours. Il en est de même de tous les autres noms d'arts et de sciences : la physique, par exemple,

n' existe point, c' est-à-dire, qu' il n' y a point un être particulier qui soit la physique : mais les homes ont fait un grand nombre de réflexions sur les différentes opérations de la nature ; et ensuite ils ont doné le nom de *science physique* au recueil ou assemblage de ces réflexions, ou plutot à l' idée abstraite à laquelle ils raportent toutes les observations qui regardent les êtres naturels.

Il en est de même de *douceur, amertume, être, néant, vie, mort, mouvement, repos*, etc. Chacune de ces idées générales, quoiqu' on en dise, est aussi positive que l' autre, puisqu' elle peut être également le sujet d' une proposition. Come les différents objets blancs ont doné lieu à notre esprit de se former l' idée de *blancheur*, idée abstraite, qui ne marque qu' une sorte d' affection de l' esprit ; de même, les divers objets, qui nous affectent en tant de manières différentes, nous ont doné lieu de nous former l' idée d' *être, de substance, d' existence* ; surtout, lorsque nous ne considérons les objets que come existans, sans avoir égard à leurs autres propriétés particulières : c' est le point dans lequel les êtres particuliers se ressemblent le plus.

Les objets réels ne sont pas toujours dans

la même situation, ils changent de place, ils disparaissent, et nous sentons réellement ce changement et cette absence : alors il se passe en nous une affection réelle par laquelle nous sentons que nous ne recevons aucune impression d' un objet dont la présence excitoit en nous des effets sensibles : delà l' idée d' *absence, de privation, de néant* : de sorte que quoique le néant ne soit rien en lui même, cependant ce mot marque une affection réelle de l' esprit, c' est une idée abstraite que nous aquérons par l' usage de la vie, à l' occasion de l' absence des objets, et de tant de privations qui nous font plaisir ou qui nous affligent.

Dès que nous avons eu quelque usage de notre faculté de consentir ou de ne pas consentir à ce qu' on nous proposoit, nous avons

consenti, ou nous n' avons pas consenti, nous avons dit *oui* , ou nous avons dit *non* : ensuite à mesure que nous avons réfléchi sur nos propres sentimens intérieurs, et que nous les avons réduits à certaines classes, nous avons apelé *affirmation* cette manière uniforme dont notre esprit est affecté quand il aquiesce, quand il consent, et nous avons apelé *négation* la manière dont notre esprit est affecté

p268

quand il sent qu' il refuse de consentir à quelque jugement.

Les termes abstraits, qui sont en très grand nombre, ne marquent donc que des affections de l' entendement ; ce sont des opérations naturelles de l' esprit, par lesquelles nous nous formons autant de classes différentes des diverses sortes d' impressions particulières, dont nous sommes affectés par l' usage de la vie. Tel est l' homme. Les noms de ces classes différentes ne désignent point des êtres réels qui subsistent hors de nous : les objets blancs sont des êtres réels ; mais la blancheur n' est qu' une idée abstraite : les expressions métaphoriques sont tous les jours en usage dans le langage des hommes, mais la métaphore n' est que dans l' esprit des grammairiens et des rhéteurs. Les idées abstraites que nous acquérons par l' usage de la vie, sont en nous autant d' idées exemplaires qui nous servent ensuite de règle et de modèle pour juger si un objet a ou n' a pas telle ou telle propriété, c' est-à-dire, s' il fait ou s' il ne fait pas en nous une impression semblable à celle que d' autres objets nous ont causée, et dont ils nous ont laissé l' idée ou affection habituelle. Nous réduisons chaque sorte d' impression que nous recevons,

p269

à la classe à laquelle il nous paroît qu' elle se raporte ; nous rapportons toujours les nouvelles impressions aux anciennes ; et si nous ne trouvons pas qu' elles puissent s' y rapporter, nous en faisons une classe nouvelle ou une classe à part, et c' est delà que viennent tous les noms appellatifs, qui marquent des

genres ou des espèces particulières, ce sont autant de termes abstraits quand on n'en fait pas l'application à quelque individu particulier ; ainsi quand on considère en général le cercle, une vile, *cercle et vile* sont des termes abstraits ; mais s'il s'agit d'un tel cercle, ou d'une telle vile en particulier, le terme n'est plus abstrait.

Ce que nous venons de dire, que nous acquérons ces idées exemplaires par l'usage de la vie, fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des solitudes, et qu'on doit ne leur montrer que du bon et du beau autant qu'il est possible. C'est un avantage que les enfans des grans ont au dessus des enfans des autres homes ; ils voient un plus grand nombre d'objets, et il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre ; ainsi ils ont plus d'idées exemplaires, et c'est de ces idées que se forme le gout. Un jeune home

p270

qui n'aurait vu que d'excellens tableaux n'admirerait guère les médiocres.

En termes d'arithmétique, quand on dit *trois louis, dix homes*, en un mot, quand on applique le nombre à quelque sujet particulier, ce nombre est appelé *concret*, au lieu que si l'on dit *deux et deux font quatre*, ce sont là des nombres abstraits, qui ne sont unis à aucun sujet particulier. On considère alors par abstraction le nombre en lui-même, ou plutôt l'idée de nombre que nous avons acquise par l'usage de la vie.

Tous les objets qui nous environent et dont nous recevons des impressions, sont autant d'êtres particuliers que les philosophes appellent des individus. Parmi cette multitude innombrable d'individus, les uns sont semblables aux autres en certains points : delà les idées abstraites de genre et d'espèce.

Remarquez qu'un individu est un être réel que vous ne sauriez diviser en un autre lui-même : Platon ne peut être que Platon : un diamant de mille écus peut être divisé en plusieurs autres diamans, mais il ne sera plus le diamant de mille écus : cette table, si vous la divisez, ne sera plus cette table : delà l'idée d'unité, c'est-à-dire, l'affection de l'esprit qui conçoit l'individu dans un sens abstrait.

p271

Observez encore qu' il n' est pas nécessaire que j' aie vu tous les objets blancs pour me former l' idée abstraite de blancheur ; un seul objet blanc pouroit me faire naître cette idée, et dans la suite je n' apèlerois blanc que ce qui y seroit conforme, come le peuple n' atribue les propriétés du soleil qu' à l' astre qui fait le jour. Ainsi il n' est pas nécessaire que j' aie vu tous les cercles possibles, pour vérifier si dans tout cercle les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales, un objet qui n' a pas cette propriété n' est point un cercle, parce qu' il n' est pas conforme à l' idée exemplaire que j' ai aquis du cercle, par l' usage de la vie, et par les réflexions que cet usage a fait naître dans mon esprit.

La fortune, le hazard et la destinée, que l' on personifie si souvent dans le langage ordinaire, ne sont que des termes abstraits. Cette multitude d' événemens, qui nous arivent tous les jours, sans que la cause particulière qui les produit nous soit connue, a affecté notre esprit de manière, qu' elle a excité en nous l' idée indéterminée d' une cause inconnue que le vulgaire a apelée *fortune, hazard, ou destinée* : ce sont des idées d' imitation formées à l' exemple des idées que nous avons des causes réelles.

p272

Les impressions que nous recevons des objets, et les réflexions que nous faisons sur ces impressions par l' usage de la vie et par la méditation, sont la source de toutes nos idées, c' est-à-dire, de toutes les affections de notre esprit quand il conçoit quelque chose, de quelque manière qu' il la conçoive : c' est ainsi que l' idée de Dieu nous vient par les créatures qui nous anoncent son existence et ses perfections : (...). Une montre nous dit qu' il y a un ouvrier qui l' a faite, l' idée qu' elle fait naître en moi de cet ouvrier, quelque indéterminée qu' elle soit, n' est point l' idée d' un être abstrait, elle est l' idée d' un être réel qui doit avoir de l' intelligence et de l' adresse : ainsi l' univers nous apprend qu' il y a un créateur qui l' a tiré du néant, qui le conserve, qu' il doit avoir des perfections infinies, et qu' il

exige de nous de la reconnaissance et des adorations.

Les abstractions sont une faculté particulière de notre esprit, qui doit nous faire reconnaître combien nous sommes élevés au-dessus des êtres purement corporels.

p273

Dans le langage ordinaire on parle des abstractions de l' esprit come on parle des réalités, les termes abstraits n' ont même été inventés qu' à l' imitation des mots qui expriment des êtres physiques. C' est peut-être ce qui a donné lieu à un grand nombre d' erreurs où les homes sont tombés, faute d' avoir reconnu que les mots dont ils se servoient en ces ocasions n' étoient que les signes des afections de leur esprit, en un mot, de leurs abstractions, et non l' expression d' objets réels ; delà l' ordre idéal confondu avec l' ordre physique ; delà enfin l' erreur de ceux qui croient savoir ce qu' ils ignorent, et qui parlent de leurs imaginations métaphysiques avec la même assurance que les autres homes parlent des objets réels.

Les abstractions sont un pays où il y a encore bien des découvertes à faire, et dans lequel on feroit quelques progrès, si l' on ne prenoit pas pour lumière ce qui n' est qu' une séduction délicate de l' imagination, et si l' on pouvoit se rapeler sans prévention la manière dont nous avons aquis nos idées et nos conoissances dans les premières années de notre vie ; mais cela n' est pas maintenant de mon sujet.

p274

réflexions sur les abstractions, par raport à la manière d' enseigner.

come c' est aux maitres que j' adresse cet ouvrage, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions par raport à la manière d' enseigner. Le grand art de la didactique, c' est de savoir profiter des conoissances qui sont déjà dans l' esprit de ceux qu' on veut instruire, pour les mener à celles qu' ils n' ont point ; c' est ce qu' on apèle aler du connu à l' inconnu. Tout le monde convient du principe, mais dans la pratique on s' en écarte, ou faute d' attention, ou parce qu' on suppose dans les jeunes gens des conoissances qu' ils n' ont point encore aquises. Un métaphysicien qui a médité sur l' infini, sur l' être en général, etc., persuadé, que ce sont là autant d' idées innées, parce qu' elles sont faciles à aquérir et qu' elles lui sont familières, ne doute point que ces conoissances ne soient aussi familières au jeune home qu' il instruit, qu' elles le

sont à lui même ; sur ce fondement, il parle toujours ; on ne l'entend point, il s'en étone ; il élève la voix, il s'épuise, et on l'entend

p275

encore moins. Que ne se rapèle-t-il les premières années de son enfance ? Avoit-il à cet âge des conoissances ausquelles il n'a pensé que dans la suite, par le secours des réflexions, et après que son cerveau a eu aquis un certain degré de consistance ? En un mot, conoissoit-il alors ce qu'il ne conoissoit pas encore, et ce qui lui a paru nouveau dans la suite, quelque facilité qu'il ait eue à le concevoir ?

Nous avons besoin d'impressions particulières, et pour ainsi dire, préliminaires, pour nous élever ensuite par le secours de l'expérience et des réflexions, jusqu'à la sublimité des idées abstraites : parmi celles-ci, les unes sont plus faciles à aquérir que les autres, l'usage de la vie nous mène à quelques-unes presque sans réflexion, et quand nous venons ensuite à nous apercevoir que nous les avons aquis, nous les regardons come nées avec nous.

Ainsi il me paroît qu'après qu'on a aquis un grand nombre de conoissances particulières dans quelque art ou dans quelque science que ce soit, on ne sauroit rien faire de plus utile pour soi même, que de se former des principes d'après ces conoissances particulières,

p276

et de mettre par cette voie, de la nétété, de l'ordre, et de l'arangement dans ses pensées. Mais quand il s'agit d'instruire les autres, il faut imiter la nature ; elle ne comence point par les principes et par les idées abstraites : ce seroit comencer par l'inconu ; elle ne nous done point l'idée d'*animal* avant que de nous montrer des oiseaux, des chiens, des chevaux, etc. Il faut des principes : oui sans doute ; mais il en faut en tems et lieu. Si par principes vous entendez des règles, des maximes, des notions générales, des idées abstraites qui renferment des conoissances

particulières, alors je dis qu' il ne faut point comencer par de tels principes. Que si par principes vous entendez des notions comunes, des pratiques faciles, des opérations aisées qui ne suposent dans votre élève d' autre pouvoir ni d' autres conoissances que celles que vous savez bien qu' il a déjà ; alors, je conviens qu' il faut des principes, et ces principes ne sont autre chose que les idées particulières qu' il faut leur doner, avant que de passer aux règles et aux idées abstraites. Les règles n' aprènent qu' à ceux qui savent déjà, parce que les règles ne sont que des

p277

observations sur l' usage, ainsi comencez par faire lire les exemples des figures avant que d' en doner la définition. Il n' y a rien de si naturel que la logique et les principes sur lesquels elle est fondée ; cependant les jeunes logiciens se trouvent come dans un monde nouveau dans les premiers tems qu' ils étudient la logique, lorsqu' ils ont des maitres qui comencent par leur doner en abrégé le plan général de toute la philosophie ; qui parlent de *science*, de *percéption*, d' *idée*, de *jugement*, de *fin*, de *cause*, de *catégorie*, d' *universaux*, de *degrés métaphysiques*, etc., come si c' étoient là autant d' êtres réels, et non de pures abstractions de l' esprit. Je suis persuadé que c' est se conduire avec beaucoup plus de méthode, de comencer par mètre, pour ainsi dire, devant les yeux quelques-unes des pensées particulières qui ont doné lieu de former chacune de ces idées abstraites. J' espère traiter quelque jour cet article plus en détail et faire voir que la méthode analitique est la vraie mètode d' enseigner, et que celle qu' on apèle synthétique ou de doctrine, qui comence par les principes, n' est bone que pour mètre de l' ordre dans ce qu' on sait déjà ou dans quelques autres ocasions qui ne sont pas maintenant de mon sujet.

PARTIE 3 DERNIERE OBSERVATION

p278

s' il y a des mots synonymes.

nous avons vu qu' un même mot peut avoir par figure d' autres significations que celle qu' il a dans le sens propre et primitif : *voiles* peut signifier *vaisseaux* . Ne suit-il pas delà qu' il y a des mots synonymes, et que *voiles* est synonyme à *vaisseaux* ?

Monsieur l' abé Girard a déjà examiné cette question, dans le discours préliminaire qu' il a mis à la tête de son traité *de la justesse de la langue françoise* . Je ne ferai guère ici qu' un extrait de ses raisons, et je prendrai même la liberté de me servir souvent de ses termes ; me contentant de tirer mes exemples de la langue latine. Le lecteur trouvera dans le livre de m. L' abé Girard dequoi se satisfaire pleinement sur ce qui regarde le françois.

" on entend comunément par *synonimes* etc. "

p280

malgré ces diférences, il arive souvent que dans la pratique on emploie ces mots l' un pour l' autre par figure, en conservant toujours l' idée principale et en aiant égard à l' usage de la langue ; mais ce qui fait voir qu' à parler exactement ces mots ne sont pas synonymes, c' est qu' il n' est pas toujours permis de mètre indiférament l' un pour l' autre. Ainsi quoi qu' on dise etc.

p281

Les latins sentoient mieux que nous ces diférences délicates, dans le tems même qu' ils ne pouvoient les exprimer, etc.

On peut encore consulter un autre recueil qui a pour titre (...). De plus, nous avons un grand nombre d' observations répandues dans Varron (...), dans les comentaires de Donat et de Servius : elles

p282

font voir les différences qu' il y a entre plusieurs mots que l' on prend comunément pour synonymes. Quelques auteurs modernes ont fait aussi des réflexions sur le même sujet, tels sont le p. Vavasseur jésuite dans ses remarques sur la langue latine, Sciopius, Henri Etiène, (...), et plusieurs autres. On tire aussi la même conséquence de plusieurs passages des meilleurs auteurs ; voici deux exemples tirés de Cicéron, qui font voir la différence qu' il y a entre etc.

p283

Les savans ont observé de pareilles différences entre plusieurs autres mots, que les jeunes gens et ceux qui manquent de gout et de réflexion regardent come autant de synonymes. Ce qui fait voir qu' il n' est peut-être pas aussi utile qu' on le pense de faire le thème en deux façons.

M De La Bruyère remarque " *qu' entre toutes les différentes expressions etc.* " .

Ainsi ceux qui se sont doné la peine de traduire les auteurs latins en un autre latin, en affectant d' éviter les termes dont ces auteurs se sont servis, auroient pu s' épargner un travail qui gête plus le gout qu' il n' apporte de lumière. L' une

p284

et l' autre pratique est une fécondité stérile qui empêche de sentir la propriété des termes, leur énergie, et la finesse de la langue, come je l' ai remarqué ailleurs.

lucus veut dire etc.

Je pourrais rapporter un grand nombre d' exemples pareils : je me contenterai d' observer que plus on fera de progrès, plus on reconoitra cet usage propre des termes, et par conséquent l' inutilité de ces versions qui ne sont ni latines ni françoises. Ce n' est que pour

p285

inspirer le gout de cette propriété des mots,

que je fais ici cette remarque.

Voici les principales raisons pour lesquelles il n'y a point de synonymes parfaits.

1 s'il y avait des synonymes parfaits, il y aurait deux langues dans une même langue.

Quand on a trouvé le signe exact d'une idée, on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens, et les mots nouveaux d'une langue sont synonymes : *maints* est synonyme de *plusieurs* ; mais le premier n'est plus en usage : c'est la grande ressemblance de signification qui est cause que l'usage n'a conservé que l'un de ces termes, et qu'il a rejeté l'autre comme inutile. L'usage, ce tiran des langues, y opère souvent des merveilles que l'autorité de tous les souverains ne pourroit jamais y opérer.

2 il est fort inutile d'avoir plusieurs mots pour une seule idée ; mais il est très avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque rapport entre elles.

3 on doit juger de la richesse d'une langue par le nombre des pensées qu'elle peut exprimer, et non par le nombre des articulations de la voix. Une langue sera véritablement

p286

riche, si elle a des termes pour distinguer, non seulement les idées principales, mais encore leurs différences, leurs délicatesses, le plus et le moins d'énergie, d'étendue, de précision, de simplicité, et de composition.

4 il y a des occasions, où il est indifférent de se servir d'un de ces mots qu'on appelle synonymes, plutôt que d'un autre ; mais aussi il y a des occasions, où il est beaucoup mieux de faire un choix : il y a donc de la différence entre ces mots ; ils ne sont donc pas exactement synonymes.

Lorsqu'il ne s'agit que de faire entendre l'idée commune, sans y joindre ou sans en exclure les idées accessoires ; on peut employer indistinctement l'un ou l'autre de ces mots, puisqu'ils sont tous deux propres à exprimer ce qu'on veut faire entendre ; mais cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait une force particulière qui le distingue de l'autre ; et à laquelle il faut avoir égard selon le plus ou le moins de précision que demande ce que l'on veut exprimer.

Ce choix est un effet de la finesse de l'esprit,
et suppose une grande connaissance de la
langue.

p44

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)